Avant-Scène

femina-théâtre

233



Sommaire

LE MOBILE
d'Alexandre Rivemale

FEU
1 acte de Yves Châtelain

UN HOMME AVERTI EN VAUT QUATRE
Intermède espagnol
adapté par André Camp

La quinzaine dramatique
par André Camp

BI-MENSUEL ● 15 DECEMBRE 1960




Thérèse
le Prat

LE MOBILE

André Puglia et J.-P. Grenier présentent
au Théâtre Fontaine

une comédie en 3 actes et 12 tableaux
d'Alexandre Rivemale

Mise en scène de J.-P. Grenier

Décors et costumes de J.-D. Malclès

Musique de Henri Betti

Projection de documents historiques
de la collection Cossira

Distribution

Ernest, Marcel	**Henri Virlojeux**
Eugénie	**Anne Wartel**
Konrad, Siegfried, Manfred	**Jean-Pierre Darras**
Amédée	**Roger Dumas**
Premier sergent de ville, L'assistant de Lachaume, Première religieuse, Deuxième soldat bavarois, Boubal, François	**Gaëtan Noël**
Deuxième sergent de ville, Le bourreau, troisième religieuse, Premier soldat bavarois, Caze	**Michel Ferrand**
Maître Bonval, le maréchal	**Bruno Balp**
Professeur Lachaume, le gazier, Professeur Helmut Renner	**Henri Labussière**
Gambetta, quatrième religieuse, Zimmermann, un soldat cycliste, Lacassagne, Harry	**Bernard Mongourdin**
L'assistant de Lachaume, Premier gendarme militaire, Professeur von Bruck	**André Gaillard**
Deuxième religieuse, Bernadac, Vladimir	**Michel Thomass**
Deuxième gendarme militaire, John	**Teddy Vrignault**
Gertrude	**Malka Ribowska**
Rose	**Uta Tegher**

Roger Dumas *le Mobile* :
1870..., 1916..., 1945...
25 ans... Toujours !
Confiant, il dort ! !
(Portrait Thérèse Le Prat.)

« *Le Mobile* » a été créé au Théâtre Fontaine, le 16 novembre 1960

© Alexandre Rivemale 1960

QUELQUES SCÈNES DE

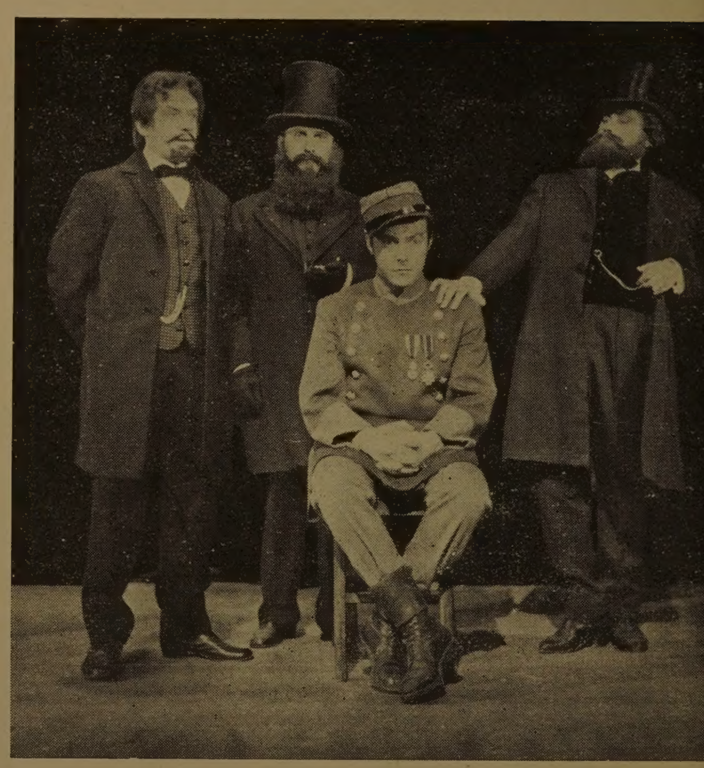
"LE MOBILE"



Henri Virlojeux, Anne Wartel

LE BARON ERNEST BOUTON (*banquier de son état et capitaine de la Garde mobile nationale*) : L'ennui, avec ces guerres nationales, c'est qu'on y est très mélangé !





Henri Labussière, Michel Ferrand
Roger Dumas, Bernard Mongourdin,

GAMBETTA : Ne nous obligez pas à vous exécuter, vous le regretteriez.

Au milieu :

Jean-Pierre Darras, Anne Wartel

EUGÉNIE BOUTON : Ah ! que j'aime votre accent guttural !

KONRAD VON BRAKOW : Guttural ?... Ce sont les Français qui ont l'accent guttural, pas les Allemands !



Ci-contre :

Roger Dumas, Anne Wartel

EUGÉNIE : Si j'en juge par vos médailles, vous êtes un héros.

AMÉDÉE : Oh ! vous savez, on court, et on se retrouve mort ou décoré.





Jean-Pierre Darras, Malka Ribowska

MANFRED VON BRAKOW : Et pour vous impressionner, je vous récitais les vers d'un grand poète français : « Baisse un peu l'abat-jour... »

(*En haut, à gauche.*)

Roger Dumas, Teddy Vrignault, André Gaillard

AMÉDÉE (*aux gendarmes militaires en 1916*) : Je vais vous expliquer. On devait me guillotiner, mais M. Gambetta m'a dit : « On vous coupe la tête ou on vous pompe l'air. »

Photos BERNAND



Jean-Pierre Darras, Anne Wartel

KONRAD (86 ans) à EUGÉNIE (76 ans) : Ma chère, un œuf dur vaut trois divisions. Occupez-vous donc de vos passe-montagnes.



Henri Virlojeux, Malka Ribowska,

LE COMMANDANT MARCEL BOUTON : Nous autres militaires, nous faisons souvent des choses idiotes, mais nous les faisons jusqu'au bout !

LE PROFESSEUR LACHAUME : Messieurs, il vit !...

Roger Dumas,
Uta Tegher
(*dans les ruines de Berlin en 1945*)

AMÉDÉE : Pourquoi, il y a eu la guerre ?

ROSA : Les grandes personnes n'ont jamais été capables de me l'expliquer.

Photos BERNAND

RIVEMALE ALEXANDRE

venu au monde, à Nice, le 11 novembre 1918, par les soins... d'un dentiste !

— *On fêtait l'armistice, raconte-t-il, et les médecins étaient introuvables. Les bureaux de l'état civil étaient d'ailleurs fermés, si bien que je ne suis né officiellement... que le lendemain.*

On dirait le début d'une comédie signée... Alexandre Rivemale. Un nom d'origine tyrolienne. Notre auteur mêle du sang autrichien et italien au sang français.

Installé tout jeune à Neuilly, il commence ses études au Lycée Pasteur, puis — les circonstances le ramenant dans le Midi — les poursuit à Cannes. Volontiers solitaire, il parcourt la Provence à bicyclette, avec délectation ; il en a gardé une pointe d'accent.

Peut-être profite-t-il de ces randonnées pour rêver déjà à des histoires ; il songe en tout cas aux horizons inconnus que la carrière d'aviateur pourrait lui ouvrir. Après le bachot, il prépare, à Istres, le brevet militaire de pilote, passe un premier examen et renonce finalement sur les instances maternelles. Il choisit d'être ingénieur-géomètre.

S'il en obtient le diplôme, il suit cependant les cours de l'Ecole des Sciences politiques. — *J'y ai pris goût pour l'histoire et la géographie. J'ai même soutenu plus tard, en Sorbonne, une thèse de doctorat d'Université sur* « Les intérêts américains en Chine »... *La Chine m'a toujours hanté !*

C'est la guerre. Prisonnier, évadé en 1941, il se fait marin à bord de chalutiers, au Croisic. Il se met alors à écrire des poèmes, à tenir un journal.

— *Mes récentes tribulations, l'expérience de la mer m'y incitaient.*

Rentré à Paris, il est — à la fin de l'occupation — chiffonnier en demi-gros ; il faut vivre !

— *Je me prenais aussi pour un homme d'affaires — à tort !*

A la Libération, il est chargé d'une mission d'information par la Présidence du Conseil, en Autriche et en Allemagne. En 1946-1947, il s'occupe d'édition. Pour son fils, il invente des histoires. Il a l'idée d'en noter une — *Les Moineaux de Paris* — qu'il illustre lui-même à la gouache. Ce premier livre a un vif succès. C'est d'un autre conte qu'il tire *Azouk ou l'éléphant dans la maison* (1) avec Henri Colpi, premier prix du Concours des Œuvres comiques de la R. T. F. (1952). La Compagnie Grenier-Hussenot en joue bientôt une version théâtrale (Théâtre Fontaine, 1953).

Nemo, créé d'abord par le Théâtre du Nouveau-Monde, à Montréal (1955), est monté par la Compagnie Grenier-Hussenot au Théâtre Marigny (1956).

Jean-Pierre Grenier met en scène *Le Mobile* (Théâtre Fontaine, 1960).

(1) « *L'Eléphant dans la maison* » *a été publié dans notre n° 68 (épuisé).*

AUTEUR PAR HASARD

Je dois vraiment au hasard d'être devenu auteur dramatique. J'aime raconter des histoires, mais celle-ci est vraie.

Un jour qu'il faisait un gros orage, j'étais sorti pour une course ; je dus m'abriter sous une porte cochère, et là, je me trouvai face à face avec un garçon que je connaissais, Henri Colpi.

— Vous qui savez écrire, me dit-il, vous devriez faire ce concours. Et il sortit de sa poche un papier, le règlement d'un concours de pièces comiques pour la radio. Les prix étaient assez importants.

Le soir même, j'imaginais, pour endormir mon fils, l'histoire d'un éléphant qui sort d'un vase.

— Voilà ton sujet pour le concours, me fit remarquer ma femme.

Ce fut Azouk. *Il obtint le premier prix. Mais nous sommes encore loin du théâtre.*

Jean-Pierre Grenier, grièvement blessé à l'œil dans un duel des Trois Mousquetaires, *demeurait alité et se distrayait en écoutant la radio. Il entendit* Azouk *et me fit téléphoner par Hussenot. En vérité, j'étais alors si ignorant du théâtre que je ne savais même pas qui étaient ceux qu'on appelait les Grenier-Hussenot.*

Ils me demandèrent de récrire Azouk *pour la scène. En un mois, c'était fait. Avec eux, je découvris le théâtre et en devins amoureux, bien que je m'oblige à y aller peu souvent. Je ne voudrais découvrir, ni acquérir les ficelles du métier. Je tiens à garder une certaine maladresse, qui me paraît préserver l'authenticité de la création. Si j'ai des problèmes de construction ou de dialogue, je dois les résoudre par moi-même.*

Depuis Azouk, j'ai pris l'habitude de raconter les sujets qui me viennent, à Jean-Pierre Grenier. Quand il est intéressé, j'essaye de les mettre en forme. J'écris et je récris jusqu'à ce que Jean-Pierre estime que la pièce est suffisamment au point. Oh ! il ne me donne pas de conseils ; il me dit seulement s'il aime ou s'il n'aime pas. En général, à la fin de mon histoire, un thème se dégage.

Le théâtre est un merveilleux moyen d'expression. Tout y est convention, artifice, et pourtant il n'y a pas de tricherie possible. Il faut mener les personnages jusqu'au bout de la scène sans ces diversions qu'offrent le plan cinématographique sur un détail ou les incidences du récit romanesque.

J'écris en réglant ma mise en scène. Je dispose les siège de mon bureau selon la plantation nécessaire et je suis tous les personnages, l'un après l'autre. Ce ne sont pas d'ailleurs les places qui importent le plus, mais le personnage — faire entrer le comédien dans la peau du personnage. Je lui invente un passé, des tics, pour découvrir peu à peu, avec l'interprète, sa vérité profonde.

première époque - 1870

Musique. Projection d'images fixes évoquant le siège de Paris. Accompagnant ces images, un...

TEXTE

Paris, sans Tour Eiffel, octobre 1870...

IMAGE

Les Parisiens assiégés résistent vaillamment aux assauts des troupes prussiennes...

IMAGE

Un éléphant du Jardin des Plantes...

IMAGE

Guillaume Ier, roi de Prusse...

IMAGE

Bismarck...



UN TROMPETTE DE LA GARDE NATIONALE A CHEVAL (ON A MANGÉ SON CHEVAL)...



UN GARDE-MOBILE NATIONAL, COMMUNÉMENT APPELÉ « MOBILE »...



DAME DE LA SOCIÉTÉ QUÊTANT DANS UN CASQUE PRUSSIEN POUR L'ACHAT D'UN CANON...



UN BOUCHER PATRIOTE...

(Documents COSSIRA)

IMAGE

Tout le monde se bat d'un même cœur, un cœur hier bonapartiste, aujourd'hui républicain...

Un zouave... IMAGE

Un fusilier-marin... IMAGE

Une cantinière... IMAGE

IMAGE

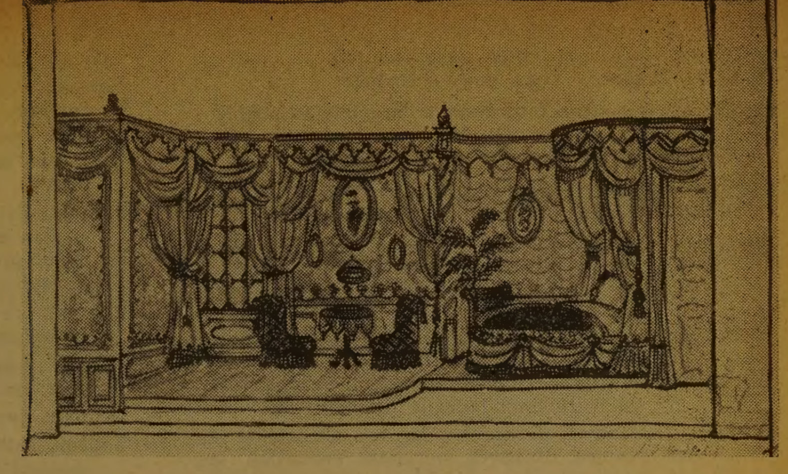
Le général Trochu...

FIN DES IMAGES

On entend gronder le canon.

Le rideau se lève, découvrant le décor et les personnages.

acte 1



DÉCOR DE J.-D. MALCLÈS

tableau I

Une chambre à coucher luxueusement meublée.
Côté jardin, une porte-fenêtre donnant sur un balcon que dépasse à peine un réverbère allumé.
Côté cour, la porte.
Au fond, près du lit, un placard.

scène 1

ERNEST, EUGENIE

Assise sur une chaise, Ernest a de la difficulté à mettre ses bottes. Il est en manches de chemise. Sur un fauteuil, sa veste, sa capote, son képi ; sur une chaise, son ceinturon, son sabre. Par terre, ses pantoufles.
Sur un guéridon, une carafe de vin, un verre.
Eugénie, en déshabillé de nuit, se brosse les cheveux devant sa coiffeuse.
Le décor est éclairé par un manchon à gaz. La fenêtre est ouverte.

ERNEST, *se battant avec une botte.* Ah ! ces bottes ! ces bottes !... Il me faudrait deux œufs.

EUGÉNIE. Deux œufs ?

ERNEST. Pour les casser dans mes bottes. Rien de tel pour venir à bout de bottes rebelles.

EUGÉNIE. Ernest ! Parler de casser des œufs dans vos bottes, alors que Paris meurt de faim !

ERNEST. N'exagérons rien, Eugénie. Le peuple a faim, peut-être ; mais, grâce à Dieu, les gens de notre condition trouvent encore de quoi se nourrir.

EUGÉNIE. Mais à quel prix !... Savez-vous combien notre cuisinier a payé ce matin l'hecto d'éléphant ?

ERNEST, *tirant sur sa botte.* Non.

EUGÉNIE. Trente francs.

ERNEST, *même jeu.* C'est une honte !

EUGÉNIE. D'autant plus qu'un hecto d'éléphant, malgré le poids de la bête sur pied, cela ne fait jamais que cent grammes de viande. Et comme les bouchers ont le toupet de vous peser les os...

ERNEST. Il y a toujours des gens pour profiter de la situation. (*Il a réussi à mettre la botte.*) Et d'une ! (*Il s'attaque à l'autre.*) Estimons-nous heureux que Paris possède un jardin zoologique bien fourni. Ah ! Nous n'avons pas fini de manger du lion !

EUGÉNIE. De la girafe, du caïman, du python !... (*Tragique.*) Et peut-être, un jour, mangerons-nous du rat, comme les pauvres !

ERNEST, *tirant rageusement sur la botte.* Ah ! on s'en souviendra de 70 !

EUGÉNIE, *acerbe.* Il ne fallait pas déclarer cette guerre stupide.

ERNEST, *qui a vaincu la botte.* Ma chère amie, une guerre n'est stupide que lorsqu'on la perd. Et celle-ci promettait d'être brillante... Un empereur, des ducs, des maréchaux... (*Il se lève et met sa veste.*) Ah ! nous nous sommes lancés un peu légèrement dans cette aventure... Les Français savent trop qu'ils ont le génie de l'improvisation.

EUGÉNIE. Eh bien ! qu'ils improvisent, maintenant !

ERNEST, *boutonnant sa veste.* C'est bien ce qu'ils font. Des députés improvisés viennent d'improviser un gouvernement provisoire de la République.

EUGÉNIE. La belle affaire ! Nous avons renversé l'Empire pour donner le pouvoir à la canaille, mais cela empêche-t-il les Prussiens d'assiéger Paris ?

ERNEST, *mettant sa capote.* Non, certes, mais cela nous permet, à nous qui avons déclaré sous l'Empire une guerre de conquête, de nous battre aujourd'hui, sous la République, pour la défense du droit et de la liberté. (*Il met son ceinturon.*)

EUGÉNIE. Et de manger de l'éléphant à trois cents francs le kilo !

ERNEST, *choqué.* Eugénie !... Seriez-vous défaitiste ?

EUGÉNIE, *soupirant.* Non, mais il m'arrive de douter... (*Vite.*) Bien que je continue de servir la patrie de toute mon âme.

(*Ernest s'approche d'elle et lui met la main sur l'épaule.*)

ERNEST, *grave.* Je sais. Votre dévouement à l'œuvre du Bouillon chaud au Mobile force l'admiration.

EUGÉNIE. J'essaie d'être digne de vous, mon ami. Vous-même n'êtes-vous pas volontaire dans la Garde mobile ?

ERNEST, *avec modestie.* Oh ! quatre nuits par semaine.

EUGÉNIE. Alors que vous travaillez tout le jour à votre banque ? Vous vous surmenez.

ERNEST, *noblement.* Il faut donner l'exemple au peuple... Après tout, c'est pour nous qu'il se bat... Oui, Eugénie, je suis fier de vous.

EUGÉNIE, *confuse.* Vous me comblez, Ernest.

(*Il accroche son sabre à son ceinturon.*)

ERNEST. Vous servez la France humblement, la louche à la main, sur le parvis de Notre-Dame. Vous vous sacrifiez, car je sais qu'il est dur, pour une femme de votre monde, de passer ses journées à servir du bouillon à des troupiers sans éducation. (*Il soupire.*) L'ennui avec ces guerres nationales, c'est qu'on y est très mélangé. (*Il met son képi.*) Allons, courage. (*Il va s'examiner devant un miroir.*)

EUGÉNIE, *tristement.* Courage ! Le roi Guillaume et son âme damnée, Bismarck, occupent Versailles ; les obus prussiens pleuvent sur Paris ; les vivres manquent ; le peuple gouverne... Courage ! Mais il faudrait un miracle !

ERNEST, *se servant un verre de vin.* Et pourquoi pas ?

EUGÉNIE, *tragique.* Jamais sous la République !

(*Il boit.*)

ERNEST. Hé ! Hé ! Je suis persuadé qu'en ce moment le gouvernement de la République s'accommoderait volontiers d'un miracle.

EUGÉNIE, *avec force.* Dieu n'est pas républicain !

(*Ernest va tirer un cordon de sonnette près du lit.*)

ERNEST. Non, mais dans Sa sagesse infinie, Il est opportuniste. Et s'Il le juge nécessaire à Sa gloire, Il suscitera demain un miracle pour sauver la France républicaine et toujours fille aînée de l'Eglise. (*Il tire de nouveau le cordon.*)

EUGÉNIE, *l'observant à la dérobée.* Et s'il n'y a pas de miracle, c'est la... capitulation ?

ERNEST. Tsst ! Tsst ! Le vilain mot !... Et si je vous disais que le gouvernement prépare une surprise à M. de Bismarck ?

(*Elle tressaille.*)

EUGÉNIE. Une surprise ?

ERNEST, *important.* Une surprise qui pourrait bien retourner la situation en notre faveur.

EUGÉNIE. Vous savez quelque chose ?

ERNEST, *même jeu.* Oui, ma chère. Depuis ce matin, je crois à la victoire.

EUGÉNIE, *tendue.* Vraiment ?

ERNEST. J'y crois tellement que je viens d'acheter à la ville de Paris tous les immeubles de la périphérie endommagée par l'artillerie prussienne.

EUGÉNIE. Quelle idée !

ERNEST. Une idée excellente. Après la guerre, je ferai remettre ces immeubles en état et je les louerai aux ouvriers des manufactures. De l'argent placé à deux cents pour cent. (*Il va tapoter la joue d'Eugénie.*) Alors ? Vous voyez bien que j'ai foi dans l'avenir de la France.

EUGÉNIE, *gravement.* Vous êtes un grand patriote, Ernest... (*Faussement désinvolte.*) Et quelle est donc cette surprise qu'on prépare à M. de Bismarck ?

ERNEST. Je ne peux rien dire. Secret d'Etat.

EUGÉNIE, *piquée.* Votre confiance m'honore ! Vous connaissez pourtant mes sentiments pour l'envahisseur.

ERNEST. Je ne doute pas de votre discrétion, mais...

EUGÉNIE. Je ne vous demande rien. Après tout, je ne suis que votre femme.

ERNEST. Bon. Si vous le prenez ainsi, je vais vous dire le secret.

(*La canonnade cesse brusquement.*)

EUGÉNIE. Non, non, non, non, je ne veux rien savoir.

ERNEST, *penaud.* Ma chérie, je ne voulais pas vous froisser, je...

EUGÉNIE. N'en parlons plus. (*Elle désigne la pendule.*) Il est onze heures. Vous allez vous mettre en retard.

ERNEST. Ça m'est égal. Ecoutez-moi. Je tiens l'information du général Trochu, président du gouvernement provisoire... (*Elle s'est mise à chantonner.*) Eugénie, je vous prie de m'écouter.

EUGÉNIE. Je vous ai dit, mon ami, que votre secret ne m'intéresse pas.

ERNEST, *tapant du pied.* Et moi, je vous dis que vous allez l'entendre !

EUGÉNIE, *lasse.* Si cela vous amuse.

ERNEST, *baissant la voix.* Dans quelques jours, probablement le 6 octobre, M. Léon Gambetta quittera Paris pour aller organiser la résistance en province.

EUGÉNIE, *haussant les épaules.* Bah !

ERNEST. Mais c'est un projet grandiose ! (*S'échauffant.*) Rendez-vous compte, Eugénie ! Des millions d'hommes accourant au secours de la capitale, bousculant l'ennemi et le reconduisant à coups de bottes dans le train jusqu'aux frontières ! (*Emporté.*) C'est encore une fois Fleurus, Valmy... les armées de la République apportant aux peuples opprimés la liberté à la pointe des baïonnettes !

EUGÉNIE, *froidement.* Du calme, mon ami ! N'oubliez pas que c'est l'Empire qui vous a fait baron.

ERNEST. Je ne l'oublie pas. Mais je n'oublie pas non plus que c'est la République qui a fait l'Empire... deux fois, déjà !

EUGÉNIE, *sarcastique.* C'est à croire qu'elle ne sert qu'à ça !... Pour en revenir à ce M. Gambetta, comment fera-t-il pour quitter Paris, puisque nous sommes assiégés ?

ERNEST, *tirant une dernière fois le cordon.* Il s'envolera en ballon.

(*Eugénie réprime un sursaut.*)

EUGÉNIE, *enjouée.* En ballon ?... L'idée est plaisante. Et d'où s'envolera-t-il ?

ERNEST. De la colline de Montmartre. Il paraît que les vents y sont favorables. (*Brusquement en colère.*) Mais enfin, où sont donc les domestiques ?

EUGÉNIE. A la guerre.

ERNEST, *levant les bras.* A la guerre !

(*Elle se met à se polir les ongles.*)

EUGÉNIE. Votre valet de chambre fait le coup de feu au Père-Lachaise, le cocher est de service au fort de Montrouge, le cuisinier est requis à la roulante du Moulin-Joli... (*Elle soupire.*) Quant à ma caméríste, elle fait de la charpie à l'Hôtel-Dieu.

ERNEST. Quelle époque ! Passe encore de se battre, mais ne pas être servi ! On devrait interdire aux domestiques de faire la guerre. Imaginez, Eugénie, que mon valet de chambre nous revienne un matin avec le grade de commandant. Je serais joli !

EUGÉNIE. Vous vous montez la tête.

ERNEST. Ma chère, il suffirait que cet imbécile fît une action d'éclat. Ces gens-là sont courageux sans se soucier des convenances !... Ah ! c'est beau la démocratie !... Alors, mon sac de combat n'est pas prêt, naturellement ?

(*Eugénie se lève et va prendre dans le placard un sac en tapisserie.*)

EUGÉNIE. Je l'ai préparé moi-même. (*Elle ouvre le sac.*) Un reste d'éléphant, une bouteille de café sucré, votre nécessaire de toilette et vos grains de Vals.

ERNEST, *tout attendri.* Mes grains... Oh ! Eugénie, vous êtes une vraie femme de guerrier. (*Il la prend dans ses bras.*) Mettez-vous vite au dodo et reposez tranquille. (*Grave.*) Je veille.

EUGÉNIE. Quand reviendrez-vous, Ernest ?
(*Petite marche militaire française.*)

ERNEST, *prenant son sac.* Demain soir pour le souper... (*Théâtral.*) si Dieu le veut.

EUGÉNIE. Je lui fais confiance. (*Il lui donne un baiser sur le front.*) Soyez prudent, mon ami, ne prenez pas froid.

ERNEST, *noblement.* A la guerre, comme à la guerre. (*D'un air martial, il fait quelques pas bien cadencés vers la cour.*)

EUGÉNIE. Fermez le gaz.
(*Il s'arrête surpris. Fin de la petite marche militaire.*)

ERNEST. Le gaz ?

EUGÉNIE En descendant, fermez donc le compteur. Avec ces obus qui tombent au petit bonheur, autant éviter les risques d'incendie.
(*Il fait un pas vers elle, l'air effrayé.*)

ERNEST. Vous me faites peur, Eugénie. Un obus sur ma maison ? Je n'avais jamais pensé à cette éventualité... (*Indigné.*) C'est insensé ! Si l'ennemi se met maintenant à bombarder les quartiers résidentiels, c'est... c'est la fin du monde !

EUGÉNIE. Ne dramatisez pas, Ernest. C'est une simple précaution ordonnée par le gouvernement. Les abonnés au gaz doivent fermer leur compteur pendant les bombardements. Allez, le devoir vous appelle.

ERNEST, *déprimé.* Oui... Adieu. (*Il sort.*)

EUGÉNIE. Ouf ! (*Elle va s'asseoir devant un secrétaire et se met à écrire.*) 6 octobre... Gambetta... Résistance en province... Colline de Montmartre... Ballon.
(*Elle plie la feuille de papier sur laquelle elle a jeté ces mots et la glisse dans son corsage. Le manchon à gaz s'éteint. Eugénie allume une lampe à huile, va tourner le robinet du manchon à gaz, ferme la fenêtre, tire les rideaux, puis retourne vivement à sa coiffeuse pour se mettre de la poudre et se farder les lèvres.
Petite marche militaire prusienne.*)

scène 2

EUGENIE, KONRAD

*La porte s'ouvre sans bruit. Entre Konrad tenant une lanterne. Il porte une capote et un képi d'officier français. Ses bottes sont boueuses.
Fin de la marche prussienne.
Le canon se remet à tonner, lointain.*

KONRAD. Eugénie.
(*Elle se retourne en poussant un cri.*)

EUGÉNIE. Oh ! mon chéri !... (*Elle se lève et court vers lui.*) Vous m'avez fait peur. J'attendais votre coup de sonnette habituel... Comment êtes-vous entré ?
(*Il pose la lanterne sur le guéridon.*)

KONRAD. La nuit dernière, j'ai pris l'empreinte de la serrure de la porte d'entrée. Et ce matin, j'ai fait fabriquer une clé par le maréchal-ferrant de mon régiment. Et voilà !

EUGÉNIE. Vous êtes le diable en personne ! (*Il veut l'enlacer.*) Attendez... (*Elle va prendre un vaporisateur sur la coiffeuse.*) L'odeur, vous comprenez... (*Elle vaporise du parfum sur Konrad.*)

KONRAD. Je suis désolé... C'est qu'à marcher dans les égouts...
(*Il enlève capote et képi et apparaît en uniforme de colonel de Uhlans. Elle le contemple, saisie d'admiration.*)

EUGÉNIE. Vous êtes beau, Konrad... Vous êtes beau comme l'ange de la guerre. (*Elle se jette dans ses bras.*)

KONRAD, *lui caressant les cheveux.* Meine kleine Lulu von Pommern !

EUGÉNIE. Qu'est-ce que vous dites ?

KONRAD. Mon petit loulou de Poméranie !

EUGÉNIE, *pâmée.* Oh ! Konrad. (*Un temps. Brusquement effrayée.*) Mon pauvre amour, l'affreux chemin qu'il vous faut prendre chaque soir pour me retrouver.

KONRAD, *d'un air inspiré.* L'amour !... (*Il s'assoit et contemple ses bottes.*) J'en ai plein les bottes. (*Il les retire d'un air dégoûté.*)

EUGÉNIE. Je frémis à l'idée que vous pourriez vous perdre dans cet horrible labyrinthe. Un faux pas et... mon Dieu ! Quand je pense que vous pourriez vous noyer dans la...

KONRAD, *l'interrompant.* N'ayez aucune crainte... Mais je dois dire que les égouts français sont d'une saleté !
(*Eugénie lui tend les pantoufles d'Ernest.*)
J'en ai pourtant vu des égouts dans ma carrière. (*Rêveur.*) Rome, Londres, Athènes, Saint-Pétersbourg...

EUGÉNIE, *d'un air pénétré.* Vous avez beaucoup voyagé.

KONRAD. Enormément.

EUGÉNIE. Mais pourquoi ce tourisme dans les égouts, Konrad ?

KONRAD, *digne.* La guerre secrète ne se fait pas dans les champs de roses... Je suis un combattant de l'ombre. Grâce à moi...

EUGÉNIE, *l'interrompant.* Ah ! Que j'aime votre accent guttural !

KONRAD, *déconcerté.* Guttural ?... (*Vexé.*) Ce sont les Français qui ont l'accent guttural, pas les Allemands.

EUGÉNIE. Vraiment ? Je croyais que...

KONRAD. Nein ! Par exemple, ce petit poème de notre grand Gœthe. (*D'une voix exagérément douce.*)

Die Vogelein in Walde
Gehen zur Ruh
Warte nur balde
Ruhest auch Du.

(*Elle l'a écouté, ébahie.*)
Et voici ce que ça donne en français. (*D'une voix exagérément gutturale.*) « Les petits oiseaux dans la forêt vont se coucher. — Attends un peu et tu dormiras aussi... »
Et vous prétendez que l'allemand est guttural ? Ach ! (*Il met son monocle.*) Je disais donc que, grâce à moi...

EUGÉNIE, *l'interrompant.* Ce que le monocle vous va bien !

KONRAD. Merci... Grâce à moi, l'état-major de Sa Majesté connaît les secrets les plus intimes des grandes capitales. Une bombe à retardement judicieusement placée pourrait, en un instant, réduire en cendres le palais de Buckingham. Tenez, si je voulais...

EUGÉNIE, *l'interrompant encore.* Pourquoi portez-vous un monocle ?

KONRAD, *agacé.* En ma qualité d'officier des services de renseignements, je ne dors que d'un œil ; si bien que l'autre, le droit, est fatigué. Je reprends : Si je voulais, je pourrais, demain, faire sauter la Chambre des Députés français.

EUGÉNIE. Ne vous gênez surtout pas.

(*Il prend un cigare dans la poche de son dolman.*)

KONRAD. Il serait dommage de détruire un aussi bel édifice pour supprimer une poignée de singes bavards. (*Il coupe le bout du cigare d'un coup de dent.*) Vos députés arriveront bien, un jour, à se faire sauter eux-mêmes. (*Il désigne la lampe.*) Feuer !

(*Obéissante, Eugénie va chercher la lampe ; il allume son cigare ; elle va replacer la lampe.*)

A propos, meine kleine Poupée, avez-vous glané des informations, aujourd'hui ?

(*Le canon se tait. Eugénie vient s'asseoir sur les genoux de Konrad.*)

EUGÉNIE. J'ai une grosse surprise pour mon petit uhlan adoré.

KONRAD. Ach so ! Je vous écoute.

EUGÉNIE. Plus tard. Aimons-nous d'abord. Dans deux heures, vous allez me quitter pour rejoindre vos lignes. Peut-être serons-nous séparés à jamais. (*Elle se lève, lui prend les mains et veut l'entraîner vers le lit.*) Viens.

KONRAD. Nein ! Le service de Sa Majesté avant tout.

EUGÉNIE, *lascive*. Avant l'amour ?

KONRAD, *fermement*. Avant l'amour.

(*Elle va s'asseoir, boudeuse.*)

Vous semblez oublier, ma chère, que vous travaillez pour le roi de Prusse sous le matricule BK 22... Au rapport !

EUGÉNIE. Ah ! Ce que vous pouvez manquer de fantaisie !

KONRAD. Fantaisie ?... Ach ! Die Phantasie ist das Zeichen der Degeneration der lateinischen Völker !

EUGÉNIE, *éberluée*. Plaît-il ?

KONRAD. La fantaisie est le signe de la dégénérescence des peuples latins. J'écoute.

(*Eugénie prend la feuille de papier dans son corsage et l'apporte à Konrad.*)

En ballon ?

EUGÉNIE. En ballon.

KONRAD. En ballon ! Französische Phantasie !... Voilà bien une idée de civil !... (*Il rit.*) En ballon, ach !... (*Sérieux.*) Le ballon de ces stupides Français ne quittera pas le sol. Nous allons couper le gaz à la République. Du bon travail, Eugénie. Vous avez bien mérité de la Prusse. Permettez-moi de vous féliciter au nom de Son Excellence le prince de Bismarck. (*Il claque des talons et lui baise les mains.*)

EUGÉNIE. Je me moque de M. Bismarck. Je l'ai fait pour vous, Konrad..., par amour. (*Détournant la tête.*) Je suis une femme perdue. Le jour où je vous ai rencontré à Berlin, au bal de l'Ambassade de France...

KONRAD, *la prenant dans ses bras*. Vous étiez la plus belle.

EUGÉNIE. Vous étiez le plus beau dans votre uniforme blanc à brandebourgs noirs. Dès l'instant où vous m'apparûtes, je compris que je vous appartiendrai corps et âme. (*Elle le repousse brusquement.*) Ah ! Pourquoi, il y a deux ans, ai-je voulu accompagner Ernest à Berlin ? Si j'étais restée à Paris, je ne serais pas devenue une espionne !

KONRAD, *soupçonneux*. Auriez-vous des regrets ?

EUGÉNIE, *passionnée*. Non !... J'ai foulé aux pieds toute morale ; j'ai oublié que je suis fille d'officier supérieur mort à Solférino... J'ai renié mon Dieu ; je trompe mon mari et je trahis la France, mais qu'importe ?... Puisque je t'appartiens ! (*Elle se serre contre lui.*) Je n'ai qu'un amour, toi ! Et ma seule patrie, c'est mon cœur... Non, je ne regrette rien, mais...

KONRAD, *fronçant le sourcil*. Mais ?

EUGÉNIE. Il m'arrive parfois de me demander si je ne suis pas un simple pion que tu pousses... M'aimes-tu, Konrad ?

KONRAD. Ja, mein kleiner Vogel, Ich liebe Dich.

EUGÉNIE, *fermant les yeux*. Oh ! dis-le en français.

KONRAD. Oui, mon petit oiseau, je t'aime.

(*Un temps.*)

EUGÉNIE. Ah ! si je pouvais devenir veuve !... Vous... (*Elle est interrompue par un sifflement qui va crescendo. Apeurée, elle se blottit contre Konrad.*) Un obus !

(*Konrad tend l'oreille pour mieux écouter, semble-t-il, le sifflement qui devient terrifiant... Une explosion. Eugénie défaille.*)

KONRAD, *très froid, en technicien*. Il n'est pas tombé loin, celui-là... Si je ne m'abuse, c'est un 88 fusant, de forme cylindro-ogivale, à culot blindé, modèle Z. Un bijou... Passons. Que ferais-je si vous pouviez devenir veuve ?

EUGÉNIE. Vous m'épouseriez.

KONRAD, *peu enthousiaste*. Vous épouser !... Euh... Je n'ai que ma solde de colonel et peu d'espérances, car je ne suis que le cadet d'une noble, mais pauvre famille poméranienne.

EUGÉNIE. Ça m'est égal.

KONRAD. Vous êtes habituée au luxe, à une vie brillante. La Poméranie n'est pas Paris. Nebel und Kartoffeln.

EUGÉNIE. Pardon ?

KONRAD. Brouillard et pommes de terre.

EUGÉNIE. Mais veuve, je serais riche, Konrad ! Très riche ! (*Emportée.*) J'hériterais la fortune du baron, nous mènerions la vie à grandes guides... Monte-Carlo, Spa, Wiesbaden... (*Elle se laisse tomber sur une chaise d'un air las.*) Tout celá n'est qu'un rêve.

KONRAD, *s'asseyant à son tour*. Hélas !

EUGÉNIE. Cet imbécile d'Ernest est bien trop intelligent pour se faire tuer à la guerre !

KONRAD. Qui sait ? Une balle perdue...

EUGÉNIE. Aucune chance. Il fait semblant de se battre dans un bureau de l'Intendance.

KONRAD. Un obus égaré...

EUGÉNIE. Ce matamore traîne son sabre dans les caves de l'hôtel de ville.

KONRAD. Ach !... Son cœur ?

EUGÉNIE. Excellent.

KONRAD. Rien du côté du foie ?

EUGÉNIE. Non.

KONRAD. Les poumons ?

EUGÉNIE. Ceux d'un bœuf. Vous verrez que cet égoïste vivra centenaire !

(*Un temps. Konrad se lève et marche de long en large en réfléchissant.*)

KONRAD. Eh bien, je ferai sauter l'hôtel de ville.

EUGÉNIE, *se levant, épanouie*. Vous pourriez faire ça ?

KONRAD. Rien de plus facile. Je désignerai quelques volontaires bavarois pour former un kommando, et en partant du grand collecteur de la Villette... (*Il est interrompu par un coup de sonnette.*)

EUGÉNIE, *effrayée*. On a sonné... Mon Dieu !

KONRAD. C'est peut-être votre mari ?

EUGÉNIE. Dans ces cas-là, les maris ne sonnent pas. (*Un deuxième coup de sonnette.*) Si l'on vous voit sous cet uniforme, nous sommes perdus.

VOIX D'AMÉDÉE, *côté cour*. Y a personne ?

(*Konrad court en tous sens.*)

EUGÉNIE. Cachez-vous. (*Elle le pousse vers le placard, lui jette la capote, le képi et lui donne la lanterne. Elle veut fermer le placard.*)

KONRAD. Mein Zigare !

(*Eugénie va prendre le cigare qui se consume sur le rebord du guéridon et le donne à Konrad ; puis elle ferme le placard en soupirant de soulagement. Tout cela a été joué très vite, dans l'affolement.*)

VOIX D'AMÉDÉE, *plus proche*. Y a personne ?

(*On entend un bruit de pas.*

Konrad ouvre le placard, il tient ses bottes d'une main, et de l'autre, se bouche le nez.)

KONRAD, *chuchotant*. Enlevez-moi ça, sinon, je vais mourir asphyxiée.

(*Engénie prend les bottes et les jette sous le lit, tandis que Konrad referme la porte du placard.*)

scène 3

LES MEMES, AMEDEE

Entre Amédée. Il est coiffé d'un képi et porte une blouse bleue par-dessus son uniforme de garde mobile. Sur sa poitrine, une plaque de cuivre sur laquelle est gravé le mot : Gaz. *Il a un fusil Chassepot et une boîte à outils en bandoulière.*

AMÉDÉE, *saluant*. Bonsoir. C'est le gaz.

EUGÉNIE, *encore sous le coup de l'émotion*. Le gaz ?... Euh... A cette heure-ci ?

AMÉDÉE. Il n'y a pas d'heure pour le gazier, Madame.

(*Elle reprend son sang-froid.*)

EUGÉNIE. Par où êtes-vous entré ?

AMÉDÉE, *digne*. J'ai l'habitude des maisons bourgeoises. Je suis entré par la porte de service Elle était pas fermée à clef.

(*Eugénie fait claquer les doigts d'un air rageur. Il se met à renifler en fronçant les sourcils.*)

EUGÉNIE. Puis-je savoir ce que vous venez faire chez moi en pleine nuit ?

AMÉDÉE. Il y a un obus qui est tombé sur la maison voisine... Un malheur !

EUGÉNIE, *agacée*. Cela ne me concerne pas.

AMÉDÉE. Eh bé, vous alors ! Vous avez du sang-froid !

EUGÉNIE, *sèchement*. Gardez vos appréciations pour vous. Que faites-vous chez moi ?

AMÉDÉE. J'inspecte les canalisations environnantes... (*Il renifle.*) Des fois qu'il y aurait des fuites.

EUGÉNIE. Vous pouvez disposer, mon ami. Il n'y a pas de fuites chez moi.

AMÉDÉE. On ne sait jamais. C'est traître, le gaz. Et malin ! Ça se faufile en douce dans l'atmosphère ambiante, une poche se forme dans un recoin... Une étincelle, et boum ! (*Il renifle encore.*)

EUGÉNIE. Il n'y a pas de poche ici. (*Il se dirige vers le placard.*)

AMÉDÉE. Elle est peut-être tapie dans ce placard.

(*Elle lui barre le passage.*)

EUGÉNIE. Vous perdez votre temps ; le compteur est fermé.

(*Il va vers le lit en reniflant de plus belle.*)

AMÉDÉE. Pourtant...

(*Elle va vivement se placer entre Amédée et le lit.*)

EUGÉNIE. Qu'avez-vous à renifler comme ça ?

AMÉDÉE. Je sens quelque chose... (*Il renifle.*) qui me rappelle quelque chose et qui me fait dresser l'oreille.

EUGÉNIE. Je ne sens rien.

AMÉDÉE, *tout en faisant le tour de la chambre*. Oh ! mais c'est que moi, j'ai un adorat terrible, le meilleur sur la place de Paris.

(*Konrad a ouvert la porte du placard pour respirer.*)

Je suis une espèce de détecteur de gaz. C'est de naissance ; j'ai la narine prenante. Tout petit, déjà, je découvrais les truffes rien qu'en respirant la terre des truffières... mieux qu'un cochon.

(*Il rit. Elle le regarde d'un air sinistre. Il se dirige vers le placard, Konrad n'a que le temps de disparaître. Amédée va jeter un coup d'œil sur le manchon à gaz.*)

Vous avez peut-être raison, il n'y a pas de fuite. (*Il écrit sur son carnet.*) 2 octobre... 12, avenue Gabriel... canalisations intactes..., manchon idem...

(*Eugénie, qui sourit bizarrement, enlève rapidement son déshabillé et va se placer devant la lampe. Amédée remet son carnet dans sa poche et se retourne vers le jardin.*)

Madame, à la prochaine.

EUGÉNIE, *d'une voix alanguie*. Gazier.

(*Hébété, il contemple le corps d'Eugénie qui transparaît sous la chemise de nuit.*)

AMÉDÉE. Ma... Madame.

EUGÉNIE. Comment vous appelez-vous ?

AMÉDÉE, *fasciné*. Amé... Amédée Terrasson, Madame.

(*Elle avance d'un pas, il recule.*)

EUGÉNIE, *provocante*. Je vous fais peur ?

AMÉDÉE. Non... c'est... c'est la transparence qui me trouble.

EUGÉNIE. Quel âge avez-vous ?

(*Elle continue d'avancer vers lui ; il tourne autour du guéridon.*)

AMÉDÉE, *bégayant*. Vingt-cinq ans, Madame.

EUGÉNIE. Savez-vous, Amédée, que vous avez de beaux yeux ?

AMÉDÉE. Je... oui... non... enfin, je...

EUGÉNIE. Vous êtes pressé de partir ?

AMÉDÉE. C'est que... j'ai mon inspection.

(*Elle s'assied sur le lit.*)

EUGÉNIE. Vous avez le temps. Approchez.

(*Il obéit.*)

Enlevez ça.

(*Il se débarrasse de son fusil et de sa boîte à outils, puis enlève son képi.*)

Ça aussi.

(*Il retire sa blouse.*)

Asseyez-vous...

(*Il s'assoit auprès d'elle.*)

Je me sens seule ce soir.

(*La porte du placard s'entrouvre. Apparaît de nouveau Konrad, suffoquant et fou de rage.*)

AMÉDÉE. Vous n'êtes pas mariée ?... Belle comme vous êtes ?

EUGÉNIE, *tristement*. Je suis veuve de guerre

(*Konrad suit la scène sans comprendre.*)

AMÉDÉE, *dévorant Eugénie des yeux*. Ah ! la guerre, ça fait bien des victimes.

EUGÉNIE, *soupirant*. Oui... (*Elle se cambre.*) Qu'est-ce que vous faites dans le civil ?

AMÉDÉE. Je faisais le forgeron à Tarascon, avec mon père. Après sa mort, je suis monté à Paris pour travailler à la Compagnie du Gaz. J'avais de l'ambition, quoi... Bien payé, la belle casquette, la retraite, vous savez ce que c'est.

(*Elle feint de l'écouter avec attention.*)

EUGÉNIE. Bien sûr.

AMÉDÉE. Et puis, il y a eu la guerre, on m'a mobilisé dans le 33e de ligne... et voilà. Et comme maintenant le régiment est coincé par le siège, quand ma compagnie n'est pas au feu, je fais le gazier pour m'arrondir la solde... (*Galamment.*) Ce qui m'a valu l'avantage et le plaisir de faire votre connaissance.

EUGÉNIE. Vous êtes un galant homme. (*Admirant les médailles d'Amédée.*) Si j'en juge par vos médailles, vous êtes un héros.

AMÉDÉE. Oh ! vous savez... On court, on court, et on se retrouve mort ou décoré.

(*Elle se pousse contre lui. Mimique de Konrad.*)

EUGÉNIE, *oppressée.* Vous êtes bel homme.

AMÉDÉE. Mon Dieu...

EUGÉNIE. Ces épaules, ce jarret... (*Elle lui prend les mains.*) Et ces mains calleuses.

AMÉDÉE. Vous, au moins, vous êtes pas fière... Comment c'est, votre petit nom ?

EUGÉNIE. Euh !... Adrienne.

(*Etonnement de Konrad.*)

AMÉDÉE. Dites, c'est joli !

(*Il se penche sur elle, hésitant à l'embrasser. Konrad serre les poings, prêts à bondir.*)

Je voudrais bien vous embrasser, mais j'ose pas. Je me sens comme une courge à côté d'une rose.

EUGÉNIE. Voyez-vous ça ! Il n'ose pas, avec ces yeux de braise !

AMÉDÉE. Ça me brûle de partout, mais j'oserai jamais. Je suis qu'un deuxième classe. Vous, vous êtes une fleur d'état-major.

EUGÉNIE. Il est exquis, ce gazier !... Oserai-je pour vous ?

(*Elle lui tend ses lèvres. Fasciné, il se penche sur elle pour l'embrasser.*)

KONRAD. So ein Schwein !

AMÉDÉE. Vous m'avez causé ?

(*D'un coup de pied, Eugénie referme la porte du placard sur Konrad.*)

EUGÉNIE. Rien... (*Elle s'échappe au moment où Amédée va pour l'embrasser.*) Tsst ! Tsst ! Soyons sages.

AMÉDÉE, *essayant de l'enlacer.* Vous avez mis le feu aux poudres ; j'explose !

EUGÉNIE. Contenez-vous. (*Elle remet son déshabillé.*) Cette nuit, un domestique pourrait nous surprendre. Revenez demain à minuit.

AMÉDÉE, *chancelant.* Demain à minuit ?

EUGÉNIE. Vous rentrerez par la fenêtre.

AMÉDÉE. Par la fenêtre ?

EUGÉNIE. C'est tellement plus romanesque.

AMÉDÉE. Romanesque ?

EUGÉNIE. Vous monterez par le réverbère.

AMÉDÉE. Le réverbère.

EUGÉNIE. J'aurai donné congé à mes gens. Nous aurons toute la nuit pour nous aimer. (*Elle le pousse vers la cour.*) Ma camériste va rentrer de l'Hôtel-Dieu. Sauvez-vous vite.

(*Il reprend son fusil, sa boîte à outils, sa blouse et remet son képi.*)

AMÉDÉE, *comme ivre.* A minuit... demain... par la fenêtre. C'est pas possible, je rêve. (*En titubant, il marche vers la cour.*)

EUGÉNIE. Au revoir, mon beau gazier.

(*Au moment de sortir, il se retourne, l'air grave.*)

AMÉDÉE. C'est tout de même extraordinaire, la vie. Un obus tombe par hasard sur une maison de l'avenue Gabriel, à Paris..., un obus fabriqué en Prusse, un pays que je sais même pas où c'est. Et moi, Terrasson, natif de Tarascon, je me retrouve ensuqué d'amour, le cœur gonflé comme un gazomètre.

EUGÉNIE, *théâtrale.* C'est la fatalité qui nous a réunis.

AMÉDÉE. Oui, c'est la fatalité... Adieu. (*Il sort.*)

(*Amédée rentre. Konrad n'a que le temps de réintégrer le placard.*)

KONRAD. Was ist das ?

AMÉDÉE. Adrienne, le gaz est rare et cher. (*D'une voix énamourée.*) Demain, je vous basculerai le compteur. (*Il sort.*)

(*Eugénie s'assoit en riant. Konrad ressort du placard.*)

KONRAD. A mon nez, à ma barbe, vous séduisez un gazier qui, de plus, n'est qu'un simple troupier ! Ach !...

(*Elle rit de plus belle.*)

Et vous avez le front de rire !

EUGÉNIE, *se levant.* Gros bêta ! Cet imbécile, dont j'ai su éveiller le désir, va nous aider à réaliser notre doux projet.

KONRAD, *mettant son monocle.* Was ?

EUGÉNIE. Voici mon plan...

(*A ce moment le canon se met à tonner si fort qu'on n'entend pas un mot de ce que dit Eugénie. Elle mime une assez longue explication. Le canon se tait soudainement.*)

KONRAD. Wunderbar ! (*Il prend Eugénie dans ses bras.*) Eugénie, vous êtes un adorable démon... Vous n'êtes encore que baronne française ; bientôt vous serez comtesse poméranienne.

(*Petite marche militaire prussienne.*)

NOIR

tableau II

Chambre à coucher des Bouton. La nuit.

scène 1

EUGENIE, ERNEST

Le couvert d'un petit souper est dressé sur le guéridon. Par terre, devant le fauteuil, une paire de pantoufles, une bouilloire, une grande cuvette ; soigneusement pliée sur un bras du fauteuil, une serviette de toilette.

La porte-fenêtre est ouverte. Le canon gronde au loin.

Eugénie, en robe d'intérieur, s'affaire autour du guéridon. Elle semble nerveuse et jette des regards anxieux sur la pendule...

Elle sort de son corsage un petit sachet et le vide dans une carafe de vin. Elle sursaute.

Petite marche militaire française...

Eugénie enlève rapidement sa robe d'intérieur, se

met au lit et prend un livre sur la table de chevet. Entre Ernest. Il est en uniforme et porte le sac en tapisserie. Il a l'air sombre.

EUGÉNIE. Vous rentrez bien tard, Ernest. (*Il va lui donner un baiser sur le front et se débarrasse de son harnachement.*)

ERNEST. Ma chère amie, vous avez devant vous un homme qui revient de loin ! (*Il enlève sa capote.*)

EUGÉNIE, *se levant.* De l'hôtel de ville, j'imagine. (*Elle remet sa robe d'intérieur.*)

ERNEST. Non, des premières lignes. (*Il enlève sa veste.*)

EUGÉNIE. Quelle imprudence !

ERNEST, *s'asseyant dans le fauteuil.* J'ai vu la mort de près. (*Il enlève ses bottes.*)

EUGÉNIE. Ce n'est pas possible !

ERNEST. Figurez-vous que l'intendant général a eu l'idée saugrenue de m'emmener avec lui à Bicêtre. (*Il enlève ses chaussettes.*)

EUGÉNIE. Il est fou ! On se bat à Bicêtre.

ERNEST, *mettant ses pieds dans la cuvette.* Justement !... Que voulez-vous, les généraux se doivent de paraître de temps à autre sur le théâtre des opérations. L'ennui est qu'ils éprouvent le besoin d'y entraîner du monde.

EUGÉNIE, *versant de l'eau dans la cuvette.* Vous auriez pu vous faire tuer.

ERNEST. C'est bien ce qui a failli m'arriver.

EUGÉNIE. Ciel !

ERNEST. Un obus égaré...

(*Elle sursaute.*)

EUGÉNIE. Un obus égaré ?

ERNEST. ... est venu éclater à moins de cent mètres de nous.

EUGÉNIE, *mi-figue, mi-raisin.* A dix mètres, il vous réduisait en chair à pâté !

ERNEST, *tragique.* Et ce soir, vous étiez veuve !

EUGÉNIE, *soupirant.* Oui. (*Elle pose la bouilloire et va prendre la carafe de vin.*)

ERNEST. Ce n'était pas mon heure.

(*Elle regarde la pendule.*)

EUGÉNIE. Pas encore.

(*Elle lui verse un verre de vin. Il boit, tandis qu'elle l'observe, tendue.*)

ERNEST, *soupirant d'aise.* Ah ! ça fait plaisir de se retrouver chez soi, à l'abri.

EUGÉNIE. Vous allez vous restaurer. J'ai cuisiné moi-même votre petit souper. (*Elle s'affaire autour du guéridon.*)

ERNEST. Vous êtes un ange, Eugénie, mais je n'ai pas faim.

EUGÉNIE. Vous avez dîné ?

ERNEST. Non. Depuis hier soir, je n'ai dans l'estomac que le petit en-cas que vous m'aviez préparé.

EUGÉNIE. Vous devriez être affamé, car l'éléphant ne tient pas au corps... Un peu de lion, ça vous ravigotera.

ERNEST. Non, non. Je ne pourrais rien absorber. Je suis bouleversé.

(*Elle lui verse un autre verre de vin.*)

EUGÉNIE, *lui tendant le verre.* Allons, oubliez cet obus.

ERNEST. Facile à dire ! (*Il boit.*) Mettez-vous à ma place... (*Il lui rend le verre.*) Je revis la scène. Le général et moi, nous observons le champ de bataille qui n'est, d'ailleurs, qu'un champ de betteraves. A ce propos, j'ai fait une constatation curieuse...

EUGÉNIE, *regardant la pendule.* Ah !

ERNEST. Oui, ma bonne. Prenez un champ de betteraves. L'on s'y bat, c'est un champ de bataille ; l'on y meurt, c'est un champ d'honneur ; la guerre finie, c'est de nouveau un champ de betteraves. Passons !... Je regarde, donc le champ de bataille où je m'aperçois que de petites silhouettes se déplaçant en tous sens. En vérité, je n'y vois que du réséda d'un côté et, de l'autre, du bleu et du rouge. Cela forme un assez plaisant tableau sous le beau soleil d'octobre... Le général me tape sur l'épaule et me dit : « Tenez, baron, prenez donc mes jumelles et admirez le spectacle. Je n'y comprends rien, mais c'est passionnant. » Je prends donc les jumelles... (*Il braque sur le public des jumelles imaginaires.*) ... je tourne la molette... (*Il fait le geste.*) Et... boum ! l'obus me pète à la figure... Enfin, c'est l'impression que j'ai eue à cause des jumelles. Croyez-moi, ça fait un drôle d'effet... C'est bigrement dangereux ces engins meurtriers. (*Il retire ses pieds de la cuvette.*) Décidément, la guerre ne me vaut rien. Elle me coupe l'appétit et me donne à penser. (*Il s'essuie les pieds en bâillant.*) Je ne sais pas ce qui m'arrive, mais j'ai soudainement sommeil. Le grand air, sans doute. (*Il bâille et dodeline la tête en fermant les yeux.*)

EUGÉNIE. Oui, le grand air. (*Il se lève avec difficulté.*)

ERNEST. Pardonnez-moi, Eugénie, mais je crois que je vais faire un petit somme.

(*Il fait quelques pas en titubant, tombe sur le lit et s'endort en ronflant. Eugénie se penche sur lui.*)

EUGÉNIE, *dramatique.* Dormez, Ernest... Dormez longtemps, longtemps !

(*Elle va mettre dans le placard les bottes, la capote, la veste, le képi, le ceinturon, le sabre, prend la carafe de vin, le verre et sort en emportant la lampe.*

La chambre n'est plus éclairée que par le réverbère.

Petite marche prusienne.)

scène 2

ERNEST, KONRAD, AMEDEE

Entre Konrad (capote et képi d'officier français) qui s'approche du lit sur la pointe des pieds.

Il sort de sa poche un poignard et le lève au-dessus d'Ernest.

KONRAD, *à voix basse.* Für den König von Preussen !

ERNEST, *marmonnant et sans ouvrir les yeux.* Plaît-il ?

KONRAD. Pour le roi de Prusse !

(*Il plonge le poignard dans la poitrine d'Ernest, rabat les draps et la couverture sur le corps et sort rapidement par la cour.*

La pendule commence à sonner les douze coups de minuit...

Amédée apparaît sur le balcon et se glisse dans la chambre. Il est en uniforme, sans son fusil et tient un bouquet de fleurs.)

AMÉDÉE, *à voix basse.* Adrienne !... Coucou !... Adrienne. (*Il s'avance dans la chambre, son bouquet à la main.*) Adrienne, c'est moi, Amédée, le gazier. (*Il va vers le lit.*) Vous dormez ? (*Tendrement.*) Adrienne... (*Il se penche sur le lit.*) Peu-

chère ! Elle dort... (*Il soupire.*) Elle doit être douce et toute chaude dans ce lit, comme une caille, té !... Comme une caille vivante qu'on tient dans la main... Quand je l'ai vue, hier, pour la première fois, si belle et si froide au milieu de tant de richesses, je me suis dit : « Mon petit Amédée, voici une abonnée qui n'est pas pour toi ! » Oh ! Adrienne, tu étais comme un rêve défendu, un de ces rêves qu'on est malheureux après, parce que quand on se réveille, on se sent tout couillon et laid comme un crapaud. Et puis il y a eu cette espèce de lever de soleil devant la lampe, quand j'ai vu ton corps de luxe à travers la soie de ta chemise. Et tu m'as dit : reste, et je suis resté. Et tu m'as dit : reviens, et je suis revenu... Oh ! Adrienne, je suis plus Terrasson le gazier, ni un pauvre demeuré de deuxième classe ; je suis un troubadour qui escalade les murailles pour faire l'amour à la belle veuve d'un chevalier mort aux croisades... (*Avec des gestes tendres, il découvre le corps d'Ernest. Il fait un bond en arrière en poussant un cri et s'enfuit vers la fenêtre.*) Nom de Dieu de nom de Dieu ! (*Il s'arrête.*) Peut-être qu'il vit encore, le pauvre homme. Je ne peux pas le laisser comme ça... (*Il revient en tremblant vers le lit.*) ... même si je suis en droit de me demander ce qu'il fait dans le lit d'Adrienne.

(*Il pose le bouquet sur le lit et arrache le poignard de la poitrine d'Ernest.*)

scène 3

AMEDEE, EUGENIE
DEUX SERGENTS DE VILLE

Eugénie rentre en portant la lampe. Elle pousse un cri en apercevant Amédée penché sur le cadavre et qui tient le poignard.

AMÉDÉE, *sursautant.* Adrienne !

EUGÉNIE, *hurlant.* Au secours ! Au secours ! A l'assassin !

(*Elle court vers la fenêtre ; Amédée essaie de l'en empêcher.*)

AMÉDÉE. Ecoutez-moi, Adrienne... Je l'ai trouvé comme ça.

(*Elle réussit à sortir sur le balcon.*)

EUGÉNIE, *hurlant.* Au secours ! A l'assassin !

(*Affolé et tenant toujours le poignard, Amédée tourne en tous sens, bute sur la cuvette et tombe. Eugénie continue de hurler. Des coups de sifflets se font entendre au jardin... Amédée se précipite vers la cour et se cogne dans deux sergents de ville qui entrent en courant.*)

Arrêtez-le ! Il est entré par la fenêtre... Il a poignardé mon mari !

(*Les deux sergents de ville empoignent Amédée. Hébété, il laisse tomber le poignard.*)

AMÉDÉE. Son mari ?

(*Eugénie s'abat sur le corps d'Ernest en sanglotant.*)

EUGÉNIE. Ernest ! Ernest !

AMÉDÉE. Ernest ?... Son mari ?... (*Criant aux sergents de ville.*) Mais elle est veuve !

PREMIER SERGENT DE VILLE. Bien sûr qu'elle est veuve !

DEUXIÈME SERGENT DE VILLE. Puisque c'est toi qui as assassiné le mari ! (*Il ramasse le poignard.*) L'arme du crime.

AMÉDÉE, *criant.* Je suis innocent !

PREMIER SERGENT DE VILLE. Alors pourquoi t'es entré par la fenêtre ?

AMÉDÉE. C'est Adrienne qui m'avait dit que ce serait plus romanesque.

LES DEUX SERGENTS DE VILLE, *ensemble.* Romanesque ?

EUGÉNIE. Emmenez-le ! Il me fait horreur.

PREMIER SERGENT DE VILLE. Tout de suite, Madame. (*A Amédée.*) Qui c'est ça, Adrienne ?

AMÉDÉE. C'est elle.

DEUXIÈME SERGENT DE VILLE. Tu rigoles ? Cette dame, c'est la baronne Eugénie Bouton.

AMÉDÉE. Baronne ou pas baronne, Bouton ou pas bouton, elle m'a dit...

EUGÉNIE, *l'interrompant.* Cet homme est fou !

AMÉDÉE. C'est une machination.

PREMIER SERGENT DE VILLE, *ricanant.* Tu raconteras ça à la veuve !

EUGÉNIE, *criant.* Je ne veux pas l'entendre !

DEUXIÈME SERGENT DE VILLE, *galant.* C'est pas de vous qu'on cause, Madame la Baronne. Mon collègue faisait allusion à la guillotine.

AMÉDÉE, *épouvanté.* La guillotine ?
(*Les sergents de ville l'entraînent vers la cour.*)

PREMIER SERGENT DE VILLE. Allez, ouste ! Gibier d'échafaud.

EUGÉNIE, *au premier sergent de ville.* Merci.

PREMIER SERGENT DE VILLE, *galamment.* Tout le plaisir est pour moi, Madame la Baronne. (*Il sort.*)

NOIR — MUSIQUE

tableau III

Une cellule.

scène 1

AMEDEE, MAITRE BONVAL

Amédée, les fers aux pieds, est assis sur un tabouret.

La porte de la cellule s'ouvre avec fracas.

Entre Mᵉ Bonval. La porte se referme. Amédée se lève d'un bond.

AMÉDÉE. Maître Bonval !... Vous m'avez fait peur... J'ai cru qu'on venait me chercher.

BONVAL, *solennel.* Soyez courageux, Amédée. Votre grâce a été refusée par le président du gouvernement provisoire de la République.

AMÉDÉE. Elle commence bien, la République !

BONVAL. Vous allez devoir payer votre dette à la Société.

AMÉDÉE. Je lui dois rien, à la Société, puisque je suis innocent... (*Criant.*) Innocent !...

BONVAL. Du calme, Amédée.

AMÉDÉE. Du calme, du calme ! On voit bien que c'est pas la vôtre, de tête, qu'on va couper !... C'est pour quand ?

BONVAL. Ce matin même.

AMÉDÉE. Vous voulez dire... tout de suite ? (*Criant.*) Mais je n'ai pas tué le baron.

BONVAL. Je sais. Mon instinct ne me trompe jamais dans ce genre d'affaire. J'ai eu beaucoup de clients dans votre cas, vous savez... Tout a été contre vous, mon pauvre ami, surtout le témoignage de la baronne. C'est une femme du meilleur monde et vous n'êtes qu'un gazier.

AMÉDÉE. Ah ! celle-là... Si elle me tombe un jour sous la main... !

BONVAL. Calmez-vous. (*Grave.*) Amédée Terrasson, je vous apporte une chance.

AMÉDÉE. Une chance ?

BONVAL. Oui. Derrière cette porte, un homme attend.

AMÉDÉE. Le bourreau, pardi !

BONVAL. Lui aussi attend, mais il ne tient qu'à vous de lui échapper.

AMÉDÉE, *plein d'espoir.* Vous allez me faire évader ? (*S'emballant.*) Vous avez une échelle de corde, une lime dans une miche de pain, une soutane ?

BONVAL. Non. L'homme dont je parle peut vous sauver dans l'intérêt supérieur de la Science et de la République.

AMÉDÉE, *sans comprendre.* La Science ?... La République ?...

BONVAL. Il est accompagné de M. Léon Gambetta.

AMÉDÉE. Le ministre ?

BONVAL. Oui.

AMÉDÉE, *se laissant tomber sur le tabouret.* Je comprends rien.

BONVAL, *se dirigeant vers la porte.* Vous allez comprendre.

(*Il frappe à la porte ; elle s'ouvre dans un bruit de verrous. Entre Gambetta et le professeur Lachaume. Amédée se lève, hébété.*)

scène 2

LES MEMES, GAMBETTA, LACHAUME
et, plus tard, LE BOURREAU

La porte se referme.

LACHAUME, *fonçant sur Amédée.* Ah ! voici le sujet. (*Il tourne autour d'Amédée en le palpant.*) Parfait... Parfait...

GAMBETTA. Fera-t-il l'affaire, Monsieur le Professeur ?

LACHAUME. Je crois. Monsieur le ministre. (*Il flatte l'encolure d'Amédée.*) C'est une bête pleine de sang.

(*Amédée fait un bond en arrière.*)

AMÉDÉE. Hé ! doucement, doucement.

GAMBETTA, *à Amédée.* Je n'irai pas par quatre chemins. L'heure est grave. Amédée Terrasson, ce n'est pas à l'assassin...

AMÉDÉE, *l'interrompant.* Je suis innocent.

GAMBETTA, *agacé.* Ne nous perdons pas dans les détails. La Justice vous a déclaré coupable, un point, c'est tout... Je reprends : Ce n'est pas à l'assassin que je viens personnellement faire appel, c'est au fantassin héroïque qui s'est couvert de gloire à Sainte-Menehould, à Coulmiers, à... à... (*Il fait claquer ses doigts.*)

BONVAL. Buzenval.

GAMBETTA. A Buzenval... au héros qui...

AMÉDÉE, *le coupant.* Je suis pas un héros. J'ai fait...

GAMBETTA, *l'interrompant à son tour.* Ne m'interrompez pas tout le temps, c'est agaçant !... Au nom de la patrie en danger, au nom du gouvernement provisoire de la République, je vous demande d'accepter la proposition qui va vous être faite par M. le professeur Lachaume, de l'Académie de médecine.

LACHAUME, *doctoral.* Les travaux de Brechmann en Allemagne, de Browning en Angleterre, de Xantopoulos en Grèce, et, plus récemment, de moi-même en France sur la catalepsie artificielle pratiquée sur certains batraciens, en particulier sur les urodèles...

AMÉDÉE, *sans comprendre.* Les hirondelles ?

(*Gambetta regarde sa montre d'un air impatient.*)

LACHAUME. ... ont permis de constater que ces animaux pouvaient vivre...

BONVAL, *l'interrompant.* Je crains, Monsieur le Professeur, que mon client ne puisse suivre un exposé trop savant.

LACHAUME. Cependant, je...

GAMBETTA. Abrégeons, Professeur, j'ai un ballon à prendre.

AMÉDÉE, *explosant.* Des hirondelles, des ballons, tout ça, ça me fait la tête comme une cougourde ! Qu'est-ce qu'on me veut ?

BONVAL. Le professeur va vous le dire.

LACHAUME, *à Amédée.* Savez-vous ce qui arriverait à une homme qui consentirait à se soumettre à une expérience de conservation par le vide ?

AMÉDÉE, *ébahi.* Euh...

LACHAUME. Cet homme s'endormirait sous l'effet de l'injection d'un produit dont je suis l'inventeur, serait ensuite placé dans une machine pneumatique et se réveillerait sous l'effet d'une autre injection, un mois, un an, des années plus tard comme après un sommeil de quelques secondes... Vous me suivez ?

AMÉDÉE, *qui suit avec difficulté.* Je vous suis.

LACHAUME. La vie de ses cellules ayant été arrêtée, mais non détruite, il se retrouverait à l'âge psychophysiologique qu'il avait au début de l'expérience. Le temps, aboli pour lui seul, l'aurait épargné.

AMÉDÉE. Qu'est-ce que je fais dans tout ce pastis, moi ?

LACHAUME. Vous êtes l'homme en question.

AMÉDÉE. Vous voulez me faire dormir pendant des années ?

LACHAUME. Pendant des siècles, même ! Grâce à mon invention, j'ai dans mon laboratoire un lapin qui sommeille depuis deux ans dans le vide. Et frais comme l'œil !

AMÉDÉE, *digne.* Je suis pas un lapin.

LACHAUME. Précisément. Il me faut un homme jeune, bien portant.

AMÉDÉE. Et pourquoi vous voulez me pomper l'air ? Et pour combien de temps ?

LACHAUME. Trente jours. Ce sera suffisant pour savoir si l'être humain peut supporter l'expérience. Si vous vous réveillez dans un mois...

GAMBETTA, *d'une voix tonnante.* Si vous vous réveillez, Amédée Terrasson, le traitement sera appliqué à des centaines de milliers de Parisiens... (*Emporté.*) Toutes les bouches inutiles : femmes, vieillards, enfants, artistes, intellectuels, seront mises en sommeil et conservées sous vide dans les catacombes. Ainsi, nous aurons chassé le spectre de la famine, car les vivres, destinés alors aux seuls combattants, permettront à Paris de résister un an, deux ans, cinq ans... dix ans ! aux assauts des Prussiens. Et

pendant ce temps, la France entière, électrisée par l'exemple de la capitale, lèvera des légions innombrables, forgera les armes de la victoire... (*Les autres l'écoutent, écrasés. Amédée s'est assis sur son tabouret.*) Et l'univers étonné verra refleurir la liberté sur nos plaines. (*Déclamant.*) Alors la paix universelle, avec le grand soleil qui ruisselle, viendra nous...

(*Amédée le tire par la manche. Coupé dans son élan, Gambetta le foudroie du regard.*)

AMÉDÉE. Pour parler de choses sérieuses, si je me réveille dans un mois, on me coupera quand même la tête.

(*Gambetta lève les bras, désespéré.*)

GAMBETTA. Il ne pense qu'à sa tête !

BONVAL. Vous serez libre. Amédée nanti d'un nouvel état civil et prêt à reprendre le combat sacré. Amédée Terrasson, officiellement guillotiné ce jour, 6 octobre, ne sera plus qu'un citoyen comme les autres.

GAMBETTA, *regardant sa montre.* Décidez-vous. Il est cinq heures sept. Le soleil se lève à cinq heures treize, heure légale de l'exécution. (*Froidement.*) Alors, le vide ou la guillotine ?

AMÉDÉE. Vous en avez de bonnes, vous !... (*Hésitant.*) Evidemment, la guillotine, c'est... hum !... D'un autre côté...

GAMBETTA, *à Amédée.* Ne nous obligez pas à vous exécuter ; vous le regretteriez.

AMÉDÉE, *haussant les épaules.* Puisque de toute manière je suis le pigeon...

LACHAUME. Autant servir la Science !

GAMBETTA, *à Amédée.* Bravo ! Si vous n'en mourez pas, vous aurez bien mérité de la France.

BONVAL. La patrie vous en sera reconnaissante.

(*Amédée se lève et se met au garde-à-vous. La porte s'ouvre. Paraît le bourreau.*)

LE BOURREAU. Alors, Monsieur le Ministre, qu'est-ce qu'on fait du client ? On l'emballe ou quoi ? Il est cinq heures neuf.

GAMBETTA. Vous pouvez ranger vos bois, Monsieur l'Exécuteur des hautes œuvres.

LE BOURREAU. Et ma prime ?

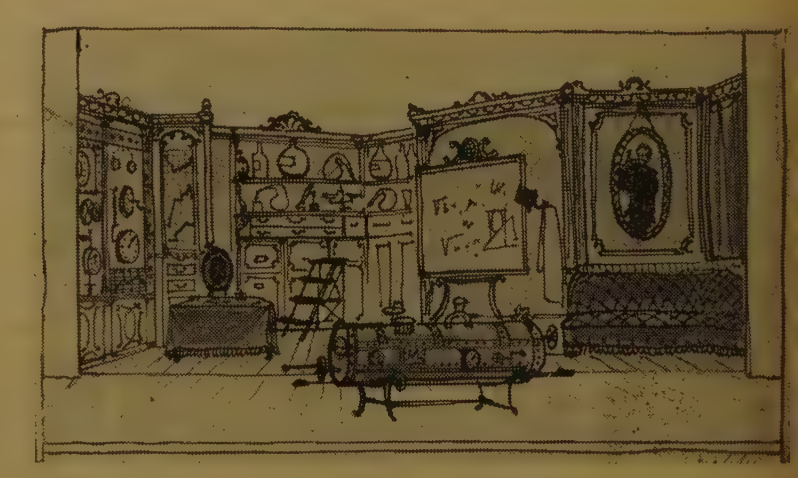
GAMBETTA. Vous la toucherez, mon brave.

(*Musique.*)

RIDEAU

tableau IV

Laboratoire du professeur Lachaume. Eléments essentiels du décor : la machine du professeur (un énorme cylindre en cuivre rouge, hérissé de rivets, compliqué de manettes et de manomètres). Un bureau surchargé de cornues et de flacons. Un tableau noir couvert de formules. Une étroite fenêtre par où se glisse un rayon de soleil.



DÉCOR DE J.-D. MALCLÈS

scène 1

AMEDEE, BONVAL, LACHAUME, L'ASSISTANT

Amédée — toujours en uniforme et coiffé de son képi —, est allongé dans la machine ouverte. L'assistant s'affaire autour de la machine. Lachaume, assis devant le bureau, emplit une seringue hypodermique. Bonval, qui se tient auprès d'Amédée, observe la scène d'un air anxieux... Lachaume se lève en brandissant la seringue.

LACHAUME. Allons-y ! (*Il s'approche d'Amédée.*)

AMÉDÉE, *claquant des dents.* Ça fait mal ?

BONVAL. Allons, allons ! Vous en avez vu d'autres.

LACHAUME. Pensez à la science, source de lumière.

BONVAL. Pensez au salut de la République.

L'ASSISTANT. La fesse ?

LACHAUME. Non, le bras gauche.

(*L'assistant retrousse la manche d'Amédée.*)

BONVAL, *à Amédée.* Dites-vous que vous êtes un héros.

AMÉDÉE, *à l'assistant.* A chaque fois qu'on va me couillonner, on me dit que je suis un héros !

LACHAUME, *à Amédée.* N'ayez pas peur, vous ne sentirez rien.

AMÉDÉE, *se redressant.* Et si je ne me réveille pas ?

LACHAUME. C'est que vous serez mort. (*A l'assistant.*) Tenez-lui le bras, là. (*Il enfonce l'aiguille.*)

AMÉDÉE, *criant.* Aïe, aïe, aïe !... Je suis innocent !... Adrienne..., la garce ! (*Après quelques soubresauts, il demeure inerte.*)

BONVAL, *grave.* Alea jacta est.

LACHAUME. Fermez la machine.

(*L'assistant retire de la machine un lapin inerte.*)

L'ASSISTANT. Qu'est-ce qu'on fait du lapin, Monsieur le Professeur ? (*Il palpe l'animal avec concupiscence.*) Il est bien râblé.

(*Bonval palpe à son tour le lapin.*)

BONVAL, *d'un air gourmand.* On voit que c'est un lapin d'avant guerre.

LACHAUME, *prenant un lapin.* Une bête superbe. Elle fait près de quatre livres... Tâtez-moi ces reins. (*Il soupire.*) Ah ! La Science nous impose de durs sacrifices en ces temps de disette... (*Se ressaisissant.*) Faites-moi le plaisir de remettre le lapin là-dedans.

(*L'assistant obéit à regret ; il pose le lapin aux pieds d'Amédée.*)

Et dépêchez-vous ! (*A Bonval.*) Avec ce temps à l'orage, il pourrait s'abîmer.

BONVAL, *inquiet.* Le lapin ?

LACHAUME. Non, le patient.

(*L'assistant rabat le couvercle du cylindre, tourne des manettes, serre des écrous, etc.*)

BONVAL. Se réveillera-t-il ?

LACHAUME. Le lapin ?

BONVAL. Non. Le patient ?

LACHAUME, *brandissant un flacon qu'il a pris sur le bureau.* La réponse est là-dedans. Ce flacon contient le liquide que j'injecterai dans un mois à Terrasson pour le rendre à la vie.

(*Le canon se met à tonner.*)

BONVAL, *inquiet.* Et si vous l'égariez ?

LACHAUME. Terrasson ?

BONVAL. Non. Le flacon ?

LACHAUME, *souriant avec condescendance.* Rassurez-vous, j'ai la formule dans ma tête.

(*A ce moment on entend un obus qui arrive en ronflant.*)

L'ASSISTANT, *hurlant.* Couchez-vous !

(*Le ronflement s'amplifie. Tous trois se jettent à terre. Explosion. Noir très bref. Fumée. Un pan de mur s'est écroulé ; on voit le ciel, un arbre, un oiseau gazouille. Ils se relèvent.*)

BONVAL. En plein sur la maison !

L'ASSISTANT. Vous n'êtes pas blessé, Monsieur le Professeur ?

LACHAUME. Non. Et vous ?

BONVAL. Tout va bien. (*Anxieux.*) Et le flacon ?

LACHAUME, *montrant le flacon qu'il n'a pas lâché.* Sauvé !

(*L'assistant examine le cylindre.*)

L'ASSISTANT. La machine est intacte.

BONVAL. Nous l'avons échappé belle... pour cette fois.

LACHAUME. Touchons du bois. (*Il cherche un morceau de bois à toucher... Une poutre se détache du plafond et lui tombe sur la tête. Il s'écroule, évanoui ; le flacon se brise.*)

BONVAL, *criant.* Il est mort ! Le flacon est brisé !

(*L'assistant gifle Lachaume.*)

L'ASSISTANT. Il n'est qu'évanoui.

BONVAL. Dieu vous entende !

L'ASSISTANT. Il revient à lui.

LACHAUME, *se redresse, hagard.* Où suis-je ?... Qui êtes-vous ?... Qui suis-je ?

BONVAL, *criant.* Le flacon !

LACHAUME, *l'œil vague.* Quel flacon ?

BONVAL. La formule !

LACHAUME. Quelle formule ?

BONVAL. La formule pour réveiller le patient !

LACHAUME. Quel patient ?

BONVAL, *tragique, au public.* Mon Dieu ! Il a perdu la mémoire !

(*Musique.*)

RIDEAU

abonnements

	FRANCE	ÉTRANGER
1 an - 23 numéros	NF 36	NF 41
Edition luxe « Bibliothèque ». (Jaquette rhodialine, tirage sur couché, envoi sous pochette cartonnée). Supplément	NF 15	NF 15
le numéro	NF 2	NF 2,40
reliures	NF 17	NF 19
changement d'adresse .	NF 1	NF 1

● La présente revue a adhéré à l'Arrangement international des Abonnements-Poste.

● Les demandes de changement d'adresse sont satisfaites dans un délai de deux semaines et doivent être accompagnées de la somme de 1 NF et de la dernière étiquette d'adresse.

● Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que, par accord spécial avec notre confrère *Miroir de l'Histoire*, tout nouvel abonné et tous nos abonnés, au moment du renouvellement de leur abonnement, peuvent nous demander de profiter d'une collection de 3 numéros de *Miroir de l'Histoire* qui leur sera réservée gratuitement.

règlements

FRANCE à *l'Avant-Scène*, 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6e (DAN 67-25), C.C.P. Paris 7353.00, chèque bancaire, mandat-poste

REPRÉSENTANTS A L'ÉTRANGER :

BELGIQUE, CONGO, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. Van Schendel, 5, rue Brialmont, Bruxelles, C.C.P. 2364-99 - Francs belges : 390.

BRESIL : R. F. Besnard, 91, av. Almirante-Barroso, Rio-de-Janeiro, et 131, rue Marconi, Sao-Polo - Cruzeiros : 1.930.

CANADA : J. Durand, 1481 Mansfield, Montréal - Dollars C : 9.

ESPAGNE : H. Avellan, Duque de Sesto 5, Madrid 9 : (au cours du jour).

NORVEGE, SUEDE, DANEMARK : Librairie Française, Brahegatan 8, Stockholm 5, Postg. 2507-57 - Couronnes Suédoises : 45.

ETATS-UNIS : George Sinclair, 505, Fifth Avenue, New-York 17, N.-Y. - Dollars : 9.

ITALIE : Dott. Carlo Di Pralormo, Via Lambruschini 12, Torino - Lires : 5.700.

LIBAN : J. Nadal, immeuble Dandan, rue de Lyon, Beyrouth - Lib. 27.

PORTUGAL : Livraria Bertrand, 73, rua Garret, Lisboa - Escudos : 220.

MEXIQUE : Librairie Française, A. Paseo de la Reforma 12, Mexico D.F. - Pesos : 103.

SUISSE : Roger Haefeli, 11, avenue Jolimont, Genève, C. C. P. 1.6390 - Francs suisses : 35.

YOUGOSLAVIE : Centre Culturel Français, 11, Zmaj Jovina, Belgrade - Dinars : 2.500.

AUTRES PAYS ÉTRANGERS

Chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné et adressé directement à Paris, 27, rue Saint-André-des-Arts.

deuxième époque - 1916

Musique.
Projection d'images fixes.

IMAGE

Paris avec Tour Eiffel.

TEXTE PROJETÉ

La guerre est une excellente école d'éducation physique. Elle nous donne une formation très supérieure à celle que nous pouvons recevoir des cours de gymnastique et même des sports.

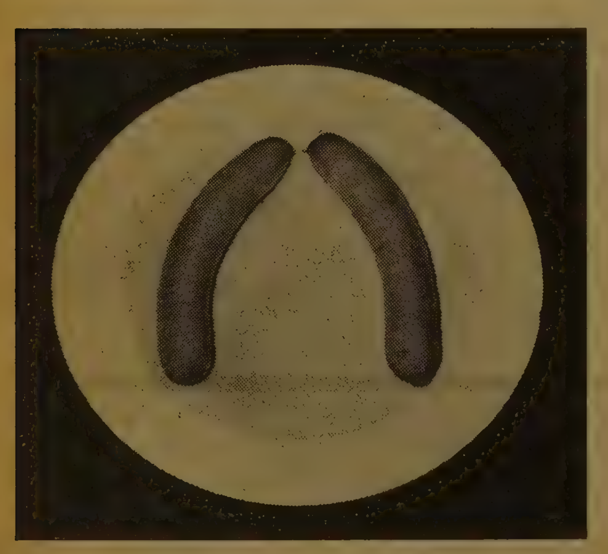
EMILE BOUTROUX,
Revue des Deux Mondes, 1914.

IMAGE

Guillaume II posant en grande tenue sur un cheval d'arçon.



SAUCISSE FRANÇAISE



SAUCISSES ALLEMANDES

TEXTE PROJETÉ

Jusqu'ici cette guerre a été particulièrement profitable aux poux, dont les trois espèces se sont abondamment répandues parmi nos soldats. La saison chaude favorisera les mouches, les moustiques et peut-être les cafards dont on a peu parlé jusqu'ici.

EDMOND PERRIER,
Directeur du Museum.
Bulletin des Armées, 1915.

IMAGE

Le Kronprinz.

TEXTE PROJETÉ

Le soldat n'a pas le droit de négliger ses extrémités, car ses pieds ne lui appartiennent pas ; ils appartiennent à l'Empereur.

Manuel du Soldat Allemand, 1913.

IMAGE

Deuxième classe allemand faisant le pas de parade.

TEXTE PROJETÉ

Si la France doit se taire et si Dieu doit cesser de parler français, elle sait que ce jour-là, il vaut mieux pour elle être morte.

PAUL CLAUDEL,
La Nuit de Noël.

IMAGE

Dames de la Société promenant en automobile de glorieux poilus.

TEXTE PROJETÉ

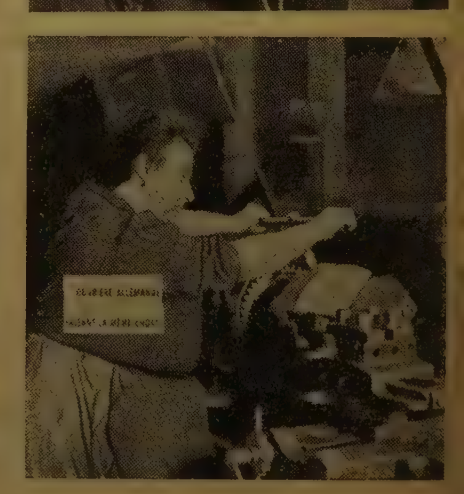
Le meilleur moyen de vaincre l'ennemi est d'abord de le tuer. Il est bon d'insister sur cette vérité élémentaire enfin mise en évidence, car après la victoire, ce sera trop tard.

Général CHERFILS,
Echo de Paris, 23 avril 1915.

(Documents COSSIRA)



OUVRIÈRE FRANÇAISE FABRICANT DES OBUS



OUVRIÈRE ALLEMANDE FAISANT LA MÊME CHOSE

TEXTES PROJETÉS

1° *La mesure de l'intestin allemand révèle une augmentation de longueur d'environ trois mètres, due à l'absorption massive de victuailles grossières. C'est pourquoi nous n'hésiterons pas à lui opposer la qualité de l'intestin léger, aérien et, pour tout dire, bien français, de notre glorieux poilu.*

Docteur BÉRILLON,
de la Société de Médecine de Paris,
13 avril 1915.

2° *Soyons tous pédicures !*

Faisons de bons pieds aux soldats du généralissime pour le jour où il leur commandera de sortir des tranchées et de foncer sur l'ennemi. Ce jour-là, les pédicures toucheront leur cachet.

FRÉDÉRIC MASSON,
Le Figaro.

Musique.

acte 2 — tableau I

Laboratoire du professeur Lachaume. Le matin. Le décor n'a pas changé. Le mur, crevé par l'obus en 1870, a été reconstruit. La machine est toujours à la même place, ouverte. Dans un panier, sur la table, le lapin réveillé.

scène 1

LACHAUME, UN ASSISTANT

L'assistant est en train de téléphoner.

L'ASSISTANT. Allô !... Ne coupez pas, Mademoiselle... Allô !... la Présidence de la République ?... Ne quittez pas, je vous passe le professeur Lachaume, de l'Académie de Médecine...

(*Lachaume, qui a maintenant 91 ans, entre côté jardin. Il prend l'appareil des mains de l'assistant.*)

LACHAUME. Allô !... Ne coupez pas... Je demande à parler à M. le Président... Oui... Mais, bon sang ! ne coupez pas... (*A l'assistant.*) Quelle boîte !... Allô !... quel est l'imbécile qui est au bout du fil ?... Oh ! Excusez-moi, monsieur le Président... Oui, Lachaume... Je voulais vous annoncer que l'expérience a réussi... Bien sûr, avec un petit retard de quarante-six ans... J'avais un trou... un trou noir... Où ? Mais dans la tête !... (*A l'assistant.*) Il est gâteux !... Oui, monsieur le Président... Très honoré, monsieur le Président... Au revoir, M. le Président... (*Il raccroche.*) C'était Poincarré.

(*On sonne à la porte.*)

Qu'est-ce que vous pariez que c'est l'emmerdeur ? Allez lui ouvrir.

L'ASSISTANT. Oui, monsieur le Professeur.
(*Il va ouvrir. Entre Bonval.*)

scène 2

LES MEMES, BONVAL *et, plus tard,* AMEDEE

BONVAL, *se précipitant vers Lachaume.* Bonsoir, Lachaume. Votre télégramme m'a plongé dans l'anxiété. Que s'est-il passé ?

LACHAUME. Figurez-vous, mon cher Bonval, que cet après-midi, en descendant l'escalier de mon laboratoire, j'ai raté une marche...

BONVAL. Ciel !

LACHAUME. ... Et je suis tombé sur la tête.

BONVAL. Sapristi !

LACHAUME. Cette marche, c'est la main de Dieu !

BONVAL, *éberlué.* Comment ça ?

LACHAUME. Le choc m'a rendu la mémoire et, du même coup j'ai retrouvé la formule qui devait me permettre de réveiller Amédée et le lapin.

BONVAL, *émerveillé.* Alors, ils vit ?

LACHAUME. Ils vivent !... Ah ! ce 12 octobre 1916 aura été une grande date dans l'histoire de la Science.

BONVAL, *solennel.* Et dans celle de notre pays. Car un jour viendra, Professeur, où grâce à vous, la France éternelle sera mise dans le vide pour demeurer digne de son grand passé !

(*Il s'assoit. Un temps. Lachaume caresse le lapin. L'assistant sort côté cour.*)
Comment va-t-il ?

LACHAUME. Très bien. Il a perdu un peu de poids, mais il reprendra vite. Je lui ai donné une bouillie de son et un chou rouge. Excellent, le chou rouge. Très reconstituant.

BONVAL. Du chou rouge ? Tiens ! tiens !

LACHAUME. Quant à ses fonctions sexuelles, elles dépassent mes espérances.

BONVAL. Vraiment ?

LACHAUME. C'est un reproducteur de premier ordre.

BONVAL. Ah !... Hum ! Eh bien, tant mieux. Le pauvre a été privé si longtemps... Mais son intellect ?

LACHAUME. Çà ! mon cher, vous m'en demandez trop. Il mange, il dort, il trotte ; c'est l'essentiel. Quant à ce qu'il pense...

BONVAL. Il faut pourtant qu'il se réadapte, qu'il reprenne goût à la vie.

LACHAUME. Ne vous inquiétez pas. Nous lui donnerons une lapine.

BONVAL, *criant.* Je vous parle d'Amédée !

LACHAUME. Ah ! Amédée ? Il se porte comme un chêne.

BONVAL. Mais du point de vue... (*Il se tape le front.*) ... psychologique ?

LACHAUME. Il flotte un peu.

BONVAL. L'avez-vous mis au courant des événements qui se sont déroulés pendant son sommeil ?

LACHAUME. Pas encore... Mon cher Maître, il faut

procéder par paliers, apprivoiser le patient et le faire basculer doucement du passé au présent...

Amédée, vêtu de son vieil uniforme et tenant son képi à la main, entre côté cour. Il a l'air hébété et marche en vacillant légèrement.

AMÉDÉE, *d'une voix pâteuse.* Salut !

(Bonval se précipite vers lui, les bras ouverts.)

BONVAL. Terrasson !

AMÉDÉE, *à Lachaume.* Qui c'est ?

LACHAUME. Maître Bonval, votre défenseur.

BONVAL. Et votre ami, Amédée. (*Il donne l'accolade à Amédée qui le regarde, ahuri.*)

AMÉDÉE, *à Bonval.* Vous parlez d'un coup de vieux !

BONVAL. Quatre-vingt-six ans, mon petit.

AMÉDÉE. Eh bé, ça nous rajeunit pas !

LACHAUME, *prenant Amédée par le bras.* Venez vous asseoir... là. Détendez-vous.

(*L'assistant entre, côté cour, en portant une écuelle remplie de chou rouge.*)

L'ASSISTANT, *compassé.* C'est l'heure du chou rouge, monsieur le professeur. (*Il pose l'écuelle sur le bureau.*)

LACHAUME, *donnant le lapin à l'assistant.* Très bien, mon garçon. (*Il s'assoit.*)

(*L'assistant observe avec attendrissement le lapin qui s'est mis à manger. Lachaume s'adresse à Amédée.*)

Comment vous sentez-vous ?

AMÉDÉE. Question d'aller, ça va. C'est plutôt dans ma tête que ça se mélange.

BONVAL. C'est bien naturel dans votre cas. (*Il s'assoit à son tour.*)

AMÉDÉE, *ordonnant ses idées avec difficulté.* Quand je pense à 70, pour moi, c'est comme si c'était aujourd'hui. Et quand je pense à aujourd'hui, je crois que je suis en train de rêver à ce qui va m'arriver dans quarante-six ans, c'est-à-dire aujourd'hui... Vous me suivez ?

LACHAUME ET BONVAL, *qui ne suivent pas.* Bien sûr.

AMÉDÉE. Vous avez de la chance !... Moi, j'ai du mal à me suivre. Donc, ce qui m'arrive aujourd'hui, c'est l'avenir, vu que je crois que je suis toujours en 70.

(*Lachaume et Bonval font des efforts pour comprendre.*) D'un côté étant né en 1845, j'ai soixante et onze ans en 1916, mais comme je n'ai que vingt-cinq ans, puisque j'ai pas vieilli, ça fait comme si j'étais né en 1889. Mais, d'un autre côté, puisque censément je suis né en 1845, j'aurais eu quarante-quatre ans en 1889, le jour de ma naissance, vu qu'aujourd'hui, en 1916, j'ai vingt-cinq ans... Remarquez, par le raisonnement, on arrive à comprendre, mais c'est fatigant.

BONVAL, *exténué.* En effet !

LACHAUME, *à Amédée.* Ménagez-vous.

AMÉDÉE, *se levant, les poings serrés.* Il y a quelque chose qui me turlupine...

BONVAL, *inquiet.* Quoi ?

LACHAUME. Assez pensé pour aujourd'hui... (*A l'assistant.*) Conduisez le patient dans sa chambre et donnez-lui un lait chaud au bromure.

L'ASSISTANT. Bien, monsieur le Professeur. (*Il s'approche d'Amédée.*)

AMÉDÉE, *rageusement.* Je voudrais bien savoir si cette...

LACHAUME, *l'interrompant.* Emmenez-le.

(*L'assistant prend Amédée par le bras.*)

BONVAL, *d'une voix douce.* Amédée, nous répondrons à toutes vos questions demain.

AMÉDÉE, *songeur.* Demain ?

BONVAL, *enjoué.* Je vous apporterai l'Histoire de France, une géographie, des journaux... Enfin, de quoi satisfaire votre curiosité.

AMÉDÉE, *serrant les poings.* Je la retrouverai.

BONVAL. Qui ?... Quoi ?

LACHAUME. Allons, ça suffit !... Bonne nuit, Amédée.

AMÉDÉE, *haussant les épaules.* Bonne nuit. (*Il sort avec l'assistant. Lachaume se lève et s'approche du bureau.*)

BONVAL. Son attitude est étrange. On dirait qu'il a une idée derrière la tête. Il m'inquiète.

LACHAUME. Bah ! Après une bonne nuit de sommeil... (*Il prend le lapin dans ses bras et le fait admirer à Bonval.*) Quand on pense que c'est un lapin de douze mois qui est âgé de quarante-neuf ans !

BONVAL, *palpant l'animal.* Il faudra le laisser rassir avant de le manger.

LACHAUME, *scandalisé.* Le manger ? Mais vous n'y songez pas ! Ce lapin est un monument de l'esprit humain. Je le ferai empailler.

L'ASSISTANT, *rentrant en courant.* Monsieur le Professeur !... Monsieur le Professeur !

(*Bonval se lève.*)

LACHAUME. Qu'y a-t-il ?

L'ASSISTANT. Pendant que je faisais chauffer le lait, il s'est échappé.

LACHAUME. Le lait ?

L'ASSISTANT, *tragique.* Non, le patient !

(*Musique.*)

RIDEAU

tableau II

Chambre à coucher des Bouton. La nuit. Même décor qu'au premier acte. La scène est éclairée par une lampe électrique à abat-jour. Le manchon à gaz a disparu. Sur le guéridon, un appareil téléphonique, un petit étau, des œufs durs dans un panier, un pot de colle, une petite scie, des bouts de papier.

scène unique

KONRAD, EUGENIE *et, plus tard,* AMEDEE

La porte-fenêtre est entrouverte, les rideaux à demi tirés.

Konrad (86 *ans*) — *monocle et cigare — vêtu d'une robe de chambre, est assis dans un fauteuil roulant devant le guéridon. Il scie lentement un œuf pris dans l'étau...*

Eugénie (76 *ans*), *assise dans un fauteuil, tricote un passe-montagne. Elle soupire.*

EUGÉNIE. Toujours vos œufs durs !

KONRAD, *digne.* Ma chère, un œuf dur vaut trois divisions. Occupez-vous donc de vos passe-montagne.

EUGÉNIE. Vous savez bien, Konrad, que je déteste tricoter.

KONRAD. Et moi ? Si vous croyez que ça m'amuse de scier des œufs à longueur de journée ! Mais le service de Sa Majesté avant tout. (*Il évide une moitié d'œuf et place un bout de papier dans la coquille.*)

EUGÉNIE. Tout cela finira mal.

KONRAD. Ach ! Personne ne se doute de notre activité... Grâce à de faux papiers parfaitement en règle, nous

sommes, vous et moi, pour les Français, un couple de paisibles citoyens helvétiques, le comte et la comtesse von Winthertur. On ne se méfie pas des Suisses !

EUGÉNIE. Ça dure depuis quarante-quatre ans !...

KONRAD. Bah !...

EUGÉNIE. Et je vous ai donné un fils qui se bat contre la patrie de sa mère !

KONRAD, *criant.* Siegfried est un Brakow !... Quant à vous, de par votre mariage à Berlin en 1871, vous êtes Allemande ! (*Il recolle soigneusement les deux moitiés de l'œuf.*) Ces innocents œufs durs, expédiés à Berne dans un colis de la Croix-Rouge et transmis à Son Excellence le général von Ludendorff, contiennent les plans des opérations de la troisième armée française... Grâce à votre situation de présidente de l'Œuvre du Passe-Montagne au poilu... (*Il a un gros rire.*) ... je suis devenu la poule aux œufs durs de Son Altesse le Kronprinz...

EUGÉNIE. Je vous en prie !... Déjà en 70, pour mieux trahir, j'étais vice-présidente de l'Œuvre du Bouillon chaud au Mobile !

KONRAD, *sarcastique.* Vous êtes faite pour les bonnes œuvres.

EUGÉNIE. Vous avez fait de moi un périscope allemand planté dans le cœur de la France.

(*Il hausse les épaules en ricanant. Le téléphone sonne. Il décroche l'appareil.*)

KONRAD. Allô !... Ja... Ja... Was ?... (*Il rit.*) Shön !... Kolossal !... Phantastich !... Wunderbar !... Natürlich !... Jawohl !... Auf Wiedersehen ! (*Il raccroche et se frotte les mains.*) C'était Siegfried.

EUGÉNIE. Que voulait-il ?

KONRAD. Il vient de m'annoncer qu'il frappera le grand coup dans une heure.

EUGÉNIE. Le grand coup ?... Oh ! Konrad ! Dans quelle aventure avez-vous encore lancé votre fils ?

KONRAD. Cette nuit, à vingt-deux heures trente-trois exactement, boum !

EUGÉNIE, *sursautant.* Boum ?

KONRAD. Siegfried fera sauter la Chambre des Députés français en pleine séance.

EUGÉNIE. Vous voulez donc faire de notre petit-fils Manfred un orphelin ?... (*Elle écrase une larme.*) Un enfant de huit ans que je n'ai jamais vu... Comment Siegfried fera-t-il pour jeter sa bombe dans l'hémicycle ?

KONRAD. Jeter sa bombe ! Et les égouts, à quoi servent-ils ?

EUGÉNIE. Encore ces égouts ? Décidément !

KONRAD. Les chats n'ont jamais fait de chiens, comme nous disons chez nous, en Poméranie. Siegfried connaît son affaire. (*Baissant la voix.*) A la tombée de la nuit, un avion a déposé à quinze kilomètres de Paris un kommando de « spezialistes » bavarois convenablement déguisés. (*Il regarde sa montre.*) Il est 21 h. 15. Dans dix minutes, ils rencontreront Siegfried dans l'avenue Gabriel.

EUGÉNIE. Mon Dieu !

KONRAD. Ensemble, ils gagneront le grand collecteur de la Chambre des Députés. La bombe sera mise en place sous l'édifice, la mèche allumée et...

EUGÉNIE, *l'interrompant.* Boum ! J'ai compris.

KONRAD. Plus de députés, plus de ministres. La France décapitée.

EUGÉNIE, *haussant les épaules.* Les militaires prendront le pouvoir.

KONRAD, *souriant.* C'est bien là-dessus que nous comptons.

EUGÉNIE. Pourquoi ?

KONRAD. Parce que si les généraux savent faire la guerre — et encore, pas toujours —, ils sont incapables de gouverner. La France nous tombera dans les mains comme un fruit mûr. (*Il tapote l'épaule d'Eugénie.*) Soyez tranquille, Eugénie, nous avons tout prévu.

EUGÉNIE. Dieu nous punira.

KONRAD. Non, Madame, car Gott mit Uns !...

EUGÉNIE, *en frissonnant.* Konrad, j'ai un pressentiment.

KONRAD. Was ?

EUGÉNIE. Cette nuit, j'ai fait un rêve affreux. Amédée Terrasson, le gazier...

KONRAD. Qui ?

EUGÉNIE. Ce soldat que nous fîmes condamner... Il m'est apparu portant sa tête sous son bras... Il venait relever le compteur.

KONRAD. Sornettes !

EUGÉNIE, *le regard perdu.* Sans cesse, je revois ce pauvre jeune homme... Il était innocent.

KONRAD, *haussant les épaules.* Peuh !

EUGÉNIE. Son clair regard me poursuit, j'entends sa voix... Il était si mignon avec sa boîte à outils et son...

KONRAD, *criant.* Das ist genug ! Vos remords m'importunent ! Les morts ne reviennent pas !

(*Les rideaux de la porte-fenêtre s'écartent brusquement : paraît Amédée.*)

AMÉDÉE, *théâtral.* Vous en êtes sûr ?

(*Eugénie se lève en poussant un cri. Konrad fait pivoter son fauteuil. Amédée entre dans la chambre.*)

KONRAD. Qui êtes-vous ?

AMÉDÉE. Demandez à Madame. J'ai pas ma tête sous mon bras, mais elle me reconnaîtra... Pas vrai, ma belle ?

EUGÉNIE, *chevrotant.* Je ne vous connais pas.

AMÉDÉE. Mais si, vous me connaissez. (*Il fait une pirouette.*) Amédée Terrasson en chair et en os. Et frais comme l'œil !

KONRAD. Sortez ou j'appelle mes domestiques.

AMÉDÉE. Qu'est-ce qu'ils feront contre un mort ?

EUGÉNIE, *criant.* C'est impossible ! Vous avez été exécuté le 6 octobre 1870. C'était dans le journal.

KONRAD, *à Eugénie.* Taisez-vous, idiote !

AMÉDÉE. Il y a des morts qui ont la vie dure. (*Il s'approche de la lampe, se plaçant dans la lumière.*)

EUGÉNIE. Le gazier !

KONRAD. Etes-vous folle ?

EUGÉNIE. C'est lui.

AMÉDÉE. Oui, c'est moi. Du balcon, j'ai tout entendu. Je vais vous régler votre compte.

(*Il s'avance vers Konrad. Ce dernier sort de sa poche un pistolet et le braque sur Amédée.*)

KONRAD. Haut les mains, imbécile ! Vous en savez trop.

(*Amédée lève les bras.*)

EUGÉNIE, *criant.* Non, Konrad, non !

KONRAD. Je vais me gêner, peut-être... Les simples soldats ne règlent pas leur compte aux généraux, même ennemis !

(*Il appuie sur la gâchette une fois, deux fois... Eugénie se bouche les oreilles en criant ; Amédée fixe le pistolet d'un air hébété... Konrad appuie toujours sur la gâchette : le coup ne part pas.*)

AMÉDÉE, *en bégayant.* Il est cassé ?

KONRAD. Scheisse ! (*Il actionne encore une fois la détente d'un air incrédule, puis jette le pistolet.*) Gott ist nicht mehr mit uns !

AMÉDÉE, *à Eugénie.* Qu'est-ce qu'il a dit ?

EUGÉNIE, *tragique*. Dieu n'est plus avec nous !

AMÉDÉE. Il ne peut pas être partout à la fois.

(*Konrad pousse un cri et ouvre désespérément la bouche pour respirer, tout en essayant d'arracher son col. Eugénie se précipite sur lui.*)

EUGÉNIE. Konrad !

KONRAD. Mon cœur... (*Expirant.*) Deutschland über alles.

AMÉDÉE, *se penchant sur lui*. Il est mort d'un coup de sang. Et d'un !

(*Eugénie tombe à genoux.*)

EUGÉNIE. Pitié !... Pitié !...

AMÉDÉE. Si tu étais encore jeune et belle, je me vengerais, je tordrais ton joli cou. Mais tu es vieille, Adrienne, ratatinée comme une figue de décembre. (*Elle tombe évanouie.*) Je te laisse tomber de l'arbre toute seule... Quand tu ne seras plus qu'un tas de poussière grise, moi je serai encore jeune. Et il y aura des fleurs, des oiseaux, des fruits et des filles. (*Rêveur.*) Je retournerai au pays, j'entrerai à la Compagnie du Gaz. Puis je me chercherai une petite, lisse comme une prune et douce comme une pêche. Je la marierai, nous aurons des enfants qui entreront à leur tour à la Compagnie. Et moi, je prendrai ma retraite, je jouerai aux boules sous les platanes et, tranquille, j'attendrai mon tour... (*Il se dirige vivement vers la fenêtre.*) Adieu, fleur d'état-major ! (*Il sort.*)

(*Musique.*)

tableau III

Avenue Gabriel, la nuit.

Arbres, façades d'hôtels particuliers. A la cour, un réverbère, une plaque d'égout.

scène 1

QUATRE SOLDATS BAVAROIS, SIEGFRIED AMEDEE

Petite marches prussienne.

Siegfried, une robe de moine sur son uniforme et la tête encapuchonnée, entre, côté jardin, en même temps qu'apparaissent, côté cour, quatre religieuses coiffées d'une grande cornette ; l'une d'elles porte une lourde valise à soufflet. Elles s'immobilisent en apercevant le moine qui s'approche.

SIEGFRIED, *saluant benoîtement*. Heureux les simples d'esprit.

UNE RELIGIEUSE, *même jeu*. Le royaume des cieux leur appartiendra.

SIEGFRIED. Sehr gut ! (*Il s'incline légèrement.*) Major Siegfried von Brakow.

LA RELIGIEUSE, *saluant militairement*. Spezial Kommando des bayrischen Grenadierregiments, Nummer hundertdreiundfünfzig.

(*Les trois autres « religieuses » se mettent au garde-à-vous en faisant claquer les talons de leurs bottes.*)

SIEGFRIED, *consultant sa montre*. Sie sind pünktlich.

LA RELIGIEUSE. Zu Befehl, Herr Major.

SIEGFRIED, *à voix basse*. Chut !... Haben Sie die Bombe ?

LA RELIGIEUSE, *même jeu*. Ja, Herr Major. (*Elle désigne la valise.*) Im Koffer.

SIEGFRIED. Schön ! (*Il montre la plaque d'égout.*) Heben Sie den Gullideckel an !

LA RELIGIEUSE, *claquant des talons*. Sofort, Herr Major.

(*Elle essaie de soulever la plaque, mais n'y parvient pas. Une seconde « religieuse » se met derrière la première et, l'ayant prise par la taille, tire de toutes ses forces... En vain. Une troisième « religieuse » prend la taille de la seconde : la plaque résiste... Siegfried, l'air inquiet, fait le guet... La quatrième « religieuse » prend la taille de la troisième et tire à son tour...*)

SIEGFRIED, *furieux*. Schnell, Idioten Verein !

LA RELIGIEUSE. Das ist sehr schwer, Herr Major.

(*Siegfried prend la taille de la quatrième « religieuse ».*)

SIEGFRIED. Alles zusammen... Eins, Zwei, Drei...

(*Ils tirent en ahanant. La plaque résiste toujours.*)

Noch einmal... doller... Eins, Zwei, Drei...

(*Amédée entre au jardin. Il observe les autres d'un air étonné.*)

AMÉDÉE, *s'approchant*. Mon Père, mes Sœurs...

(*Les autres sursautent et prennent rapidement une attitude compassée.*)

La gare du P. L. M., s'il vous plaît ?

(*Siegfried a un geste d'ignorance ; « les religieuses » l'imitent sans comprendre.*)

Ah ! vous n'êtes pas d'ici...

(*Siegfried regarde vers la cour d'un air inquiet.*)

C'est comme moi, je suis de Tarascon.

SIEGFRIED, *criant soudain en désignant la cour*. Achtung ! Gerade aus, schnell !

AMÉDÉE, *stupéfait*. Pardon ?

(*Abandonnant la valise, les Allemands passent en courant devant lui...*

Mon Père... Mes Sœurs...

...et sortent, côté jardin. Amédée voit la valise oubliée.)

Votre valise ! (*Il la prend et court vers le jardin. Il s'arrête, hausse les épaules et revient au centre en se grattant le crâne d'un air perplexe.*)

scène 2

AMEDEE, DEUX GENDARMES

Deux gendarmes de la Prévôté militaire — casqués, fusil Lebel en bandoulière — entrent côté cour. Ils s'immobilisent en apercevant Amédée.

AMÉDÉE, *saluant*. Salut !

(*Les gendarmes échangent un regard entendu et se mettent à tourner autour d'Amédée en le regardant curieusement. Il fait montre à leur endroit de la même curiosité.*)

Vous êtes militaires ?

PREMIER GENDARME, *faussement aimable*. Comme qui dirait. Et vous ?

AMÉDÉE. Je le fus.

DEUXIÈME GENDARME. Ah ! Vous le fûtes

PREMIER GENDARME. Tiens, tiens !

AMÉDÉE. Vous avez un drôle d'uniforme... Quelle arme ?

DEUXIÈME GENDARME. Gendarmerie militaire. Ça vous dit quelque chose ?

AMÉDÉE, *riant.* Vous parlez !

PREMIER GENDARME, *doucereux.* Alors, comme ça, on se promène en fantaisie ?

AMÉDÉE. Fantaisie ?

DEUXIÈME GENDARME. Dans un uniforme non réglementaire.

AMÉDÉE. C'est mon uniforme.

PREMIER GENDARME. Passons. Où allez-vous ?

AMÉDÉE. A la gare du P. L. M.

PREMIER GENDARME. Tiens, tiens !

AMÉDÉE. Vous allez peut-être pouvoir m'indiquer le chemin.

DEUXIÈME GENDARME. Avec plaisir. Vous allez prendre le train, sans doute ?

AMÉDÉE. Je rentre à Tarascon.

LES DEUX GENDARMES, *ensemble.* Tarascon.

PREMIER GENDARME. Vous avez un titre de transport, un ordre de route ?

AMÉDÉE, *étonné.* Non.

DEUXIÈME GENDARME. Et une permission ?

AMÉDÉE, *même jeu.* Non plus.

PREMIER GENDARME, *montrant les médailles d'Amédée.* Jolies médailles.

AMÉDÉE, *modeste.* Oh ! Buzenval, Coulmiers...

DEUXIÈME GENDARME. Toujours la fantaisie, quoi !... (*Criant soudain.*) Vos papiers ?

AMÉDÉE, *sursautant.* J'en ai pas.

PREMIER GENDARME. Nom, prénoms, matricule ?

AMÉDÉE. Terrasson Amédée, 1078.

DEUXIÈME GENDARME. Votre âge ?

AMÉDÉE. Ça dépend.

LES DEUX GENDARMES, *ensemble.* Ça dépend ?

AMÉDÉE. C'est selon.

LES DEUX GENDARMES, *ensemble.* C'est selon ?

DEUXIÈME GENDARME. Foutez de nous ?

AMÉDÉE. Vous me posez des questions, je réponds.

PREMIER GENDARME. Date de naissance ?

AMÉDÉE. 11 mars 1845.

LES DEUX GENDARMES, *ensemble.* Quoi ?

AMÉDÉE. Ça me fait tout juste soixante et onze ans.

PREMIER GENDARME, *se contenant.* Régiment ?

AMÉDÉE. 33ᵉ de ligne.

PREMIER GENDARME, *à son collègue.* Connaissez ?

DEUXIÈME GENDARME. Non, brigadier... (*A Amédée.*) Division ?

AMÉDÉE. C'est difficile à dire. Nous autres, les Mobiles, nous circulions pas mal. Une fois avec l'armée Faidherbe...

LEX DEUX GENDARMES, *ahuris.* Faidherbe ?

AMÉDÉE. Une autre fois, avec l'armée Canrobert.

LES DEUX GENDARMES, *même jeu.* Canrobert ?

AMÉDÉE. Je vais vous expliquer ; c'est très simple. On devait me guillotiner.

(*Les deux gendarmes se regardent en hochant la tête.*)

DEUXIÈME GENDARME. Jolis antécédents !

AMÉDÉE. Mais M. Gambetta m'a dit : On vous coupe la tête ou on vous pompe l'air.

LES DEUX GENDARMES, *ensemble.* Pompe l'air ?

AMÉDÉE. Oui.

PREMIER GENDARME, *criant.* Assez plaisanté ! Ouvrez cette valise.

AMÉDÉE. Elle est pas à moi.

DEUXIÈME GENDARME. De mieux en mieux !

PREMIER GENDARME. Ouvrez-la.

(*Amédée obéit. Il sort une bombe ronde et noire, munie d'une mèche. Les gendarmes font un bond en arrière.*)

DEUXIÈME GENDARME, *hurlant.* Lâchez ça !

(*Ahuri, Amédée replace la bombe dans la valise. Les gendarmes se jettent sur lui et l'empoignent.*)

PREMIER GENDARME. Ton compte est bon.

AMÉDÉE, *criant.* J'ai rien fait !

DEUXIÈME GENDARME. Uniforme « fantaisie », port illégal de décorations périmées, désertion...

AMÉDÉE. Je suis pas déserteur !

DEUXIÈME GENDARME. ... En temps de guerre...

AMÉDÉE, *stupéfait.* En temps de guerre ?

PREMIER GENDARME. Transport d'engin explosif, condamné à mort, évadé.

DEUXIÈME GENDARME. Le tourniquet.

AMÉDÉE. Le tourniquet ?

PREMIER GENDARME. Le poteau.

AMÉDÉE, *se débattant.* Vous commencez à me les rompre ! (*Il donne une bourrade aux gendarmes et s'échappe en courant côté cour.*)

LES GENDARMES, *courant derrière lui.* Halte !... Halte !

(*Ils sortent.*)

(*Musique.*)

NOIR

tableau IV

Laboratoire du professeur Lachaume. La nuit.

scène unique

BONVAL, LACHAUME, L'ASSISTANT, AMEDEE

Bonval et Lachaume marchent de long en large. L'assistant somnole sur une chaise, le lapin sur ses genoux.

LACHAUME. Où peut-il être ?

BONVAL. Dieu seul le sait... Calmez-vous.

LACHAUME. Quelle heure est-il ?

BONVAL, *regardant sa montre.* Onze heures et demie.

LACHAUME. Il se sera perdu.

BONVAL. Paris n'a pas tellement changé. Il a peut-être rencontré une grisette.

LACHAUME. Il n'a pas un sou vaillant. (*Il s'assoit en soupirant.*) Mon cher Bonval, je me sens un peu coupable.

BONVAL, *étonné.* Coupable ? Mais de quoi, mon Dieu ?

LACHAUME. D'avoir réveillé ce pauvre garçon.

BONVAL. Il aurait tort de vous en vouloir. Après tout, c'est vous qui lui avez sauvé la vie, en 70... ! Par égoïsme de savant, d'ailleurs !

LACHAUME. Oui. J'avais besoin d'un cobaye humain. Et ce matin, tout à la joie d'avoir retrouvé la

mémoire, j'ai oublié que le moment n'était peut-être pas bien choisi pour...

(*On frappe violemment à la porte. L'assistant se réveille en sursaut. Lachaume se lève, l'air inquiet.*)

VOIX D'AMÉDÉE. Ouvrez !... C'est moi.

LACHAUME, *criant*. C'est lui !

(*L'assistant pose le lapin sur la chaise, et, devançant Lachaume, va ouvrir.*)

AMÉDÉE, *entrant en trombe*. J'ai les gendarmes aux fesses !

BONVAL. Les gendarmes ?

AMÉDÉE, *haletant*. Ils m'ont trouvé avec une bombe...

LACHAUME, BONVAL, L'ASSISTANT, *ensemble*. Une bombe ?

AMÉDÉE. ... Que des religieuses...

LES TROIS AUTRES, *ensemble*. Des religieuses ?

AMÉDÉE. ... avaient oubliée dans la rue.

L'ASSISTANT, *à Lachaume*. Je vais lui préparer un lait au bromure. (*Il sort en emportant le lapin.*)

AMÉDÉE, *se laissant tomber sur une chaise*. Et puis, ils m'ont dit qu'il y avait la guerre, que j'étais un déserteur, et ceci et cela, et qu'on allait me fusiller.

BONVAL, *à Lachaume*. Il a dû être victime d'une méprise. (*A Amédée.*) Demain matin, j'irai voir le gouverneur militaire de Paris et je lui raconterai votre histoire. (*Jovial.*) Tout cela s'arrangera très bien, vous verrez.

AMÉDÉE. Oh ! Moi, je me méfie.

BONVAL. Taratata ! J'en fais mon affaire. Je plaiderai votre cause auprès des autorités militaires... Elles sont très compréhensives.

(*Lachaume suit le dialogue d'un air songeur.*)

AMÉDÉE. Vous leur direz que je suis pas un déserteur.

BONVAL, *souriant avec bonhomie*. Bien entendu.

AMÉDÉE. Et que la bombe, j'y suis pour rien.

BONVAL, *même jeu*. Comptez sur moi. On classera l'affaire. (*Songeur.*) Et qui sait ?

AMÉDÉE. Quoi ?

BONVAL, *toujours songeur*. Il n'est pas impossible que je vous obtienne une grande faveur.

AMÉDÉE. Ah ?

BONVAL. Oui, plus j'y pense et plus je suis persuadé qu'avec un peu de piston...

AMÉDÉE. Piston ?

BONVAL. ... Piston, vous pourrez toucher un nouvel uniforme.

AMÉDÉE, *épanoui*. De gazier ?

BONVAL. Non, de fantassin !

AMÉDÉE. De fantassin ?

BONVAL. Amédée, vous êtes jeune, vigoureux. L'Armée, cette grande famille, accueillera dans son sein l'enfant prodigue...

AMÉDÉE. Pas question ! Je veux aller à Tarascon.

BONVAL, *éploré*. Mais on ne se bat pas à Tarascon !

AMÉDÉE. Justement !

BONVAL. Mon petit, vous me décevez.

AMÉDÉE. Je regrette, mais...

BONVAL. Tenez, moi qui vous parle, à votre place, je partirais séance tenante pour rejoindre nos glorieux poilus...

AMÉDÉE, *sans comprendre*. Poilus ?

BONVAL. ... Sans avoir attendu pendant quarante-quatre ans l'heure de la revanche. Ainsi j'aurais eu le bonheur de me battre successivement contre Guillaume I[er] et Guillaume II...

AMÉDÉE. Ah ! parce que c'est Guillaume II à présent ?

LACHAUME. Oui, le premier a fait des petits.

BONVAL. Quand je pense que j'ai raté la campagne de Tunisie, en 81, que je suis passé à côté du Tonkin, de 83 à 85...

LACHAUME, *à Bonval*. ... de la conquête du Soudan, en 94, de l'expédition de Madagascar en 95... Euh ! il n'y a pas eu un petit quelque chose en 1900 ?

BONVAL. Les Chinois.

AMÉDÉE, *levant les bras*. Les Chinois !

LACHAUME, *toujours à Bonval*. Les Chinois... Et après la Chine, vous auriez pu faire le Maroc jusqu'en 1912.

AMÉDÉE. Eh bé !

BONVAL, *très convaincu*. J'appartiens à la génération sacrifiée !...

(*Amédée fait des efforts pour se contenir.*)

LACHAUME, *doucement*. Bonval, vous êtes une vieille baderne.

BONVAL. Comment ?

LACHAUME. Un nécrophage.

BONVAL, *criant*. Lachaume !

AMÉDÉE, *explosant*. C'est tout de même terrible ! (*Il se lève.*) Ecoutez-moi bien, maître Bonval. En 70, j'ai fait le couillon, moitié pour l'Empereur, moitié pour la République...

Bon. Je dors pendant quarante-six ans, tranquille comme un petit Jésus oublié dans une crèche. On me réveille et on me dit : Faut remettre ça !... Pour qui, ce coup-ci ? Pour l'Empereur ou pour la République ? Moi, je sais rien ; je débarque... Vous voyez ces médailles ? Eh bien ! aujourd'hui elles ne veulent plus rien dire ; elles sont périmées, on m'a dit. Et pourtant, je les ai gagnées sous cet uniforme qui n'est plus qu'un costume de carnaval. Il est démodé... Une guerre passée, c'est comme le journal de la veille : ça ne sert plus qu'à envelopper les salades ! Alors, vous voudriez que je rempile sous un nouvel uniforme ? Que je gagne de nouvelles médailles pour qu'on rigole de moi dans cinquante ans ? Ah ! s'il vous plaît ! (*Il s'assoit.*)

BONVAL. Amédée, je vous ai proposé mon aide. Libre à vous de la refuser. Mais je vous préviens : vous vous mettez dans un mauvais cas. (*A Lachaume.*) N'est-ce pas, Professeur ?

(*L'assistant revient avec le bol de lait.*)

LACHAUME. Il faut avouer que... Excusez-moi.

(*Il s'approche de l'assistant et lui parle à l'oreille, tandis que...*

BONVAL, *à Amédée*. A vous de choisir. D'un côté le devoir ; de l'autre, les pires ennuis.

... L'assistant remplit la seringue.)

AMÉDÉE. Mon père me disait que pendant le choléra, en Provence...

BONVAL. Hein ?

AMÉDÉE. ... Ceux qui n'étaient pas encore touchés par la maladie, faisaient semblant de l'être, pour que les malades — les vrais — ne leur tirent pas des pierres. Je comprenais pas. Mais, maintenant j'ai compris. (*A Bonval.*) Vous faites pas de mauvais sang. Pigeon je suis, pigeon je resterait toujours.

Alors... (*Il se lève.*) ... autant marcher avec les autres.

BONVAL. Bravo !

LACHAUME, *regardant sa montre.* C'est l'heure de la piqûre.

BONVAL. La piqûre ?

AMÉDÉE. Qué piqûre ?

LACHAUME, *à Amédée.* La petite piqûre à la fois calmante et tonifiante que je dois vous faire, chaque soir, pendant quelques jours.

AMÉDÉE. Mais je me sens très bien.

LACHAUME. On dit ça. (*Il prend le pouls d'Amédée, puis s'adressant à Bonval.*) Il nous fait un petit 39-40...

BONVAL. Sapristi !

LACHAUME. Mon cher Bonval, votre client sera d'attaque avant la fin de la semaine.

BONVAL. Nous y comptons. (*Tapant sur l'épaule d'Amédée.*) N'est-ce pas, Amédée ?

AMÉDÉE, *sans enthousiasme.* Pardi !

LACHAUME, *à l'assistant.* La seringue.

(*L'assistant lui apporte la seringue, puis retrousse la manche d'Amédée.*)

Vous ne sentirez rien... Pensez à Tarascon... Voilà (*Il fait la piqûre.*)

AMÉDÉE, *perdant connaissance.* Tarascon... Tarascon...

LACHAUME, *donnant la seringue à l'assistant.* Pendant que nous y sommes, piquez donc le lapin ; ça ne lui fera pas de mal.

L'ASSISTANT. Bien, monsieur le Professeur. (*Il sort côté cour.*)

BONVAL, *penché sur Amédée.* Il s'est endormi.

LACHAUME, *goguenard.* Oui. Et pour longtemps. (*Il rit.*)

BONVAL. Quoi ?... Vous avez osé ?

LACHAUME. Après tout, Amédée appartient à la Science. (*Il va ouvrir la machine et, tout en tournant des manettes.*) Je vais le léguer, ainsi que le lapin, à l'Académie de Médecine.

BONVAL, *que l'indignation étouffe.* Mais... ! Mais... !

LACHAUME. Rassurez-vous. Je laisserai des instructions.

BONVAL, *criant.* Lachaume !

LACHAUME. Lorsque Terrasson se réveillera, les fossiles de votre espèce auront disparu. Et il pourra retourner sans crainte à Tarascon.

AMÉDÉE, *rêvant, le sourire aux lèvres.* Coquin de Diou !...

LACHAUME. Il rêve.

AMÉDÉE. ... Suffit que vous soyez jeune et bien portant pour qu'on vous emmerde.

RIDEAU

IL FAUT AVOIR VU UN NUMÉRO DE

ARTS

pour sa nouvelle présentation

IL FAUT L'AVOIR LU POUR

- la critique théâtrale de Pierre Marcabru
- son histoire du cinéma et de la musique depuis vingt ans
- son enquête sur les patrons de la peinture moderne
- les articles de Marcel Aymé, Antoine Blondin, Jean Cocteau, Paul Guimard, Louise de Vilmorin, Eugène Ionesco, Roger Nimier, Jacques Perret

Tous les mercredis — 16 pages — trois couleurs — 1 N.F.

TROIS SPÉCIMENS SERONT ENVOYÉS GRACIEUSEMENT A TOUS LES LECTEURS DE "L'AVANT-SCÈNE" QUI EN FERONT LA DEMANDE

troisième époque - 1945

Musique de cirque.
Projection d'images fixes.

TEXTE

Un allié.

IMAGE



UN SOLDAT ÉCOSSAIS JOUANT DE LA CORNEMUSE



UN EX-CAPORAL AUTRICHIEN

TEXTE

Un autre allié.

IMAGE

Un soldat américain en train de balayer.

TEXTE

Un troisième allié.

IMAGE

Un soldat russe dansant.

TEXTE

Un ennemi

IMAGE

Un soldat allemand tirant à la mitrailleuse.

TEXTE

Un futur allié.

IMAGE

La même que la précédente.

TEXTE ET IMAGE

Trou d'obus franco-allemand.

Le rideau se lève, découvrant le décor.



UN ENNEMI

(Documents L'OSSIRA)



UN FUTUR ALLIÉ

acte 3



DÉCOR DE J.-D. MALCLÈS

tableau I

Une cave aménagée en chambre à coucher.

Côté cour, une porte en bois ; côté jardin, une porte métallique ouvrant sur les égouts. Des tuyaux, des câbles électriques courent le long des murs.

Un grand lit baroque, une table et un fauteuil de style, une chaise de cuisine, une coiffeuse, une grande malle, des valises. Un réchaud, des ustensiles de cuisine.

Sur une table, une bouteille de cognac, des verres.

Sur l'un des murs, les portraits de Konrad et de Siegfried.

Le décor est éclairé par des bougies fixées sur des bouteilles.

scène 1

GERTRUDE, VON BRAKOW, MARCEL

Le bruit du bombardement est couvert par le phonographe qui joue un air allemand à la mode en 1945.

Gertrude (30 *ans*), *en déshabillé de nuit sous un manteau de fourrue, est allongée sur le lit. Elle feuillette des magazines de cinéma en fumant une cigarette...*

Le phonographe « déraille ». Elle se lève pour l'arrêter et va se regarder dans le miroir de la coiffeuse en chantonnant.

La porte, côté jardin, s'ouvre sans bruit.

Entre Marcel (la quarantaine ; casque, manteau d'officier allemand, ceinturon, revolver, bottes boueuses) tenant une torche électrique allumée. Il a visiblement mal aux pieds.

Gertrude cesse brusquement de chantonner et se met à renifler.

MARCEL. Gertrude.

(Elle se retourne en poussant un cri.)

GERTRUDE. Was ist das ? Was wollen Sie ? *(Sans répondre, il enlève son casque.)* Vous ? *(Elle se lève et court vers lui.)* Liebster ! Vous m'avez fait peur... Je ne vous attendais pas.

MARCEL, *posant sa torche sur la table.* Vous n'avez pas reçu mon œuf dur ?

(Elle le contemple, ébahie.)

GERTRUDE. Nein.

MARCEL, *contrarié.* Dommage ! Vous auriez eu le temps de glaner des informations. *(Il soupire.)* Enfin !... Vous êtes seule ?

GERTRUDE. Oui... Quelle surprise de vous voir dans cette cave ! Je n'en reviens pas !

MARCEL, *jetant son casque sur le lit.* Moi non plus !... J'ai quitté Paris ce matin, avec trois hommes et un caporal. *(Il défait son ceinturon.)* Quel voyage ! L'avion — que je déteste —, le parachute — que j'exècre *(Il fait une grimace de douleur.)* des bottes trop petites...

GERTRUDE, *l'interrompant.* Vous qui avez toujours eu les pieds sensibles !

MARCEL. Et, pour finir, dix kilomètres dans les égouts !

GERTRUDE, *effrayée.* Vous auriez pu vous égarer.

MARCEL, *enlevant ses gants.* Je connais les dessous de Berlin sur le bout des ongles... *(Il sent ses gants et les jette d'un air dégoûté.)* Nécessité professionnelle. *(Galamment.)* Et puis, n'avais-je pas, pour me diriger dans ce labyrinthe, les yeux de l'amour ?

GERTRUDE. Ach ! Votre langue fleurie !

MARCEL. Gertrude !

(Il veut l'enlacer. Elle lui échappe.)

GERTRUDE. Ein Moment. *(Elle va prendre un vaporisateur qui se trouve sur la coiffeuse. Il la regarde, étonné.)* L'odeur, vous comprenez ? *(Elle vaporise du parfum sur Marcel.)*

MARCEL, *gêné.* Désolé... C'est qu'à marcher dans cette gadoue... *(Il renifle.)* Chanel ?

GERTRUDE. Ja... *(Soupirant.)* aus Paris.

(Elle replace le vaporisateur sur la coiffeuse et va verrouiller les portes. Pendant ce temps, Marcel enlève son manteau et apparaît en uniforme de commandant français. Elle le contemple, saisie d'admiration.)

Vous êtes beau, Marcel... *(Elle se jette dans ses bras.)* Mein schöner französischer Spion !

(Il la repousse doucement.)

MARCEL. Ma petite Gertrude, vous devez comprendre que ce n'est pas seulement l'amour qui m'a amené ici.

GERTRUDE. Je m'en doutais un peu.

MARCEL. Vous êtes adorable, exquise..., terriblement désirable...

(*Elle fait un pas vers lui, il recule.*)

Hum !... Mais je dois songer à la France.

(*Elle soupire d'un air las.*)

J'ai une mission à remplir. Je suis chargé de retrouver en Allemagne — et c'est grand l'Allemagne — une machine d'un genre très particulier.

GERTRUDE. Une nouvelle arme secrète ?

MARCEL. Motus !... Sachez seulement que si les Allemands parviennent à l'utiliser, la France aura fait la guerre pour rien.

GERTRUDE. Comme d'habitude.

MARCEL. Je vous en prie !... Cette machine, qui se trouvait à Paris dans les caves de l'Académie de Médecine, nous a été volée hier par un commando de Bavarois.

GERTRUDE. De Bavarois ?

MARCEL. De Bavarois.

GERTRUDE. Dans Paris occupé par les Américains ?... On peut dire ce qu'on voudra des Bavarois, mais ils sont courageux.

MARCEL, *l'air pincé.* Je vous ferai modestement remarquer, ma chère, que je suis moi-même avec un commando d'Auvergnats dans Berlin occupé par les Allemands. Passons. (*Sévère.*) J'espère que vous n'avez pas oublié que vous travaillez pour nous sous le matricule BH 92.

(*Elle s'assoit en soupirant.*)

Vous allez donc me procurer, le plus rapidement possible, les renseignements suivants :

(*Elle lève les yeux au ciel.*)

Primo, le lieu où vos compatriotes vont entreposer la machine ; secondo, l'emploi qu'ils comptent en faire.

GERTRUDE. Si vous croyez que c'est facile.

MARCEL. Un jeu d'enfant. (*Il se penche sur elle.*) Vous êtes belle, Gertrude..., très belle. Votre charme pervers agira sur ces messieurs du grand état-major. Rappelez-vous... Mata-Hari... Mademoiselle Docteur... Marthe Richard.

GERTRUDE, *subjuguée.* Mata-Hari.

MARCEL. Alors, c'est entendu. Vous vous mettrez en chasse dès demain matin. De mon côté, j'établirai mon P. C. dans le grand collecteur de la Wilhelmstrasse, à deux pas d'ici.

GERTRUDE, *se levant.* Marcel, l'Allemagne va capituler d'un moment à l'autre. Pourquoi vous donnez-vous tant de mal pour cette machine ? C'est idiot !

MARCEL, *dignement.* Nous autres, militaires, nous faisons souvent des choses idiotes, mais nous les faisons jusqu'au bout. (*Il s'assoit.*)

GERTRUDE. Vous parlez comme Manfred... (*Amère.*) Au fond, tous les deux vous êtes faits pour vous entendre.

MARCEL, *retirant ses bottes.* C'est possible. Le fait que je sois votre amant prouve que j'ai quelques affinités avec votre mari... D'ailleurs, nous exerçons la même profession... Comme dirait mon général : Les choses étant ce qu'elles sont, si nous n'étions pas ennemis, nous ferions une paire d'amis.

GERTRUDE, *d'un air pénétré.* Les militaires ne pensent pas souvent, mais quand ils pensent...

MARCEL, *même jeu.* Ça va loin. Tenez, un exemple. Le jour où la France et l'Allemagne...

GERTRUDE, *l'interrompant.* Marcel.

MARCEL. Quoi ?

GERTRUDE, *se blottissant contre lui.* Vous pensez trop.

MARCEL. C'est mon gros défaut.

(*Elle le dévore des yeux.*)

GERTRUDE. Décidément !

MARCEL, *agitant ses pieds avec un air de souffrance.* Mon petit lapin ?

GERTRUDE, *admirative.* Ce physique !

MARCEL. J'avoue qu'il me sert... Sur le plan professionnel, uniquement.

GERTRUDE. Vous devez faire des ravages parmi les odalisques de l'espionnage international !

MARCEL. Jalouse ?

GERTRUDE. Oui, quand je vous imagine serrant dans vos bras ces voluptueuses créatures.

MARCEL. Croyez-moi, ce n'est pas toujours drôle de payer de sa personne.

GERTRUDE, *en soupirant.* J'en sais quelque chose !

MARCEL, *gravement.* Le service avant tout.

(*Un temps.*)

GERTRUDE. Vous n'avez pas changé, vous savez ?

MARCEL. Vous non plus.

GERTRUDE. Six ans déjà depuis notre dernière rencontre à Zurich... Quelle nuit d'ivresse !

MARCEL, *en lui caressant les cheveux.* Vous veniez de me communiquer les plans d'une grenade à dégoupillage automatique... Un petit bijou.

GERTRUDE. Je ne sais pas si les grenades vous font toujours le même effet, mais cette nuit-là... Oh ! Marcel !

MARCEL. Oh ! Gertrude ! (*Il la regarde avec attention.*) C'est extraordinaire !

GERTRUDE. Quoi ?

MARCEL. Vous ressemblez de plus en plus à ma grand-tante, la baronne Eugénie Bouton.

GERTRUDE, *piquée.* Ça fait plaisir !

MARCEL. Vous lui ressemblez lorsqu'elle avait trente ans.

GERTRUDE. Ah !... Elle était belle ?

MARCEL. C'était vous en rousse et en... Parisienne. Je ne l'ai pas connue. Et cependant, je fus amoureux d'elle au moment de ma puberté.

(*Etonnement de Gertrude.*)

Je fus amoureux de son portrait. (*Rêveur.*) Un charmant petit tableau peint en 1868... Ma famille l'avait hérité de mon grand-oncle, le banquier Bouton... Un homme remarquable, mort héroïquement pendant le siège de Paris. Il paraît que je lui ressemble beaucoup.

GERTRUDE. Je suis peut-être la réincarnation de votre grand-tante. Et vous le fantôme d'un fougueux baron.

MARCEL. La vie est un éternel recommencement. (*Il agite ses pieds.*)

GERTRUDE, *pâmée.* Tout cela est d'un romanesque !

MARCEL. Vous n'auriez pas une paire de pantoufles ?

GERTRUDE. C'est merveilleux !

MARCEL, *impatienté.* Vous n'auriez pas une paire de pantoufles ?

GERTRUDE. Oh ! Excusez-moi. Je manque à tous mes devoirs ! (*Elle va prendre une paire de pantoufles.*) Ce sont celles de mon mari.

MARCEL. Bah ! à la guerre comme à la guerre ! (*Il chausse les pantoufles.*) Il a la même pointure que moi. Amusant ! (*Il se lève soulagé.*) A propos, où est-il ?

GERTRUDE. En mission.

MARCEL. Quel genre de mission ?

GERTRUDE. Il ne m'a rien dit. Il ne me parle jamais de ses activités... (*Elle s'avance vers lui, provocante.*) Nous sommes seuls. (*Elle enlève son manteau et l'enlace.*) La nuit est à nous... Profitons de l'instant qui passe... (*Elle l'entraîne vers le lit.*) Viens !

MARCEL, *lui résistant mollement.* C'est que... j'ai mes Auvergnats qui m'attendent dans le grand collecteur.

GERTRUDE, *se serrant contre lui.* Dans mes bras, tu les oublieras, tes Auvergnats.

MARCEL. Après tout... (*Il déboutonne sa veste.*)

(*Elle s'assoit sur le lit, fait tomber ses mules et retire ses bas.*)

GERTRUDE, *rêveusement.* La vie est bizarre.

MARCEL, *même jeu.* Lorsque nous nous sommes connus à Paris, tu étais étudiante à l'Alliance française.

(*Il enlève sa veste et l'accroche soigneusement au dossier de la chaise.*)

GERTRUDE. Tu étais Saint-Cyrien.

(*Il s'assoit à côté d'elle.*)

Avec ton petit cazoar et tes plumes rouges et blanches, tu avais l'air d'un coq de combat.

MARCEL. J'étudiais la tactique.

GERTRUDE. Et moi, la syntaxe française... Tu te souviens ? Notre chambre, derrière la gare Montparnasse, à l'hôtel de la Petite Vitesse... Le samedi... (*Chantant.*)

Sous les toits de Paris
C'est l'amour à minuit...

MARCEL. Nous avions vingt ans.

GERTRUDE. Je ressemblais déjà à Marlène Dietrich.

MARCEL, *la palpant.* En plus dodu.

GERTRUDE. Tu m'appelais ton Ange bleu.

MARCEL. Tu m'appelais ton Hannibal... Je rêvais de combats glorieux.

GERTRUDE. Nous nous sommes aimés l'espace d'un printemps.

MARCEL. Mais la réoccupation de la Rhénanie vint, hélas ! envenimer les rapports franco-allemands.

GERTRUDE. Et tu m'as trompée avec une Anglaise.

MARCEL. On parlait beaucoup d'un rapprochement avec l'Angleterre.

GERTRUDE. Oh ! je ne t'en ai pas voulu... Après avoir reçu mon diplôme de l'Alliance française, je suis rentrée à Berlin. Et, pour faire une fin, j'ai épousé le lieutenant Manfred von Brakow.

MARCEL, *soupirant.* Et moi, en sortant de Saint-Cyr, une cousine de Clermont-Ferrand... Les années ont passé, je suis monté en grade.

GERTRUDE. Manfred aussi... Combien d'enfants as-tu maintenant ?

MARCEL. Autant que de galons. C'est l'habitude dans l'armée française.

GERTRUDE. Tu as quatre enfants ?

MARCEL Non, huit.

(*Etonnement de Gertrude.*)

Depuis le début des hostilités, ma femme n'a eu que des jumeaux. Les années de guerre comptent double pour l'avancement.

GERTRUDE. So !... (*Rêveuse.*) Je n'oublierai jamais le jour où je t'ai retrouvé au bal de l'Ambassade d'Allemagne, à Paris.

MARCEL. En 1938. Ton mari venait d'être nommé attaché militaire... Une aubaine pour mes services.

GERTRUDE. Tu devrais avoir honte, petit monstre ! Ce jour-là, tu fis de moi... (*Detournant la tête.*) une espionne.

MARCEL, *gêné.* Tsst ! Tsst !

GERTRUDE. Tu fus irrésistible dans ton uniforme de chamelier.

MARCEL, *digne.* Méhariste.

GERTRUDE, *transportée.* Oh ! Marcel ! Tu ressemblais à...

MARCEL, *très persuadé.* Jean Gabin dans « Gueule d'amour », je sais. On me l'a dit très souvent.

GERTRUDE, *l'embrassant.* Quand je pense que c'est pour ce petit museau que je trahis mon vaterland.

MARCEL. Taratata !... La trahison n'est qu'une question de date. Dis-toi que tu es entrée dans le camp des démocraties un peu plus tôt que tes compatriotes... Tu trahis par idéal.

GERTRUDE, *passionnée.* Non ! Pour être à tes côtés l'héroïne d'un grand film. (*Etonnement de Marcel. Elle s'emporte.*) Ne comprends-tu pas que je me suis engagée dans ton Deuxième Bureau pour connaître des aventures excitantes, pour me griser de mystère dans les grands express européens et les palaces cosmopolites. (*Il la regarde médusé.*) Quand il m'arrivait de transporter dans des œufs durs le dernier Messerschmidt ou le dernier char Panther, je n'étais plus Gertrude von Brakow, mais Greta Garbo dans...

MARCEL, *la renversant sur le lit.* Mata-Hari.

(*On frappe à la porte, côté cour.*)

GERTRUDE, *effrayée.* Mein Gott !

(*Ils demeurent tous deux immobiles. On frappe de nouveau, plus fort. Marcel bondit hors du lit. Elle crie.*)

Was ist das ?

VOIX DE MANFRED. Manfred !

MARCEL, *remettant précipitamment sa veste.* Le coup classique.

VOIX DE MANFRED. Offnen die Tür, schnell !

GERTRUDE, *sautant en bas du lit.* Ein Moment ! (*Bas.*) Sauve-toi. S'il te voit, nous sommes perdus. Il ne comprend rien aux affinités.

(*Il remet les pantoufles et se précipite vers la porte côté jardin. Elle le retient.*)

Tu ne vas pas sortir dans cette tenue.

(*Il court en tous sens à la recherche d'une cachette. Gertrude ouvre la malle.*) Entre là-dedans... Vite ! (*Il entre dans la malle.*)

MARCEL. Comme au cinéma !

(*Elle jette dans la malle le ceinturon, le revolver, le manteau, les gants, la torche électrique, rabat le couvercle. Marcel, soulevant le couvercle.*)

Mes bottes.

(*Elle lui donne les bottes, referme la malle.*)

VOIX DE MANFRED. Schnell !

GERTRUDE, *remettant son manteau.* Sofort ! (*Elle va ouvrir.*)

scène 2

LES MEMES, MANFRED,
QUATRE SOLDATS BAVAROIS

Petite marche prussienne.

Entre Manfred (manteau, casque, revolver, torche électrique, lourde serviette de cuir), suivi de quatre soldats en armes et qui portent la machine du professeur Lachaume. Chacun d'eux a une lampe électrique accrochée à un bouton de sa tunique.

La machine, le casque de Manfred et ceux des soldats sont ornés de feuillage et de fleurs.

MANFRED. Halt !... Maschine abstellen !

(*Les soldats posent la machine sur le sol.*)

Rast !... Kopf rechts !

(*Les soldats se mettent en position de repos et, tous ensemble, tournent la tête vers le jardin. Gertrude et Marcel (qui a soulevé le couvercle de la malle) contemplent le tableau d'un air stupéfait. Manfred s'approche de Gertrude et lui donne un baiser sur le front.*)

GERTRUDE, *essayant de reprendre ses esprits.* Manfred ! Vous... vous avez des façons d'arriver sans prévenir !... Vous me voyez un peu surprise... Que signifie cette parade militaire dans notre cave ?

MANFRED, *enlevant ses gants.* J'ai fait un petit crochet dans les égouts pour vous faire mes adieux.

GERTRUDE. Vos adieux ?

MANFRED, *solennel.* Ja. Aujourd'hui, c'est le jour J.

(*Etonnement de Marcel.*)

GERTRUDE. Le jour J ?

MANFRED. J'ai voulu vous revoir avant l'heure H.

(*Même jeu de Marcel.*)

GERTRUDE. Vous m'effrayez. Expliquez-vous.

MANFRED. Vous comprendrez plus tard.

GERTRUDE. Oh ! Manfred, vous me ferez mourir d'inquiétude avec vos mystères. Je ne vous pose jamais de question, je vous attends sans me plaindre, mais...

MANFRED, *lui mettant une main sur l'épaule.* Je sais. Et j'apprécie votre discrétion.

GERTRUDE. Puis-je au moins savoir qui sont ces troupiers déguisés en bosquet ?

MANFRED, *se servant à boire.* Mon Kommando bavarois.

(*Elle tressaille. Marcel aussi.*)

GERTRUDE. Bavarois ?

MARCEL, *à part.* Bavarois ?

MANFRED. Des soldats d'élite... Complètement idiots, mais pleins d'allant. (*Il boit.*) Ah ! Les braves gens ! (*Il va s'assoir sur la malle.*)

GERTRUDE. Je me doute que vous avez accompli avec eux une mission difficile... En Allemagne ?

MANFRED. Nein. A Paris.

GERTRUDE. A Paris ? (*Admirative.*) Vous êtes le diable en personne !... Et... (*Montrant la machine.*) was ist das ?

MANFRED, *souriant, content de lui.* Un petit pétard.

GERTRUDE, *répétant sans comprendre.* Un petit pétard ?

MANFRED. Un petit pétard à retardement dont les stupides Franzoses n'ont pas mesuré l'importance.

GERTRUDE, *tendue.* Où l'avez-vous pris ?

MANFRED, *se levant.* Dans les caves de l'Académie de médecine.

MARCEL, *à part, en soulevant le couvercle de la malle.* Chapeau !

GERTRUDE. Mein Gott, quelle audace !

MANFRED. Un jeu d'enfant pour un Brakow. (*Il regarde sa montre et, criant.*) Zimmermann !

(*Marcel disparaît.*)

LE SOLDAT ZIMMERMANN, *claquant des talons.* Zu Befehl, Herr Major.

MANFRED. Emportez la machine jusqu'au bunker de la Chancellerie. Je vous y rejoins dans cinq minutes... Que le professor von Bruck se tienne prêt.

(*Les soldats allument leur lampe.*)

Passez par le grand collecteur de la Wilhelmstrasse; c'est plus court... et plus propre.

(*Marcel soulève le couvercle de la malle.*)

ZIMMERMANN, *saluant.* Jawohl, Herr Major.

(*Manfred va ouvrir la porte, côté jardin.*)

Achtung !

(*Les soldats prennent les brancards de la machine.*)

Vorwärts Marsh !... Eins-Zwei, Eins-Zwei...

(*Ils sortent. Manfred referme la porte sur eux. Gertrude et Marcel échangent un regard anxieux. Manfred revient vers Gertrude ; Marcel disparaît.*)

MANFRED, *regardant Gertrude avec gravité.* Je tenais à être seul avec vous pendant ces derniers instants. (*Il la prend dans ses bras.*) Vous êtes belle, Gertrude.

GERTRUDE, *le repoussant doucement.* Voyons, Manfred ! (*Avec un faux entrain.*) Mon Dieu ! Je manque à tous mes devoirs ! Avez-vous faim ? (*Elle va vers le réchaud.*) J'ai des œufs tout frais. En voulez-vous ?

MANFRED. Nein.

GERTRUDE, *même jeu.* Du café ?

MANFRED. Nein. (*Il la prend par la taille et l'entraîne vers la malle.*) Asseyez-vous. (*Elle hésite à s'asseoir.*) Bitte.

(*Ils s'assoient sur la malle.*) Là... Hum !

(*Il la regarde amoureusement, puis il a un petit rire gêné ; elle rit à son tour, sans comprendre. Un temps. Il retire son monocle.*)

Gertrude.

GERTRUDE. Ja, Manfred.

(*Il sort son mouchoir de sa poche et essuie son monocle.*)

MANFRED. Je me sens soudainement tout bête... comme lorsque je vous faisais la cour, à Potsdam, sur le banc du parc municipal. Vous vous souvenez ?

(*Il continue d'essuyer son monocle.*)

GERTRUDE, *bas.* Ja. (*Elle l'écoutera en passant de l'étonnement à l'émotion.*)

MANFRED. Quand j'avais envie de vous embrasser, j'essuyais longuement mon monocle pour me donner une contenance. (*Il remet son monocle.*) Puis, je vous prenais la main... (*Il lui prend la main.*) ... et pour vous impressionner, je vous récitais quelques vers d'un grand poète français :

Baisse un peu l'abat-jour;
Veux-tu ? Nous serons mieux.
C'est dans l'ombre que les cœurs causent.
Et l'on voit beaucoup mieux les yeux
Quand on voit un peu moins les choses...

J'étais romantisch !... Je me sentais capable de prendre à moi tout seul la ligne Maginot, mais je n'osais pas vous prendre un baiser... (*Il se penche sur elle.*) Je peux ?

GERTRUDE, *baissant la tête.* Ja.

(*Il l'embrasse dans le cou. Elle pousse un petit cri.*)

Manfred !

MANFRED, *se redressant.* Was ?

GERTRUDE. Vos feuilles me chatouillent.

MANFRED, *gêné.* Ach ! Le camouflage ! Je voulais vous dire combien je vous ai aimée. (*Il arrache les fleurs de son casque, comme on effeuille une marguerite.*) Un peu... beaucoup... passionnément... à la folie...

(*Il embrasse Gertrude.*)

scène 3

LES MEMES, UN GAZIER

Entre un gazier casqué et sans armes, portant un brassard où sont inscrits les mots : « Gaz Kontrolle. »

LE GAZIER, *aimable.* Guten Abend !

(*Manfred et Gertrude se redressent d'un bond. Marcel soulève le couvercle de la malle pour respirer.*)

Ne vous dérangez pas. (*Le gazier va vers le fond en dirigeant le faisceau de sa lampe sur les tuyaux.*) Je serai comme une petite souris.

MANFRED, *se contenant.* Une petite souris ?... (*Criant.*) Qui êtes-vous ?

(*Il s'avance vers le gazier. Gertrude se rassoit sur la malle.*)

LE GAZIER. Gaz Kontrolle, Herr Major... (*A Gertrude.*) Gnädige Frau. (*Il s'incline devant Manfred.*) Professor Helmut Rennert, de l'Université de München, provisoirement détaché à la Compagnie du gaz.

MANFRED. Et alors ? !

LE GAZIER. Je dois inspecter les canalisations souterraines de mon secteur.

MANFRED. Je suis occupé.

LE GAZIER. J'ai des ordres, Herr Major. (*Il lui tend un papier.*)

MANFRED. Ach !... Eh bien ! inspectez... Mais ce n'est pas avec des gens comme vous que nous serons victorieux !

LE GAZIER. Evidemment, ma fonction est dérisoire quand on songe à ce qui se passe au-dessus... Je suis inapte, Herr Major... Insuffisance thoracique..., les yeux..., la tête...

MANFRED. La tête ?

LE GAZIER, *humblement.* Je suis un intellectuel. (*Manfred a un geste d'impatience.*) Mais rassurez-vous, Herr Major, je suis en train d'apprendre à tout désapprendre. C'est difficile pour un vieil imbécile d'humaniste comme moi.

MANFRED. Mauvais esprit, hein ?

LE GAZIER. Non ! Je crois que je vais bientôt, comme tout le monde, raisonner au pas cadencé... Eins-zwei ! Eins-zwei. (*Il sourit gentiment.*) Je crois que je suis sur la bonne voie.

MANFRED, *le poussant vers la cour.* Eh bien ! foutez-moi le camp !

LE GAZIER. Sofort. Pas de fuite chez vous... Auf Wiedersehen ! Bonne continuation... (*Comme pour faire plaisir à Manfred, il essaie de marcher au pas cadencé.*) Eins-zwei ! Eins-zwei... eins... (*Mais il s'embrouille et se retourne vers Manfred avec un geste d'excuse.*) Ach !... Pas facile. (*Il sort.*)

scène 4

MANFRED, GERTRUDE

MANFRED. L'imbécile ! Il a gâché notre dernier baiser. (*Il regarde sa montre.*) Je dois partir.

GERTRUDE, *allant vers lui.* Quand reviendrez-vous, Manfred ?

(*Marcel soulève le couvercle et respire un grand coup.*)

MANFRED, *remettant son casque.* Dieu seul le sait... Faites vos valises.

GERTRUDE, *étonnée.* Mes valises ?

MANFRED. Vous partirez demain matin pour Zurich. (*Il ouvre son manteau et prend dans la poche intérieure de son dolman un passeport qu'il tend à Gertrude.*) Voici un passeport suisse parfaitement en règle, établi au nom de la comtesse Gertrude von Winthertur. Il vous permettra de quitter Berlin et de franchir la frontière.

GERTRUDE, *effarée.* Que ferai-je à Zurich ? (*Elle pose le passeport sur la table.*)

MANFRED, *sortant deux œufs de la poche de son manteau.* Ces œufs durs contiennent des instructions détaillées. (*Il lui tend les œufs.*) Ne les ouvrez qu'en Suisse.

(*L'air effaré, elle prend les œufs. Il allume sa torche électrique. Petite marche prussienne. Il se dirige à grands pas vers le jardin. Sur le point de sortir, il se retourne et, tragique.*)

Adieu ! (*Il sort.*)

GERTRUDE, *faisant un pas vers le jardin.* Manfred !

scène 5

GERTRUDE, MARCEL

Marcel bondit hors de la malle, ses bottes à la main.

MARCEL. Çà, alors ! Ils sont malins, les bougres !

(*Il pose les bottes, remet son casque, puis son manteau.*)

GERTRUDE, *inquiète.* Qu'allez-vous faire, Marcel ?

MARCEL, *remettant son ceinturon.* Reprendre la machine.

GERTRUDE. Seuls ?

MARCEL. J'ai mes Auvergnats.

GERTRUDE. Et moi, que vais-je devenir ?

(*Il sort deux œufs de la poche de son manteau et les lui tend.*)

MARCEL. Ces œufs contiennent des instructions détaillées. (*Elle prend les œufs.*) Ne les mélangez pas avec ceux de l'ennemi. (*Il enfile ses gants.*)

GERTRUDE. Quand nous reverrons-nous ?

MARCEL, *allumant sa torche électrique.* Dieu seul le sait.

(*Il se dirige vers le jardin. Petite marche militaire française. Sur le point de sortir, il se retourne et, tragique.*)

Adieu ! (*Il sort, chaussé de pantoufles.*)

(*Gertrude demeure stupide, contemplant les quatre œufs qu'elle tient dans ses mains.*)

GERTRUDE. Marcel ! (*Elle voit les bottes de Marcel et court vers le jardin.*) Vos bottes ! (*Elle s'arrête et se met à pleurer.*) Les œufs durs... Toujours les œufs durs... (*Elle sanglote.*) Où sont les œufs français ?... Où sont les œufs allemands ? Rien ne ressemble plus à un œuf dur qu'un autre œuf dur.

(*Musique.*)

NOIR

tableau II

Les égouts berlinois.

scène unique

Le commando d'Auvergnats.

CAZE, BERNADAC, LACASSAGNE, BOUBAL
et plus tard MARCEL

Les Auvergnats portent casques, capote et fusil allemands. Ils ont l'accent du Massif Central. Musique (une bourrée auvergnate). Caze, qui avance en tâtonnant, entre, côté jardin.

CAZE, *appelant.* Bernadac !

VOIX DE BERNADAC. Ohé ! Je suis là. Qui m'appelle ?

CAZE. Caze.

VOIX DE BERNADAC. Où tu es ?

CAZE. J'en sais rien. (*Appelant.*) Boubal !... Lacassagne !

VOIX DE BOUBAL ET DE LACASSAGNE, *au fond.* Nous sommes là !

CAZE. Où ?

VOIX DE BOUBAL. Dans le cirage.

CAZE. Bougez pas, j'arrive. (*Il sort par le fond.*)
(*Paraît Bernadac à la cour.*)

BERNADAC, *avançant à tâtons.* Oh ! Caze, où tu es ?

VOIX DE CAZE, *au fond.* Ici.

BERNADAC. Où, ici ?

VOIX DE CAZE. Là où je suis, pardi !

BERNADAC, *se dirigeant vers le fond.* J'arrive.
(*Boubal et Laccassagne entrent côté jardin.*)

BOUBAL. Où ils sont ?

LACASSAGNE. Comment tu veux que je le sache !... Pour un jeu de...

BOUBAL. C'est un jeu de... Tu l'as dit, Lacassagne.

LACASSAGNE. Douze heures que nous tournons dans les égouts.

BOUBAL. La guerre secrète, tu me la copieras !

LACASSAGNE. Pour être clandestins, nous sommes clandestins !

VOIX DE CAZE, *à la cour.* Alors, vous venez ou vous venez pas ?

VOIX DE BERNADAC, *au jardin.* J'arrive.

BOUBAL ET LACASSAGNE, *ensemble.* Nous arrivons.
(*Ils sortent par le fond. Entrent Bernadac et Caze ; le premier par le jardin, le second par la cour.*)

BERNADAC. C'est toi, Boubal ?

CAZE. Non, c'est Caze... Et toi, qui tu es ?

BERNADAC. Bernadac.

CAZE. Et les autres ?

BERNADAC, *désignant le jardin.* M'est avis qu'ils sont par là. (*Criant.*) Nous arrivons !
(*Ils sortent.*)

BOUBAL ET LACASSAGNE, *rentrant par la cour.* Nous aussi.

LACASSAGNE. Y a personne, on dirait.
(*Tous deux se mettent à tâtonner. Marcel — en pantoufles — entre par le fond en tâtonnant aussi.*)

MARCEL, *criant.* A moi, Auvergne !

BOUBAL ET LACASSAGNE, *ensemble.* Qui va là ?

MARCEL. Vercintégorix, imbéciles !

BOUBAL. C'est vous, mon commandant ?

MARCEL. Qui parle ?

BOUBAL. Boubal.

LACASSAGNE. Moi, je suis Lacassagne.

MARCEL. Où sont Caze et Bernadac ?

CAZE ET BERNADAC, *rentrant par la cour et ensemble.* A moi, Auvergne.

MARCEL. Ça va, ça va... C'est moi, votre commandant.

CAZE ET BERNADAC, *se saluant mutuellement.* Mes respects, mon commandant.

MARCEL. Je fais l'appel... Boubal.

BOUBAL. Présent !

MARCEL. Lacassagne.

LACASSAGNE. Présent !

MARCEL. Bernadac.

BERNADAC. Présent !

MARCEL. Bande d'andouilles ! Qu'est-ce que vous fichez là au lieu de m'attendre dans le grand collecteur de la Wilhelmstrasse ?

CAZE. Nous nous sommes, comme qui dirait, légèrement égarés, mon commandant.

BOUBAL. C'est que dans ces égouts étrangers...

LACASSAGNE. Avec juste une boîte d'allumettes...

BERNADAC. On en a craqué une...

CAZE Craqué deux...

LACASSAGNE. Craqué trois...

BOUBAL. Craqué...

MARCEL, *criant.* Suffit !... J'ai usé la pile de ma lampe à vous chercher pendant une heure. Et maintenant, par votre faute, notre mission est gravement compromise.

BERNADAC. Vous avez retrouvé la machine, mon commandant ?

MARCEL. Elle m'est passée littéralement sous le nez.

LACASSAGNE. Nous avons peut-être encore le temps d'agir, si vous savez où elle est.

MARCEL. Je sais où elle est, mais je ne sais pas où nous sommes... (*Criant.*) Fixe !
(*Les autres se mettent au garde-à-vous en se bousculant.*)

Formons la chaîne.

(*A tâtons, ils font la chaîne, mais comme le premier a pris la main du dernier, les cinq hommes forment, sans s'en rendre compte, un cercle fermé.*)
Ne nous lâchons plus... En avant... Marche ! Une, deux ; une, deux ; une, deux...

(*Ils se mettent à faire la ronde sur l'air de bourrée auvergnate.*)

BOUBAL. Où on va ?

MARCEL. Tout droit.
(*Ils tournent toujours.*)

LACASSAGNE, *au bout d'un moment.* Vous êtes sûr, mon commandant, que c'est par là ?

MARCEL. J'ai le sens de l'orientation.
(*Ils continuent à faire la ronde.*)

NOIR

tableau III

Le bunker.

Une table, une chaise, le cylindre du professeur Lachaume.

La lumière est fournie par une dynamo qu'un soldat, juché sur une bicyclette, actionne en pédalant.

La bicyclette repose sur une béquille et n'a pas de roue avant.

La dynamo est reliée à une lampe posée sur la table.

La musique se fond progressivement pour faire place au bruit assourdi du bombardement.

scène 1

PROFESSEUR VON BRUCK, MANFRED, LE MARECHAL, UN SOLDAT CYCLISTE, AMEDEE

Le professeur von Bruck, Manfred — toujours casqué — et le maréchal en grand uniforme, sont penchés sur la machine ouverte et dans laquelle reposent, inertes, le lapin et Amédée (vêtu de son vieil uniforme et coiffé de son képi).

La manche gauche d'Amédée est retroussée.

VON BRUCK, *brandissant une seringue vide.* Il faut attendre une ou deux minutes.

LE MARÉCHAL, *inquiet.* Et si cette invention française n'était qu'un bluff ?

VON BRUCK. Unmöglich, monsieur le Maréchal. Le professeur Lachaume, mort en 1922, fut, bien que Français, un savant d'une grande probité. Et ses travaux sur la catalepsie artificielle pratiquée sur certains batraciens, en particulier sur les urodèles...

MANFRED, *criant.* Il a bougé !

LE MARÉCHAL. Le Franzose ?

MANFRED. Nein, le lapin.

VON BRUCK. Si l'animal donne signe de vie, l'homme ne tardera pas à en faire autant. (*Il se penche sur Amédée.*) C'est qu'on y voit pas grand-chose.

MANFRED, *criant au cycliste.* Plus vite, imbécile !... Pedalieren !

LE CYCLISTE, *pédalant plus vite.* Jawohl, Herr Major. (*La lumière augmente d'intensité. Von Bruck donne la seringue à Manfred et, à l'aide de son stéthoscope, auscule la poitrine d'Amédée.*)

LE MARÉCHAL, *anxieux.* Alors ?

VON BRUCK. Son cœur bat... de plus en plus vite... Ses poumons aspirent l'air... et l'expirent... J'entends des borborygmes, des gargouillis de bon augure. (*Solennel.*) Messieurs, il vit !

AMÉDÉE, *doucement.* Merde !

VON BRUCK, *solennel.* Et il pense.

(*Amédée s'agite.*)

L'expérience est probante. (*Il prend le lapin, le donne à Manfred qui le donne au maréchal.*)

LE MARÉCHAL. Schön !... General !...

MANFRED, *surpris.* Bitte ?

LE MARÉCHAL. General Manfred von Brakow...

MANFRED. Ich ?

LE MARÉCHAL. Ja ! Je viens de vous nommer général *in petto.*

(*Manfred se met au garde-à-vous.*)

Général Manfred von Brakow, la première phase de l'opération « Phénix », dont vous avez été le promoteur a réussi... Grâce à vous, notre guide génial va être mis en conserve dans le vide.

(*Déclamant.*)

Le temps ne pourra plus rien contre lui. Les Républiques passeront ; il demeurera, prêt à renaître de ses cendres, dans dix ans, dans vingt ans, dans un siècle, peu importe ! Sa doctrine fera son chemin, même parmi ceux qui nous combattent aujourd'hui... Notre Führer bien-aimé pourra dormir sur ses deux oreilles : quel que soit le pays où il se réveillera, il trouvera des disciples...

AMÉDÉE, *criant, les yeux fermés.* Je veux aller à Tarascon !

LE MARÉCHAL, *furieux.* Tarascon ?

MANFRED. Tarascon ?

VON BRUCK. Il rêve.

LE MARÉCHAL. Ach so !... Je reprends. Quel que soit le pays où il se réveillera, notre... (*Il s'interrompt brusquement, l'air horrifié.*)

MANFRED, *inquiet.* Vous ne vous sentez pas bien, monsieur le Maréchal ?

(*Le maréchal tend le lapin à Manfred, puis, furieux, sort un mouchoir de sa poche et frotte son dolman.*)

LE MARÉCHAL. Un uniforme tout neuf !... Préparez la seringue, Herr Professor... Général !

(*Von Bruck va à la table sur laquelle se trouvent deux flacons ; il en débouche un et remplit la seringue.*)

MANFRED. A vos ordres, monsieur le Maréchal.

LE MARÉCHAL, *désignant la cour.* Allez dire au Führer qu'il se prépare pour la cérémonie.

MANFRED, *claquant des talons.* Zu Ihren Befehl. (*Il tourne en tous sens, ne sachant où poser le lapin. Il finit par le rendre au maréchal et sort côté jardin.*)

LE MARÉCHAL, *impatient.* Schnell, Herr Professor... Les Russes sont déjà dans la Chancellerie...

(*Von Bruck examine la seringue à la lumière de la lampe.*)

VON BRUCK, *au cycliste qui s'endort sur son guidon.* Mehr Licht... Pedalieren, mon brave, pedalieren !

LE MARÉCHAL, *hurlant.* Sprint ! (*A von Bruck.*) Quand on pense que cet imbécile a gagné les six jours de Paris !

(*Le cycliste pédale frénétiquement.*)

VON BRUCK, *brandissant la seringue.* Je suis prêt !

(*Le maréchal pose le lapin aux pieds d'Amédée. Manfred rentre, suivi de deux soldats en armes.*)

MANFRED. Le Führer nous attend.

LE MARÉCHAL, *rajustant sa tenue.* Allons-y.

(*Les deux soldats soulèvent Amédée qui ronfle béatement et vont l'asseoir sur une caisse. Manfred prend le lapin et le pose sur les genoux d'Amédée, pendant que les deux soldats soulèvent les brancards de la machine qui demeure ouverte.*)

Dépêchons-nous. Après la cérémonie, nous aurons encore tout Berlin à traverser par les égouts pour atteindre l'aérodrome. Et avec cette machine !... (*A Manfred.*) Général, prenez le commandement.

(*Marche militaire, lente et solennelle. Le maréchal sort, côté jardin.*)

MANFRED, *aux soldats.* Achtung ! Vorwäts Marsch !... Eins-zwei, Eins-zwei...

(*Les soldats portant la machine sortent au jardin, suivis de Manfred et de von Bruck qui tient la seringue comme un cierge. Le soldat cycliste abandonne son vélo et se joint au cortège... La lumière baisse progressivement. Le décor change à vue.*)

tableau IV

Une rue de Berlin en ruines.

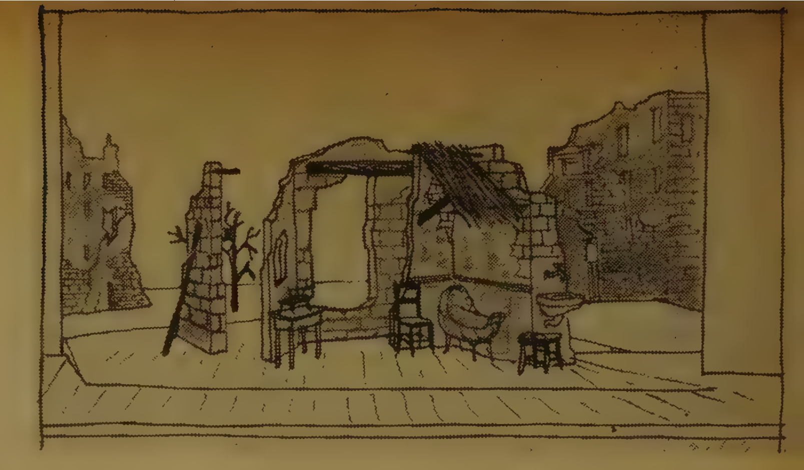
Au centre, une petite maison dont la toiture et le mur de façade sont à moitié détruits.

Dans les trois murs qui subsistent, des fenêtres arrachées par où l'on aperçoit d'autres ruines.

A l'aube.

Le bombardement a cessé ; on n'entend plus que des coups de feu espacés.

Amédée est toujours endormi sur la caisse, le lapin dans ses bras.



DÉCOR DE J.-D. MALCLÈS

scène 1

AMEDEE, DES REFUGIES, ROSE

Amédée ouvre les yeux et regarde autour de lui, l'air stupide. Puis il se lève et contemple les ruines. Un homme harassé et qui pousse une petite voiture chargée d'objet hétéroclites, entre côté cour.

Amédée s'avance vers lui.

AMÉDÉE. Pardon, Monsieur, la gare du P. L. M. ?

(*L'autre lui jette un regard vide, hausse les épaules et sort côté jardin.*)

Eh bé !

(*Une femme portant un carillon « Westminster » paraît à son tour.*)

Excusez-moi, Madame... Pour aller à Tarascon ?

(*Elle le regarde sans répondre et sort. Il crie.*)

Mais qu'est-ce qu'ils ont ?

(*Un couple passe. La femme porte un oiseau dans une cage ; l'homme une machine à coudre.*)

Dites, Monsieur-Madame, la gare du P. L. M. ?

(*Ils sortent sans répondre. Il s'assoit sur le perron de la petite maison.*)

Décidément, il y a quelque chose qui tourne pas rond.

(*Il se lève, car Rose, portant une valise, entre côté cour. Exténuée, elle se laisse tomber sur une pierre à quelques pas d'Amédée. Il s'avance vers elle. Le jour se lève.*)

Excusez-moi, Mademoiselle. Est-ce que vous, vous pouvez parler ?

ROSE, *étonnée.* Natürlich !

AMÉDÉE. Ah ! Enfin !... Ça fait plaisir d'entendre une parole, même en étranger. (*Il s'assoit à côté d'elle.*) Vous permettez ? (*Elle hausse les épaules d'un air las.*) Nous deux le lapin, nous venons de nous réveiller et nous ne savons pas très bien où nous en sommes.

(*Elle regarde le lapin.*)

ROSE. Il est mignon. Il est à vous ?

AMÉDÉE. C'est-à-dire que... Presque. (*Souriant.*) Depuis le temps que nous dormons ensemble.

ROSE, *sans comprendre.* Ah ! (*Elle caresse le lapin.*) Quel âge a-t-il ?

AMÉDÉE. Dites-moi d'abord en quelle année nous sommes.

ROSE. Voyons, Monsieur !

AMÉDÉE. Si... Comme ça, je pourrai vous dire son âge et, du même coup, je saurai le mien.

ROSE. Vous savez bien que nous sommes en 1945 !

AMÉDÉE. Bon. 46 et 3, 49... 1916, 1945, 29 ans... (*Elle l'écoute, ébahie.*) 49 plus 29... Ça lui fait tout juste soixante et dix-huit ans.

ROSE, *stupéfaite.* Soixante-dix-huit ans ?

AMÉDÉE. Eh oui ! Il est plus tout jeune... (*Il montre les ruines.*) Nous sommes en France ?

ROSE, *se levant, furieuse.* Cessez de vous moquer de moi, Monsieur.

(*Il lui prend le bras et la force à se rasseoir.*)

AMÉDÉE. Répondez-moi. Nous sommes en France ?

ROSE. Non, en Allemagne.

AMÉDÉE, *se levant d'un bond.* En Allemagne ?

ROSE. Qu'est-ce qu'il y a de drôle à ça ?

AMÉDÉE, *se rasseyant.* Rien, en effet !... Il n'y aurait pas un peu la guerre ?

ROSE. Je vous en prie !

AMÉDÉE. J'ai mis le doigt dessus, pas vrai ? (*Elle soupire.*) Contre qui ?

ROSE. Arrêtez ce jeu !

AMÉDÉE. Je joue pas... Contre qui ?

ROSE. La France...

AMÉDÉE, *l'interrompant.* Je l'aurais parié !

ROSE. ... la Russie, l'Angleterre et l'Amérique.

(*Il siffle.*)

AMÉDÉE. Ça fait bien du monde !... Si je ne suis pas indiscret, pourquoi ?

ROSE. Les grandes personnes n'ont jamais été capables de me l'expliquer.

AMÉDÉE. Evidemment !... Vous êtes Allemande ?

ROSE. Oui.

AMÉDÉE. Vous parlez bien le français.

ROSE. J'ai appris à l'école.

AMÉDÉE. Et vos parents ?

ROSE. Mon papa a disparu.

AMÉDÉE. Soldat ?

ROSE. Oui.

AMÉDÉE. Et la maman ?

ROSE. Je ne sais pas.

AMÉDÉE, *montrant les ruines*. Quelle ville c'est... si on peut appeler ça une ville ?

(*Elle le regarde d'un air de commisération.*)

ROSE. Berlin.

AMÉDÉE. Berlin ? Té, j'ai failli y venir en 70 !... Ah ! nous étions bien partis... Mais nous sommes jamais arrivés. (*Etonnement de Rose.*) Vous êtes d'ici ?

ROSE. Non, de Poméranie.

AMÉDÉE. Connais pas, mais ça doit être un beau pays... Poméranie, ça sonne bien.

(*Elle hausse les épaules et se met à chanter.*)

ROSE

Maikäfer flieg'
Dein Vater ist im Krieg
Deine Mutter ist in Pommerland
Pommerland ist abgebrannt...
Maikäfer flieg'.

AMÉDÉE. C'est joli, mais ç'a l'air triste. Qu'est-ce que ça veut dire ?

ROSE

Vole, hanneton,
Ton père est à la guerre,
Ta mère est en Poméranie,
La Poméranie est détruite...
Vole, hanneton.

En français, c'est bête à pleurer... C'est là-bas que nous avions notre maison.

AMÉDÉE. Quel âge vous avez ?

ROSE. Dix-sept ans... C'était une belle maison, vous savez, Monsieur.

AMÉDÉE. Je pense bien.

ROSE. J'y avais grandi, vous comprenez ?... Une belle maison avec un jardin, des rosiers, un gros chien dans sa niche, un bel arbre plein d'oiseaux... Le soir, maman jouait du piano ; papa rêvait en l'écoutant et moi, je me mettais en boule dans le grand fauteuil rouge du salon, dans ce fauteuil où rien ne pouvait m'arriver, comme si j'avais eu autour de moi toutes les montagnes de la terre. (*Elle serre les poings.*) Et aujourd'hui, c'est fini... plus rien.

(*Un temps.*)

AMÉDÉE. Mon père — peuchère — qui avait fait la bataille de Magenta...

ROSE. Magenta ?... Mais c'était en...

AMÉDÉE. Oh ! Les dates changent, pas les hommes... Mon père me disait : « Amédée... » — je m'appelle Amédée — « Amédée, mon fils, quand la guerre tombe sur un pays, les seuls qui sont à plaindre, ce sont les enfants et les bêtes... parce qu'ils sont innocents. »

(*Elle prend le lapin et le pose sur ses genoux.*)

ROSE. Quel âge avez-vous, monsieur Amédée ?

AMÉDÉE, *souriant*. Je suis bien conservé. Mettons que j'aie vingt-cinq ans.

ROSE, *souriant à son tour*. Vous êtes drôle !

AMÉDÉE. Moi ?

ROSE. Vous avez l'air d'un petit soldat de plomb... Vous avez un lapin de soixante-dix-huit ans, vous posez des questions un peu folles et vous répondez à côté de celles qu'on vous pose. Mais vous êtes gentil.

(*Il lui prend la main.*)

AMÉDÉE. Comment vous vous appelez ?

ROSE. Rosa... Rose, en français.

AMÉDÉE, *émerveillé*. Rose ! Vous êtes lisse comme une prune et douce comme une pêche. Et vous portez le nom d'une fleur ! Ah ! coquin, j'ai bien de la chance !

ROSE. Pourquoi ?

AMÉDÉE. En retrouvant la vie, je vous ai trouvée. (*Il se lève.*) Allez, zou ! Faisons le chemin ensemble. (*Il l'aide à se lever et lui prend sa valise.*)

ROSE. Pour aller où ?

AMÉDÉE. A Tarascon, pardi !

ROSE. A Tarascon ?

AMÉDÉE. C'est mon pays... On pique droit sur le soleil et on est sûr d'arriver. Vous connaissez le romarin, le thym, la sauge, la lavande ? (*Elle secoue la tête en souriant.*) Tout autour de ma ville, la garrigue en est couverte... Vous verrez. (*Il la prend par le bras.*) La route sera longue ; nous aurons le temps de faire connaissance. Té ! Je vous raconterai mon histoire. Elle a l'air un peu compliqué, mais au fond elle est très simple... Et vous me raconterez la vôtre... Nous nous dirons tout. Comme ça, en arrivant à Tarascon, nous saurons si... (*Il hésite.*)

ROSE. Quoi ?

AMÉDÉE. ... Si nous nous aimons bien.

ROSE. Et si nous nous aimons bien ?

AMÉDÉE. Eh bien... nous... nous pourrions nous construire une maison... une belle maison, avec un jardin, des rosiers, un gros chien dans sa niche et un bel arbre plein d'oiseaux... Vous jouez du piano ?

ROSE. Oui.

AMÉDÉE. Vous en joueriez, le soir. Et moi, je vous écouterais en rêvant... Et puis... dans le salon, il y aurait un grand fauteuil rouge où, plus tard, un enfant se nicherait, confiant et tranquille... (*Il la prend dans ses bras.*) Nous nous aimerons, Rose. Et nous reconstruirons ensemble ce que les autres ont détruit... Et pour ce qui est de gagner notre vie, vous faites pas de mauvais sang, j'ai un métier.

scène 2

LES MEMES, UN RUSSE, UN AMERICAIN UN ANGLAIS *et plus tard*, UN FRANÇAIS

Trois soldats alliés, le fusil prêt à tirer, entrent simultanément : le Russe par la cour, l'Américain par le jardin, l'Anglais par le fond.

Ils progressent silencieusement, l'air farouche, vers la petite maison devant laquelle se trouvent Rose et Amédée.

ROSE. Lequel, Amédée.

AMÉDÉE, *fièrement*. Gazier... C'est pas le Pérou, mais tous les mois, ça tombe. Et, au bout, il y a la retraite. (*Il lève la tête et montre le ciel, côté cour.*) Le soleil du matin... l'est... (*Il montre le jardin.*) L'ouest... (*Il montre la salle.*) Le midi. C'est par là... (*Il prend Rose par la main.*) En route !

(*Ils font un pas vers la salle.*)

LES SOLDATS, *ensemble.* Halt !

(*Amédée et Rose font un bond en arrière. En apercevant les soldats, Rose pousse un cri et, entraînant Amédée, court se réfugier à l'intérieur de la petite maison. Terrorisée, elle se serre contre Amédée.*)

AMÉDÉE, *aux soldats qui cernent la maison.* En voilà des façons de faire peur au monde !...

(*Sans répondre, les soldats font encore un pas vers la maison, puis s'immobilisent, le doigt sur la détente de leur arme ; le Russe devant la fenêtre côté cour, l'Anglais devant la fenêtre du fond, l'Américain devant la fenêtre côté jardin.*)

Et puis d'abord, qui êtes-vous ?

ROSE, *à Amédée.* Ce sont des alliés.

AMÉDÉE. De qui ?

ROSE. Je ne sais pas, mais ils sont alliés contre l'Allemagne.

AMÉDÉE. Ah ! bon ! Je vais leur expliquer. (*Il s'avance en souriant vers l'Américain.*)

LE RUSSE, *criant.* Niet !

AMÉDÉE, *sursautant.* Quoi ?

L'ANGLAIS, *criant.* No !

L'AMÉRICAIN. Yes ! (*Il fait signe à Amédée d'approcher ; puis s'adressant aux deux autres soldats.*) This guy is a prisoner of the U.S. Army !

AMÉDÉE, *à Rose.* Qu'est-ce qu'il raconte, celui-là ?

ROSE. Il dit que vous êtes prisonnier de l'armée américaine...

AMÉDÉE. Moi, prisonnier des Américains ?... Mais j'en ai jamais vu de ma vie !

LE RUSSE, *aux deux autres soldats.* (Ce soldat est prisonnier de l'armée soviétique.) Etot soldat v'pliénou ou sovietskoï armii ! (*Il fait signe à Amédée d'approcher.*)

AMÉDÉE. Et lui, qu'est-ce que c'est ?

ROSE. C'est un Russe.

AMÉDÉE. Les Russes, à présent ! (*Il s'approche du Russe.*)

L'ANGLAIS, *criant.* Stop ! This soldier is a prisoner of the British Army.

(*Amédée se retourne ; l'Anglais lui fait signe d'approcher.*)

Come here !

(*Sans comprendre, Amédée s'approche de l'Anglais.*)

LES DEUX AUTRES SOLDATS, *braquant leur fusil sur Amédée.* Niet !... No !

ROSE, *se jetant devant Amédée.* Nein !

LE RUSSE, *à l'Anglais.* (Cet ennemi du prolétariat se trouve dans la zone soviétique.) Etot vrague prolétariata nahoditce v'sovietskoï zonié.

L'ANGLAIS ET L'AMÉRICAIN, *ensemble.* No !

LE RUSSE. Da !

L'ANGLAIS. I'm sorry... (*Il montre la maison.*) ... but that house is in the British zone.

AMÉDÉE, *à Rose.* De quoi ils parlent ?

ROSE. Chacun d'eux prétend que vous êtes dans sa zone...

AMÉDÉE, *éberlué.* Qué zone ?

ROSE, *haussant les épaules.* ... Et que vous lui appartenez.

L'AMÉRICAIN. Shut up ! We are in the American zone. And that soldier is my prisoner.

LE RUSSE, *braquant son fusil sur l'Américain.* Niet !

L'ANGLAIS, *même jeu.* No !

(*L'Américain menace à son tour les deux autres soldats.*)

AMÉDÉE, *à Rose.* Vous êtes sûre qu'ils sont alliés ?

(*Elle hausse les épaules et se laisse tomber sur une chaise. Il s'adresse aux trois autres qui se surveillent mutuellement d'un air féroce.*)

A quoi vous jouez ?... (*Se mettant en colère.*) Qu'est-ce que c'est que cette couillonnade ?... Nous trois la petite, le lapin, vous nous fatiguez avec vos histoires... (*Il désigne Rose.*) Elle, la pauvre, elle n'y est pour rien ; c'est une enfant. Et moi, il y a soixante et quinze ans que je suis plus dans le coup. (*Il prend résolument la valise.*) Nous allons à Tarascon... Venez, Rose.

(*Elle se lève ; ils font quelques pas hors de la maison. Les soldats braquent leur fusil sur eux.*)

LES TROIS SOLDATS. Stop !... Halt !

AMÉDÉE. Ça recommence !

(*Rose et lui retournent dans la maison en courant. Côté jardin, entre un soldat français (l'un des Auvergnats). Les trois autres soldats braquent leur fusil sur lui.*)

L'AMÉRICAIN, *au Français.* What are you doing here ?

L'ANGLAIS, *au Français.* Go away !

LE RUSSE, *au Français* (Vous n'avez rien à faire dans la zone soviétique.) Vame nietchevo dietati v'soviets-koï zonié.

(*Sans se troubler, le Français prend position à l'avant-scène, côté jardin.*)

LE FRANÇAIS. Permettez ! Permettez !

AMÉDÉE, *à Rose.* Té ! Un Français. Il sera peut-être moins bête que les autres.

LE FRANÇAIS, *aux autres soldats.* Ici, c'est la zone française.

L'ANGLAIS, *criant.* No !

LE RUSSE. Niet !

L'AMÉRICAIN. No !

LE FRANÇAIS. Oui.

(*Tout en se disputant, les quatre soldats ont formé un cercle et ont oublié l'objet de leur querelle.*)

LE FRANÇAIS. Oui.

L'AMÉRICAIN. No !

Etc., etc.

(*Amédée observe un instant les soldats qui continuent à se disputer.*)

AMÉDÉE, *reprenant la valise de Rose.* Eh bé ! Eux, je les vois mal partis !... (*En souriant.*) Mais nous, je nous vois bien arrivés. (*Il prend Rose par la taille et l'entraîne vers la salle.*)

ROSE, *épanouie.* A Tarascon ?

AMÉDÉE. A Tarascon !

(*Musique.*)

Ils font encore quelques pas vers la salle en riant, tandis que tombe le...

RIDEAU

"LE MOBILE"...

« Né à Nice — tout à fait par hasard — (c'est Alexandre Rivemale qui se présente lui-même en ces termes) la nuit du 11 au 12 novembre 1918. Le peuple criait victoire, et ma mère : délivrance. La France continue à fêter cet événement. Après de solides études — comme on dit — je suis parti pour la guerre, la drôle, celle de 39-40... »
La guerre a marqué Alexandre Rivemale et son Mobile *en constitue la plus savoureuse des preuves. Ecrivain, illustrateur, poète et humoriste, Alexandre Rivemale s'exprime tout naturellement, en dialogue. Son* Azouk *connut un succès des plus flatteurs dans ce même Théâtre Fontaine qui accueille, aujourd'hui, son* Mobile. *Comme la critique compare ce dernier, avec insistance, à* L'Amour des quatre colonels, *nul doute que* Le Mobile *— mobilisé permanent ne soit longtemps immobilisé à sa scène d'attache...*

...ET LA CRITIQUE

MARCELLE CAPRON :

Une pièce démystifiante

Voici une comédie, très bien construite, très amusante, point légère, ô non, sous ses airs de légèreté, à mettre sur le rayon des pièces démystifiantes, au crédit de notre siècle qui par ailleurs... passons !

Caricature, envers du décor héroïque, la satire s'exerce sur trois époques, avec diversité. 70 : chez un banquier baron, volontaire dans la garde mobile, qui proclame, privé de ses gens mobilisés que : « L'ennui, dans ces guerres nationales, c'est qu'on y est très mélangé ». Tout cela est traité en franche parodie, avec une drôlerie, une invention fort divertissantes, que couronne le tableau du laboratoire et de l'expérience, dont Amédée fait les frais, dans la machine de cuivre tressautante, sifflante, fumante, « boborygmante » — vous devinez la part du metteur en scène Jean-Pierre Grenier dans une invention comme celle-là ! — qui déchaîne les rires... et les applaudissements d'un public amusé.

Combat.

JEAN-JACQUES GAUTIER :

C'est joli, c'est léger

L'auteur d'*Azouk* et de *Capitaine Nemo* nous donne, cette fois encore, une comédie assez charmante où la fantaisie poétique se mêle, comme en un jeu désinvolte, à la drôlerie, drôlerie faite elle-même d'un certain talent de moraliste, du scepticisme de l'observateur désabusé, de la verve satirique du chansonnier et de l'anarchie sans danger du revuiste de cabaret.

Mais c'est joli, c'est léger, tout à fait irrespectueux et plein de bon sens, émaillé de mots qui font rire, avec des scènes bouffonnes, des situations burlesques. C'est écrit avec bonne humeur et joué de la même manière.

Le Figaro.

MAX FAVALELLI :

Avec les couleurs de la fantaisie

La morale de cette aventure, dont nous ne connaissons que trop les épisodes, Amédée l'a tirée lui-même dans les ruines de Berlin, en compagnie d'une jeune Poméranienne qui a tout perdu. La main dans la main, ils partiront vers la paix. Vers Tarascon. Pas tellement loin de Marcoule.

Les trois volets de ce tryptique, Alexandre Rivemale les a peints avec les couleurs de la fantaisie. Sa comédie est une série de sketches à la limite du burlesque, les plus réussis étant ceux de la guerre secrète que poursuivent sans répit les espions tant français qu'allemands, au fond des égouts.

On rit. On rit beaucoup. Et M. Alexandre Rivemale profite de nos rires pour faire entendre quelques saines vérités.

Paris-Presse.

CHRISTIAN MEGRET :

Cela galope grand train

Sur ce thème (qui est celui de *L'Homme à l'oreille cassée*), Alexandre Rivemale a brodé des variations personnelles et des plus réjouissantes. Situations loufoques, mots vraiment drôles, satire de l'état militaire, cela galope grand train. Tout à la fin paraissent quatre occupants de Berlin, l'Américain, le Russe, l'Anglais, le Français, ce qui ne va pas sans rappeler, heureux augure, *L'Amour des quatre colonels*, qui fit si brillante carrière en ce même théâtre Fontaine.

Carrefour.

GEORGES LERMINIER :

C'est Brecht au cabaret

Il y a du soldat Schweick et du Vasco dans cet Amédée, troupier de bonne volonté. Un antimilitarisme assez conventionnel, mais d'une réelle cocasserie, émaille la comédie. Théâtre épique en images, commentées par des citations projetées, gratinées autant qu'historiques. C'est Brecht ou Adamov au cabaret. Cela plaira, et nul n'est prophète, mais *Le Mobile* pourrait rejoindre dans la petite histoire du succès celui de *L'Amour des quatre colonels.*

D'autant que Jean-Pierre Darras, en officier allemand, fait une composition savoureuse, que Henri Virlojeux, en officier français, exploite toutes les ressources de son talent, que Roger Dumas est un Amédée touchant et rayonnant d'ingénuité, que Anne Wartel a bien de la grâce et Malka Ribowska grande allure dans les espionnes style hollywoodien.

Qui d'autre que Jean-Denis Malclès pouvait décorer cette suite de sketches ? Il l'a fait et avec humour.

Le Parisien Libéré.

LES DEUX JUMELLES :

Une chanson de charme

Le Mobile est en quelque sorte une chanson de charme, écrite dans le charme, montée en charme. Et jouée de façon charmante : Roger Dumas, J.-P. Darras, Virlojeux. Dans des décors, naturellement, charmants de Malclès. Le rideau tombe, par pudeur, au moment où tout cela deviendrait un peu trop sirupeux. D'ailleurs, c'est aussi l'heure d'aller se coucher. En 1960. En temps de guerre. Pour ne pas changer.

Le Canard Enchaîné.

PAUL GORDEAUX :

Le comique le plus farfelu

Il faut entendre le dialogue, inattendu, savoureux, bouffon ; il faut voir s'ébrouer dans le comique le plus farfelu, deux acteurs d'une fantaisie ébouriffante : Henri Virlojeux et Jean-Pierre Darras (ils iront loin, ces deux-là !) ; il faut voir la gentillesse ahurie de Roger Dumas (Amédée) et le sens de l'humour de toute une troupe nombreuse et pleine de vivacité drôle ; il faut lire les railleuses projections de textes et d'images choisies dans le « sottisier » guerrier.

La mise en scène, pleine de plaisantes trouvailles, est de M. Jean-Pierre Grenier, qui n'a jamais été mieux inspiré. Les décors et costumes sont de J.-D. Malclès et la musique, ironique et gouailleuse elle aussi, est de M. Henri Betti.

Une pièce de guerre, mais pas une pièce de peu...

France-Soir.

PAUL MORELLE :

On a beaucoup ri

Je puis assurer qu'on a ri, beaucoup ri, le soir de la générale. L'auteur peut en remercier ses interprètes : Henri Virlojeux, savoureux ganache à la française, Jean-Pierre Darras, drolatique grotesque de Poméranie, Roger Dumas, attendrissant benêt méridional relevé d'une pointe d'ail, Anne Wartel, appétissante espionne, et Malka Ribovska, troublante « gretchen ».

Le Mobile d'Alexandre Rivemale me fait penser précisément à ces « mobiles » de Calder tout en aluminium ou en fer-blanc, que le moindre souffle anime et dont les mouvements imitent la vie. C'est Jean-Pierre Grenier qui a réglé ces mouvements dans le style boîte à musique et soldats de plomb des vitrines de grands magasins à l'époque de Noël avec les jolis décors et les costumes aux couleurs tendres de J.-D. Malclès.

Libération.

Feu !

comédie en un acte

l'auteur **Yves Chatelain**

les personnages

« Feu » a été présenté dans le cadre du premier gala de la pièce en un acte (Direction Ange Gilles) le 14 mai 1957 au Théâtre des Arts (Direction Mme Roubé-Jansky), dans une mise en scène de Paul Abram, et la distribution suivante :

Elle	**Elyane Charles**
Judith	**Hélène Hallier**
Lui	**José Noguéro**

durée : 35 minutes

présentation

En choisissant pour nos galas la pièce d'Yves Chatelain, c'est à un vrai jeune que notre Comité d'Honneur ouvrait les portes de ce monde enchanté du théâtre. « Feu ! » révèle en effet un véritable tempérament de dramaturge: richesse d'invention, précision du dialogue, sens de la situation, répliques percutantes. Ces répliques prirent plus de résonance encore grâce à l'interprétation d'Elyane Charles qui sut allier la grâce à la fantaisie. Avec un sens artistique parfait, une recherche toujours plus aiguë des échanges, Paul Abram a mis en valeur une pièce de réelle qualité.

A. G.

décor

Une pièce de travail. Côté cour, au premier plan, un bureau. Au second plan, porte inutilisée pendant l'action. Côté jardin, au premier plan, un canapé. Au second plan, porte utilisée par Elle pour ses entrées et sorties. Au fond du décor, une porte-fenêtre vitrée entrouverte.

Après les trois coups, et avant que le rideau se lève, on entend un coup de feu. Au lever du rideau, Lui est étendu par terre, devant le canapé. Un revolver se trouve sur le sol. Tout est silencieux. Soudain Judith paraît par la porte-fenêtre. Jeune femme d'allure distinguée, vêtue sobrement d'un tailleur sombre. Elle ne porte ni chapeau, ni sac, ni parures. On ne voit pas ses mains, car elle porte des gants noirs. Elle s'approche du cadavre, se baisse, prend le revolver et va le ranger dans un tiroir du bureau. Puis elle revient devant le canapé, et reste debout, immobile. Lui remue légèrement, pousse quelques gémissements et se redresse peu à peu. Il ouvre les yeux et paraît ébloui.

LUI, *d'une voix étrange.* Quelle est cette lumière ? Tout est si calme... (*Il aperçoit Judith.*) Qui êtes-vous ?

JUDITH. Et vous ?

LUI, *étonné.* Moi ? (*Machinalement.*) Pierre Deroche.

JUDITH. Eh bien, Pierre Deroche, j'ai l'honneur de vous annoncer que vous venez de trépasser !

LUI, *ahuri.* Vraiment ? (*Il rit.*)

JUDITH. Ne riez pas, ce n'est pas drôle !

LUI. Non... mais... c'est sérieux ?

JUDITH. Avec la vie, la mort est ce qu'il y a de plus sérieux au monde... davantage même parce qu'on la craint plus encore.

LUI. Même quand on se la donne ?

JUDITH. Même.

LUI, *hésitant.* Je peux... me lever ?

JUDITH. Je vous en prie.

(*Il se lève précautionneusement et se tâte partout.*)

LUI. C'est curieux... je ne sens rien !

JUDITH. Vous n'êtes ni blessé ni malade..., vous êtes mort !

LUI, *abasourdi.* Evidemment, ça fait une sacrée différence !

JUDITH. Vous est-il arrivé de songer à la mort, Pierre Deroche ?

LUI. Mon Dieu... parfois, je l'avoue... comme tout le monde... (*Il admire ostensiblement Judith.*) Mais je ne l'avais jamais imaginée sous un jour aussi agréable !

JUDITH. Merci. (*Elle soupire.*) C'est le passé... (*Elle se reprend.*) D'ailleurs, vous savez, ce n'est qu'un hasard.

LUI. Que je sois... ? (*Geste éloquent.*)

© Yves Chatelain 1960.

JUDITH. Non... que vous ayez affaire à moi.

LUI. Vous... vous êtes morte aussi ?

JUDITH. Depuis longtemps.

LUI. Compliments. Vous êtes bien conservée !

JUDITH. Je sais. (*Un temps.*) C'est l'éternité qui veut ça !

LUI. Ah !... excusez-moi, tout ceci est tellement nouveau... ! (*Un temps.*) Il est une chose que je m'explique mal...

JUDITH. Oui ?

LUI. Pourquoi Diable êtes-vous ici ?

JUDITH. Vous allez le savoir. Mais, de grâce, ne dites plus Diable ! Ce n'est pas le moment de gaffer !

LUI, *souriant.* Je ferai attention.

JUDITH. Voyez-vous, il est vraiment trop facile de mourir !

LUI. On refuse du monde, là-haut ?

JUDITH. Cela arrive !

LUI. Vous m'effrayez !

JUDITH. Vous tenez tant à la mort ?

LUI. Comme d'autres tiennent à la vie. Pourquoi cette question ?

JUDITH. Parce que c'est précisément l'objet de... ma visite.

LUI. Vous faites une enquête ?

JUDITH. Il y a de ça... Les candidats sont si nombreux...

LUI. C'est passionnant ! (*Un temps.*) Je peux fumer ?

JUDITH. Si le cœur vous en dit encore...

LUI. Ma foi oui. (*Il allume une cigarette et s'assied sur le canapé.*) Je vous écoute.

JUDITH. D'abord, sachez que nous avons classé la mort en plusieurs catégories. En premier lieu, la mort naturelle. Celle-là, nous n'y pouvons rien.

LUI. Tiens, pourquoi ?

JUDITH. Parce qu'elle est naturelle ! Ensuite, la mort accidentelle. En réalité, l'accident n'est toujours qu'un prétexte.

LUI. Ah !

JUDITH. Nul ne peut contrecarrer la volonté de Celui qui décide. (*Léger temps.*) Finalement, nous sommes surtout chargés d'examiner le cas de ceux qui se donnent la mort volontairement ou la reçoivent d'autrui.

LUI. Suicide ou crime, si je comprends bien ?

JUDITH. Vous y êtes. Nous partons du principe qu'il est dangereux de laisser les individus décider eux-mêmes d'une chose aussi grave... aussi irrémédiable... C'est pourquoi nous avons un certain laps de temps pour déterminer si la victime doit effectivement mourir ou revivre. Il y a une expression que les humains utilisent volontiers : se trouver entre la vie et la mort. C'est justement votre cas. Et comme c'est moi qui m'occupe de votre secteur...

LUI. Ne croyez-vous pas qu'il soit dangereux de laisser prendre une décision aussi lourde de conséquences par une tierce personne ?

JUDITH. Je ne suis pas une tierce personne. Quant à la décision finale, je ne la prends pas moi-même, elle m'est inspirée par Celui qui me guide.

LUI. Vous avez réponse à tout. Croyez bien que si j'avais su plus tôt me trouver dans votre secteur...

JUDITH, *souriant.* Je vois où vous voulez en venir, mieux vaut donc vous avertir tout de suite : pour moi, c'est trop tard.

LUI. L'amour est interdit, dans l'autre monde ?

JUDITH, *rêveuse.* L'amour, non... mais ce n'est plus le même ! Pour vous, par contre, tout espoir n'est pas perdu, puisque je peux vous faire revivre.

LUI. Réellement ? Malgré la balle de 6 mm. que je me suis logée dans la cervelle ?

JUDITH. Rien n'est plus facile. Ne nous perdons pas dans les détails !

LUI. Un détail ! Vous n'y allez pas de main morte... si j'ose dire !

JUDITH. Je n'ai qu'à lever le petit doigt pour que cette balle ait simplement effleuré le cuir chevelu, par exemple... une solution entre mille... Un bon pansement, et dans trois jours, il n'y paraîtra plus !

LUI. Et si elle m'était entrée dans le cœur ?

JUDITH. Un chirurgien habile l'en tirerait sans peine, surtout si je m'en mêle ! Croyez-moi, dans la totalité des cas, ces messieurs nous doivent une fière chandelle ! Mais ils sont si loin de s'en douter... C'est ce qui fait la gloire de la chirurgie et le renom des chirurgiens !

LUI. C'est extraordinaire... presque surnaturel.

JUDITH. Presque est de trop ! (*Un temps.*) Maintenant que vous êtes au courant, j'aimerais que nous passions aux choses sérieuses. Voyons... Qu'est-ce qui vous a poussé à ce geste fatal ?

LUI. Ma femme ! (*Judith esquisse un sourire.*) Ça vous amuse ?

JUDITH. Un de plus !

LUI. Vous enquêtez souvent, chez les suicidés ?

JUDITH. Une fois sur deux, environ.

LUI. Et il y en a beaucoup qui se sont tués à cause de leur femme ?

JUDITH. Neuf sur dix... toujours environ ! (*Un temps.*) Donc, c'est votre femme qui est la cause de tout ?

LUI. Positivement.

JUDITH. Epouse légitime ?

LUI. Oh oui !... Trop, même, beaucoup trop !

JUDITH. Vous l'avez aimée ?

LUI. Hélas !

JUDITH. Jusqu'à votre dernier souffle ?

LUI. Que non ! Il y a belle lurette que je m'y étais essoufflé !

JUDITH. Et elle, vous aimait-elle ?

LUI. Elle me haïssait.

JUDITH. En somme, vous étiez faits pour ne pas vous entendre ?

LUI. Voilà !

JUDITH. Il y a longtemps que vous vous connaissiez ?

LUI. Cinq ans.

JUDITH. Et que vous étiez mariés ?

LUI. Deux ans.

JUDITH. Aïe !

LUI. Comme vous dites ! D'autant qu'elle était divorcée et moi, veuf. Alors, vous comprenez, après trois ans de liaison, un mariage dans ces conditions c'était...

JUDITH. Tout au plus une rééducation !

LUI. C'est le mot. Compliments, vous avez l'air de bien connaître la vie.

JUDITH. Forcément, depuis que je fréquente les morts !... Mais ceci ne m'explique pas pourquoi...

LUI, *désabusé.* Bah... l'histoire ne vaut pas d'être contée...

JUDITH. Possible, néanmoins, j'ai le droit de savoir.

LUI, *après un temps.* A votre aise. Eh bien ! j'avais trente-sept ans, elle trente-deux. J'étais veuf depuis dix-huit mois. Elle, ne s'entendait pas avec son mari... déjà ! Nous nous sommes rencontrés et je dois dire qu'avant de devenir la pire des épouses, Yvonne fut la meilleure des maîtresses.

JUDITH. Cela aurait dû vous ouvrir les yeux !

LUI. J'étais confiant... Et je le fus jusqu'au jour où... dans ce propre bureau... vers deux heures de l'après-midi, je crois... (*Noir rapide. Au retour de la lumière, Judith a disparu. Lui est installé à son bureau. Elle paraît par la porte de gauche.*)

ELLE. Chéri !

LUI. Toi !

ELLE, *vexée*. Merci. Charmante réception !

LUI. Je t'avais dit au téléphone...

ELLE. Je sais. Seulement, figure-toi qu'il y a du nouveau. Je prends ce soir l'avion pour Alexandrie. J'ai reçu ce matin une dépêche d'Hervé.

LUI. Que veut-il encore, celui-là ?

ELLE. Ne grogne pas, il s'agit d'une bonne nouvelle. Dans quelques jours mon divorce sera prononcé. Je serai libre ! Libre de t'aimer, de refaire ma vie, de t'épouser, quoi !

LUI. Veux-tu bien te taire ! Le moment est mal choisi de venir me parler de ça chez moi.

ELLE. Tu es drôle... Comment faire autrement ? Le temps presse, mon chéri.

LUI. Je t'en supplie, ne m'appelle pas chéri ici, dans mon bureau.

ELLE. Entre nous, tu ne dis pas toujours ça !

LUI. C'est possible, à mes heures.

ELLE. Ah ! Parce qu'il y a des heures pour t'appeler chéri ? Tu feras bien de m'établir l'horaire à respecter ! Enfin, Pierre, tu ne peux m'en vouloir d'être heureuse et de le montrer ? Je l'ai tant attendu, ce jour... Toi aussi, d'ailleurs...

LUI. C'est vrai, je l'admets.

ELLE. Encore heureux !

LUI. Ce n'est pourtant pas une raison pour ameuter le quartier !

ELLE. Oh ! le quartier, depuis trois ans qu'il me voit venir chez toi, il doit se douter qu'il se passe quelque chose ! Enfin, oui ou non, es-tu content ?

LUI, *qui n'en a pas l'air*. Je suis ravi, tout à fait ravi.

ELLE, *pincée*. On ne le dirait pas !

LUI. Parce que ce n'est pas le moment de discuter de tout cela.

ELLE. Allons, bon ! Qu'y-a-t-il encore ?

LUI. Tu n'es donc pas au courant ? L'incendie monstre d'Aubervilliers ?

ELLE. Ah ! ce n'est que ça ! Notre amour passe tout de même avant, non ? L'incendie, l'incendie... j'ai lu la nouvelle dans les journaux, comme tout le monde... Quelle importance ?

LUI. Comment, quelle importance ? Tu perds la raison ?

ELLE, *câline*. Calme-toi, va, je saurai bien te faire oublier toutes les petites vicissitudes de la vie.

LUI. N'empêche que ces petites vicissitudes me coûtent horriblement cher. Tu devrais comprendre de toi-même qu'il ne peut plus être question de mariage à présent.

ELLE. Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu ne m'aimes plus ?

LUI. Mais si, je t'aime, comme si tu l'ignorais !

ELLE. En ce cas, je ne vois pas quel obstacle pourrait t'empêcher de m'épouser.

LUI. Vraiment, les femmes sont insensées ! (*Se calmant.*) Ecoute, Yvonne, depuis ce matin, j'ai la tête farcie de catastrophes qui s'enchaînent les unes aux autres avec une régularité déconcertante. Je ne suis pas en état de discuter et je préférerais que nous reprenions cette conversation plus tard.

ELLE. Non, non ! Pas plus tard, maintenant, je veux savoir.

LUI. Mais que veux-tu savoir, nom d'un chien ?

ELLE. Pourquoi tu as changé d'avis ?

LUI. Mais je n'ai pas changé d'avis ! Tu seras ma femme... après.

ELLE. Après quoi ?

LUI. Après que j'aurai remis de l'ordre dans mes affaires.

ELLE. Ah ! Elles ont bon dos, tes affaires ! Je te vois à six heures ? Impossible chérie, j'ai un rendez-vous d'affaires Tu m'emmènes au théâtre ? Désolé, mon amour, mais ce soir, j'ai un dîner d'affaires ! C'est toujours la même rengaine... tes affaires !

LUI. Qu'est-ce que tu vas chercher ? Entre affaires courantes et affaires urgentes, il y a une nuance, tout de même.

ELLE. Et en ce moment, elles sont urgentes ? C'est bien ma veine !

LUI. Yvonne, tu me fatigues !

ELLE. Entre nous, tu ne me l'as pas toujours reproché ! Qu'est-ce que ce sera quand nous serons mariés !

LUI. Nous verrons bien ! En attendant, je te demande de faire un effort et d'essayer de comprendre que c'est pour préparer notre bonheur futur que je me dois de résoudre immédiatement des problèmes d'une gravité exceptionnelle.

ELLE. Des problèmes d'argent, je parie ?

LUI. Evidemment, des problèmes d'argent.

ELLE. C'est le comble ! Non, mais... est-ce que tu te rends compte de l'énormité de la chose ? Me faire passer après l'argent, moi... Comme si nous avions besoin d'argent pour être heureux !

LUI. Moi, peut-être pas... mais toi, sûrement !

ELLE. Peut-on dire ! Un cœur et une chaumière me suffisent amplement.

LUI. Oui, une chaumière... à condition qu'il y ait dedans le chauffage central, un réfrigérateur, une télévision, une machine à laver électrique et un mixer !

ELLE. Tu vois, je me contenterai du minimum ! Et encore, le mixer, je n'y avais pas pensé !... Tu es un chou !

LUI. Et avec quoi veux-tu que je le paye, ton mixer, pourrais-tu me l'expliquer ?

ELLE. Ne cherche pas la petite bête... Pour trente mille francs on peut avoir le modèle le plus perfectionné, ce n'est pas le Pérou !

LUI. N'empêche que si on l'ajoute au reste, ça fait une fameuse addition !

ELLE. Ça, mon chéri, c'est tes affaires ! (*Geste de Lui.*) Et puis tu m'ennuies à la fin ! Bientôt, tu vas me reprocher d'être dépensière ! Moi, dépensière ! Rends-moi au moins cette justice que depuis que je te connais, je n'ai pas dépensé le moindre centime pour mes toilettes.

LUI. Je comprends... c'est moi qui ai tout payé !

ELLE. C'est plutôt mufle, ce que tu dis là !

LUI. C'est mufle de voir les choses telles qu'elles sont ?

ELLE. En certaines circonstances, oui. Que tu le penses, ce n'est déjà pas joli, joli, mais que tu ailles le crier sur les toits... Tu es un mufle, voilà tout; tu ne m'en feras pas démordre !

LUI. J'ai tort de discuter...

ELLE. Quand je pense à la joie que tu as éprouvée le jour où tu m'as offert mon manteau de vison... C'est bien simple, je ne jurerais pas que ce cadeau ne t'ait pas fait plus de plaisir qu'à moi !

LUI. Ma foi, je suis heureux quand je te vois heureuse, c'est normal et ça devrait te rassurer sur mes sentiments. Mais en tout cas, ça n'enlève rien au fait que ce manteau m'a coûté les yeux de la tête !

ELLE. Tu vois comme tu es... Quand tu me l'as offert,

tu n'as pensé qu'à la joie que cela me ferait. Tandis que maintenant, tu penses en plus au prix qu'il t'a coûté... De là à en conclure que tu m'aimes moins, il n'y a qu'un pas !

LUI, *les bras au ciel.* Jamais de ma vie, je n'ai entendu raisonnement aussi spécieux que celui-là !

ELLE. Spécieux ou non, il tient debout ! On mesure l'amour qu'un homme porte à une femme, non seulement au prix des cadeaux qu'il lui fait, mais encore à la manière dont il les lui offre. Et cette manière, force m'est de reconnaître que tu ne l'as plus. Et tu as bien tort d'avoir élevé le ton justement à propos de ce manteau... Car si tu ne me l'avais pas offert en plein été, je te l'aurais sûrement réclamé au début de l'hiver et tu l'aurais payé quelques dizaines de milliers de francs plus cher ! C'est l'histoire du charbon qu'on fait rentrer au mois d'août ! Ce qui revient à dire que, non seulement, ce manteau nous a fait plaisir à tous les deux — j'insiste bien là-dessus ! — mais de plus, il t'a fait faire une économie appréciable ! Et cette fois, je te tranche la gorge si tu me dis que mon raisonnement est spécieux !

LUI, *dégoûté.* Il y a des moments où je donnerais dix ans de ma vie pour avoir quatre pattes et vivre seul de noix de coco au fond d'une forêt vierge !

ELLE. Eh bien ! vas-y dans ta forêt ! Mais je tenais à te faire remarquer que tu me cherches une querelle stupide à propos de rien, comme si tu désirais que nous nous fâchions. Si c'est cela que tu veux, dis-le ! Mais alors, ne t'évertue plus à me faire croire que tu m'aimes autant et que tu comptes toujours m'épouser. Hein ? C'est argumenté, ça ?

LUI. C'est complètement idiot !

ELLE. Un homme qui n'a plus de raisons valables à invoquer finit toujours par trouver idiot ce qu'on lui rétorque, c'est bien connu. Ah ! je te jure que si mon divorce avait déjà été prononcé, je t'emmènerais incontinent devant le Maire du qartier, car voilà bien la seule personne au monde avec laquelle il te serait impossible de prendre des faux-fuyants !

LUI. Mais je t'y emmènerai devant le Maire, sois tranquille.

ELLE. Quand ? A Paques ou à la Trinité ?

LUI. Tout de suite...

ELLE, *heureuse.* Chéri !

LUI. Tout de suite les grands mots ! Dès que possible, c'est juré.

ELLE, *refroidie.* Ça peut vouloir dire dix ans aussi bien que dix jours.

LUI, *riant.* Ce ne sera peut-être pas dix jours, mais ce ne sera certainement pas dix ans non plus.

ELLE. Avec toi, je m'attends à tout.

LUI. Ecoute, Yvonne, je voudrais que tu comprennes une chose : pour l'instant j'ai de graves soucis et la tête ailleurs.

ELLE. J'ai tellement peur que ton cœur ne suive ta tête !

LUI. Comme si tu ne me connaissais pas !...

ELLE. Justement !

LUI, *conciliant.* Tiens, je vais te faire une proposition : Réglons nos affaires chacun de notre côté, ensuite, nous aurons tout le temps de penser à nous.

ELLE, *après un temps.* Bien, admettons. (*Un temps.*) Et alors ?

LUI. Alors quoi ?

ELLE. Enfin... tu ne vas pas me laisser partir comme ça, sans me dire quelque chose de gentil ?

LUI, *excédé.* Que veux-tu que je te dise ?

ELLE. Et il le demande, encore ! Si tu m'aimais vraiment, ça te viendrait tout seul ! Un mot aimable, une phrase attentionnée, une pensée délicate, je ne sais pas, moi...

LUI. Eh bien !... (*Il cherche visiblement.*) prends garde à ne pas attraper froid dans l'avion...

ELLE. Si tu continues sur ce ton, je ne le prendrai sûrement pas, cet avion !

LUI. Ah ! tu m'embêtes, à la fin !

ELLE. Et voilà ! Fais-moi des reproches... A moi qui t'ai tout sacrifié, ma situation, mon mari...

LUI. Tu parles d'un sacrifice... Tu ne peux le voir en peinture !

ELLE. N'empêche qu'avec lui, je ne me dispute jamais.

LUI. Et pour cause... quand on se trouve à des milliers de kilomètres l'un de l'autre ! (*Violent.*) Et puis j'en ai assez de cette discussion oiseuse ! Pars pour Alexandrie, et à ton retour, nous prendrons une décision définitive concernant notre mariage.

ELLE, *emportée.* Comment, une décision définitive... ?

(*Le téléphone sonne.*)

LUI. Ah ! voilà autre chose, à présent ! (*Il décroche, très énervé.*) Allô !... Ah ! vraiment ! Un entrepôt de cinq mille mètres carrés qui brûle comme une botte de foin, ce n'est pas un feu de cheminée, mon vieux ! Il doit y avoir des indices, quelque chose de suspect, remuez-vous ! Qu'est-ce que vous foutez ?... C'est ça, j'attends le coup de téléphone de Martignac, et je file vous rejoindre. A tout à l'heure. (*Il raccroche.*) Si l'assurance discute, on n'a pas fini d'en voir... (*Il se retourne brusquement vers Elle*). Tu comprends ce que ça signifie, toi ? D'ici que je mette ma montre au clou pour payer ton alliance, il n'y a pas loin !

ELLE, *pincée.* J'espère au moins que nous aurons de quoi nous offrir chaque jour un sandwich...

LUI. Au train où vont les choses, rien n'est moins sûr... En tout cas, je ne te garantis pas qu'il sera beurré !

ELLE. Tu sais parfaitement que je fais un mariage d'amour... Mais si c'est pour crever de faim du jour au lendemain, tu ferais mieux de le dire tout de suite !

LUI. Mais ça fait une heure que je te le répète sur tous les tons ! Je ne peux tout de même pas te le danser !

ELLE, *prenant une résolution subite.* Au revoir !

LUI. Au revoir ! (*Elle sort en claquant la porte.*) La garce !

(*Noir rapide. Au retour de la lumière, Judith a repris sa place.*)

Comme vous le voyez, ça débutait plutôt mal !

JUDITH. Je vois. (*Un temps.*) Mais... n'avez-vous pas été un peu... brusque, ce jour-là ?

LUI. N'oubliez pas que j'avais quelque raison d'être nerveux.

JUDITH. Dire que les humains passent leur temps à se chercher... Ils gâchent leur vie à courir après le bonheur...

LUI. Le monde est mal fait.

JUDITH. Pardon ! A l'origine, il était très réussi. Ce sont les hommes qui y ont semé le désordre.

LUI. Oh ! les femmes aussi !

JUDITH. Je parlais en général.

LUI. Il est si difficile de rencontrer son idéal. Ah ! si je vous avais connue, vous, par exemple... Vous m'auriez plu, vous êtes si douce...

JUDITH, *riant.* J'aurais voulu que vous me voyiez avant ! Vous auriez sûrement déchanté !

LUI. Dommage que ce ne soit plus réalisable...

JUDITH. Taisez-vous ! (*Un temps.*) Vous voyez bien que je n'ai même plus le droit de regretter... (*Un temps.*) Mais je me laisse aller... Où en étions-nous ?

Ah oui ! votre femme..., voyons, quand l'avez-vous épousée ?

LUI. Malgré mes préoccupations, je dus céder devant son entêtement, et un mois après son retour d'Alexandrie, le Maire reçut notre visite. C'est alors que commencèrent les véritables difficultés... Je vous fais juge...

(Noir rapide. Au retour de la lumière, Judith a disparu. Elle entre. Tenue d'intérieur.)

ELLE. Quel travail ! Tout est sens dessus dessous, dans cette maison ! C'est une chance que j'aime faire du rangement !

LUI, *venant à elle.* Heureuse ?

ELLE. Comme jamais. *(Ils s'embrassent.)* Tu sais, mon chéri, j'ai des tas de projets !

LUI, *inquiet.* Des projets ?

ELLE. Pour ici, d'abord, c'est un véritable intérieur de célibataire. Je vais en faire un petit nid pour amoureux.

LUI. Tu crois ?

ELLE. Je vais tout transformer, tu ne t'y reconnaîtras plus !

LUI. Si tu penses que c'est nécessaire...

ELLE. Absolument indispensable. *(Un léger temps.)* Et puis, nous allons prendre une bonne !

LUI. Une bonne ? Pourquoi faire ?

ELLE. Mais pour tout faire, la cuisine, le ménage, les commissions...

LUI. Ça va être coûteux.

ELLE. Oui, mais notre vie y gagnera en intimité, je pourrai davantage m'occuper de toi. *(Il fait la moue.)* Quoi ? Ça ne te plaît pas ?

LUI. Le principe est bon, mais... il nécessite de l'argent...

ELLE. Quelle importance ? Je n'ai pas à m'occuper de ces détails !

LUI. Toi, non, mais moi oui ! C'est pourquoi je me demande si le moment est propice. Ma situation financière reste précaire.

ELLE. Pourquoi ?

LUI. A cause de la catastrophe d'Aubervilliers.

ELLE. Tu es assuré.

LUI. Voilà le hic : l'assurance refuse de payer.

ELLE. Ben... Intente un procès.

LUI. Facile à dire. Il faut des fonds.

ELLE. Trouves-en.

LUI. Tu parles comme une femme ! Trouves-en... comme si c'était commode...

ELLE. Bah ! Tout cela n'est pas si grave.

LUI. Au contraire. Il faudrait que tu te mettes une fois pour toutes dans la tête que c'est très grave.

ELLE, *interdite.* Comment, très grave ? *(Un temps.)* Tu ne veux pas dire... que tu es... ruiné ?

LUI. Pas encore... mais...

ELLE. Quoi ?! Ruiné ! Tu es ruiné ?

LUI. Mais non...

ELLE. Je viens d'épouser un homme ruiné ! Ça, c'est le bouquet ! *(Un temps.)* Entre nous, tu aurais pu me le dire plus tôt !

LUI. Mais je n'ai pas cessé de te le répéter, le jour de ton départ pour Alexandrie, rappelle-toi !

ELLE. Tu m'as parlé de ça ?

LUI. Naturellement. Il est vrai que tu ne voulais rien entendre !

ELLE. Tu vois, tu n'as pas assez insisté !

LUI. Tu es d'une mauvaise foi... Enfin, qui a voulu ce mariage ?

ELLE. Toi. La preuve, lorsque le Maire t'a posé la question, tu as répondu oui. Tu n'avais qu'à dire non, nous n'en serions pas là ! *(Un temps.)* Bref, tu n'as plus le sou ?

LUI. Ben... non. Mais je te répète que tu as toujours été au courant.

ELLE. Jamais de la vie. Nous avions effleuré le sujet, peut-être...

LUI. Tu ne voulais pas m'écouter !

ELLE. C'est bien ce que je te reproche !

LUI. Ça alors !... D'ailleurs, à t'entendre, on jurerait que seule la question argent t'intéresse.

ELLE. Evidemment, elle m'intéresse. Je n'ai pas l'intention de mener une vie d'ermite... le temps des cavernes est révolu depuis longtemps !

LUI. Il n'est pas question de vivre en troglodyte, mais simplement de se restreindre un peu.

ELLE. Joli programme ! J'ai tout de même un standing...

LUI. Tu en auras un autre moins élevé, voilà tout.

ELLE. Je refuse catégoriquement. Pour que mes amies se moquent de moi, merci bien ! Je les entends d'ici... Oh ! ma chère, vous avez vu cette pauvre Yvonne, elle vient d'épouser un type en pleine purée... comme c'est triste ! Eh bien ! ça, jamais, plutôt mourir !

LUI. Je croyais que tu m'aimais...

ELLE. Oui, je t'aime. Mais j'aime aussi mon confort !

LUI. Je me demande pourquoi tu m'as épousé ?

ELLE. Parce que tu as su cacher ton jeu... *(Une idée lui traverse l'esprit.)* Oh ! j'y suis !

LUI, *résigné.* Quoi encore ?

ELLE. Je comprends tout, à présent ! Je sais pourquoi tu t'es jeté sur moi comme la pauvreté sur le monde ! Tu t'es dit que je pourrais peut-être t'apporter les fonds qui te manquaient... c'est cela !

LUI. Ah ! là, tu exagères !

ELLE. Pas du tout ! Tu as pensé : la femme d'abord, et l'argent du même coup ! Je te découvre, toi et tes machinations !

LUI. Yvonne, ça suffit !

ELLE. Sale goujat !

LUI. Yvonne ! *(Il lui envoie une maîtresse gifle.)*

ELLE. Oh ! et il me bat !

LUI, *désolé.* Je... pardonne-moi, je ne voulais pas...

ELLE. Eh bien ! Qu'est-ce que ça aurait été si tu avais voulu ! Pierre, je te le dis, c'est une gifle que tu n'oublieras pas de sitôt ! Ah ! tu as voulu m'avoir pour mon argent... Parfait, mon bonhomme, tu vas trouver à qui parler ! Je vivrai avec le tien, que tu le veuilles ou non. Après tout, nous sommes mariés ! Et je vivrai à ma manière, comme si de rien n'était, tu te débrouilleras.

LUI, *pantelant.* Ecoute-moi...

ELLE. Plus un mot ! On va rire... D'abord, je vais faire transformer ma chambre, et aussi faire passer une annonce pour la bonne... On ne s'est encore jamais fichu de moi impunément, tu vas en savoir quelque chose !

(Elle sort en claquant la porte. Lui est effondré. Noir rapide. Au retour de la lumière, Judith a repris sa place.)

LUI. Vous voyez ça...

JUDITH. C'est stupéfiant ! Et que fit-elle, après ?

LUI. Elle mena, durant deux ans, un train d'enfer, vécut comme une reine et engloutit avec un plaisir

non dissimulé ce que je parvenais à mettre de côté au prix de véritables tours de force.

JUDITH. Vous auriez pu...

LUI. Quoi ? Divorcer ? Elle refusa obstinément. La tuer ? Il m'a toujours manqué ce petit quelque chose sans quoi un honnête homme ne pourra jamais devenir un assassin honnête. Enfin, dernière solution, attendre qu'un jour, au paroxysme, elle me loge une balle dans le ventre ? Elle ne l'aurait jamais fait, puisqu'elle se serait retrouvée seule, criblée de dettes. Non, j'étais dans une impasse...

JUDITH. Je comprends... (*Un temps.*) Un dernier détail me chiffonne : Vous aviez projeté de vous suicider, d'accord, mais pourquoi aujourd'hui ?

LUI. A cause de la scène d'hier soir... La goutte d'eau qui fait déborder le vase.

JUDITH. Qu'est-il arrivé ?

LUI. Il faut que je vous explique... En amour, Yvonne était devenue pour moi une étrangère. Alors, il a bien fallu que je cherche ailleurs ce qu'elle refusait de me donner.

JUDITH. Des maîtresses ?

LUI. Comment faire autrement ?

JUDITH. Ainsi donc, un homme ne peut vivre deux ans sans amour !

LUI. Même bien entraîné, ce doit être une performance plutôt rare !

JUDITH. C'est désolant... et c'est petit.

LUI. Vu du ciel, surtout ! Dites-moi, pourrai-je encore aimer, maintenant que je suis mort ?

JUDITH. Certainement, de toute votre âme !

LUI. Ah ! c'est bien ce que je craignais !

JUDITH. Vous attachez tant d'importance à l'enveloppe charnelle ?

LUI. Pour certaines choses, je la juge même indispensable !

JUDITH. C'est un point de vue.

LUI. Il doit avoir de nombreux partisans !

JUDITH. On dirait que vous n'étiez pas fin prêt pour faire un bon mort ! Quand on regrette à ce point... Donc, vous avez trompé Yvonne ?

LUI. Par la force des choses... J'avais rencontré une jeune femme tellement ravissante...

JUDITH. Qu'elle vous avait ravi !

LUI. Exactement. Elle me plaisait à tel point qu'après trois mois, j'ai pensé sérieusement à refaire ma vie avec elle.

JUDITH. Encore !

LUI. Je comprends que, dans mon cas, cela puisse passer pour une manie ! Mais j'étais prêt à tenter cette nouvelle expérience...

JUDITH. On dirait vraiment que vous considérez le mariage comme un laboratoire d'essais ! Du reste, je ne comprends pas votre obstination, puisque votre femme refusait de divorcer.

LUI. Tout vient de là. Malgré moi, j'espérais encore... En amour, on est un peu bête...

JUDITH. C'est tellement masculin !

LUI. Mais hier soir j'ai compris qu'Yvonne n'en démordrait sous aucun prétexte. C'est qu'elle en était arrivée à me haïr ! Nous jouions au plus patient... et elle n'avait pas sa pareille !

JUDITH. Que s'est-il passé, au juste ?

LUI. J'étais rentré vers six heures. Je me sentais doublement anxieux, d'une part, parce que j'attendais des nouvelles de mon avocat, d'autre part, parce que Micheline — c'était le nom de mon amie — m'avait mis en demeure de trouver enfin une solution définitive à notre problème. J'allais et venais dans cette pièce comme un ours en cage. A six heures et demie...

(*Noir rapide. Au retour de la lumière, Judith a disparu. Lui, ne tient pas en place. Elle, paraît, très élégante, et portant un paquet qu'elle pose sur le canapé.*)

ELLE. Bonsoir.

LUI. Bonsoir.

ELLE. Ouf ! je suis rompue.

LUI. Moi aussi !

ELLE. A quoi faire ?

LUI. A attendre.

ELLE. A attendre quoi ?

LUI. Le coup de téléphone de Martignac.

ELLE. A quel sujet ?

LUI. Comment à quel sujet ? Tu ne sais pas que l'appel était pour aujourd'hui ?

ELLE. Quel appel ?

LUI. Mais, mon procès, nom d'un chien !

ELLE. Ah ! je croyais que Martignac voulait nous inviter à dîner !

LUI. Il en est question ! C'est ma dernière chance qui vient de se jouer. Je perds en appel et tout est foutu.

ELLE. Domine-toi un peu... Dire que je ne peux rentrer d'une journée éreintante, sans te trouver grognon et désagréable.

LUI. Parce que j'ai des raisons de l'être. Quant à tes journées éreintantes, laisse-moi rire ! Courir les magasins, dépenser des mille et des cents, ça t'éreinte ?

ELLE. Affreusement. (*Elle défait son paquet.*)

LUI. Qu'est-ce que ça ?

ELLE. Une boîte à musique. (*Elle la fait fonctionner.*)

LUI. Tu crois vraiment que c'était indispensable ?

ELLE. Je ne sais pas, mais j'en avais envie. Il me semble que c'est une raison suffisante.

LUI, *se décidant*. Yvonne, j'ai à te parler.

ELLE. Oui ?

LUI. Depuis deux ans, nous menons une vie absurde. D'abord, tu ne peux plus me sentir.

ELLE. Possible... à qui la faute ?

LUI. A qui, tu oses le demander ?

ELLE. Evidemment, il faut bien qu'il y ait un responsable !

LUI. Ma parole, tu es inconsciente !

ELLE. Je cherche à voir où tu veux en venir.

LUI. Tu vas le savoir, mais auparavant, je tiens à te signifier que j'ai ma petite idée au sujet de notre désaccord permanent et sur celui de nous deux qui en porte l'entière responsabilité.

ELLE. Moi, peut-être ?

LUI. Il me semble !

ELLE. J'ai l'impression que tu renverses les rôles avec une facilité... N'oublie pas que tu m'as épousée en pleine déconfiture. Je l'ai compris trop tard, c'est un fait, et si j'ai commis une faute, c'est là qu'elle réside. En un mot, tu m'as roulée. A présent, je prends ma revanche, c'est le jeu.

LUI. J'ai assez joué.

ELLE. Pas moi. Et je suis heureuse ainsi.

LUI. Toutes tes belles paroles ne changeront rien à l'affaire. Car, à présent, il y a un os, et de taille.

ELLE. Lequel ?

LUI, *après un temps.* J'aime une autre femme.

ELLE. Bravo ! Blonde ou brune ?

LUI, *abasourdi.* Hein ?

ELLE. Je te demande : blonde ou brune?

LUI. C'est..., c'est tout l'effet que ça te fait ?

ELLE. Ça m'est complètement égal ! Tu pourrais aimer toutes les autres femmes de la création que je m'en ficherais éperdument !

LUI. C'est nouveau.

ELLE. Plains-toi !

LUI. Parfait. Donc, tu t'en moques. Dans un sens, tant mieux. (*Un temps.*) Alors, si je te demandais... pour la dernière fois...

ELLE. Quoi ?

LUI. De divorcer...

ELLE. C'est tout ?

LUI. Ce serait déjà tant !

ELLE. Tu veux divorcer ?

LUI Ce serait la meilleure solution .

ELLE. Peut'être... (*Un temps.*)

LUI, *agacé.* Alors ?

ELLE. Alors quoi ?

LUI. Je t'ai posé une question...

ELLE Je n'ai pas fait attention !

LUI. Tu te fous de moi ?

ELLE. Tu crois ?

LUI, *s'énervant.* J'en ai assez ! Il te faut répondre. Veux-tu divorcer, oui ou non ?

ELLE, *toujours très calme.* Résumons-nous ! (*Geste impatient de Lui.*) Calme-toi, rien ne sert de s'emballer. Voyons... Je te déteste... C'est un fait. Il est même difficile de détester quelqu'un davantage. Mais dans le fond, t'arrive-t-il de m'entendre dire un mot plus haut que l'autre ? Jamais, n'est-ce pas ? Parfait ! Je dépense ton argent..., c'est indéniable. Mais comme nous sommes mariés, cela me paraît on ne peut plus naturel ! Bien ! (*Un léger temps.*) Je te trompe...

LUI. Hein !

ELLE. Naturellement. La terre a rarement eu le privilège de porter un individu plus cocu que toi, tu peux en être certain !

LUI. Çà, par exemple...

ELLE. Ne te fâche pas, puisque je le fais discrètement ! Tu vois, tu as toutes les chances ! Donc, je te trompe. Mais tu n'en as aucune preuve et je te mets au défi d'en découvrir la moindre. Continuons ! Je me moque de toi à longueur de journées, ça crève les yeux ! N'empêche que je n'ai jamais négligé en quoi que ce soit mes devoirs de maîtresse de maison. Sur ce chapitre encore, je suis irréprochable. (*Un petit temps.*) Alors, vraiment, pourquoi voudrais-tu divorcer ?

LUI. Bref ! Tu refuses ?

ELLE. Disons que je n'en vois pas la nécessité. (*Un temps.*) Ou alors... il y aurait bien une solution...

LUI. Laquelle ?

ELLE. Tu demandes le divorce et tu prends tous les torts à ta charge. Je garde l'appartement et tu me verses trois millions par an, premier versement cash ; c'est à prendre ou à laisser.

LUI. Garce ! Triple garce !

ELLE. Tu laisses ? Tant pis.

LUI. Tiens, par moments, j'ai envie de foutre le camp !

ELLE. Même sous les ponts, tes créanciers ne tarderaient pas à te retrouver.

LUI. Tu es infâme !

ELLE. Non. Je me venge, c'est tout.

LUI. Mais de quoi, Bon Dieu ?

ELLE. De toi, ça me suffit...

LUI. Tu te contentes de peu.

ELLE. Exactement ce que je me répète depuis deux ans !

LUI. Puisque tu me hais, pourquoi ne pas me tuer ? (*Elle éclate de rire, se lève, va au bureau, ouvre un tiroir, tire le revolver et le lui montre.*)

ELLE. Tu vois, il est chargé. Une balle et ce serait fini... Seulement, tu ne me laisserais que des dettes... Très mauvais calcul ! (*Elle range le revolver et pousse un long soupir.*) Il faut savoir être réaliste !

LUI. Tu ne souhaites donc pas que je meure ?

ELLE. Pas pour l'instant !

LUI, *au paroxysme.* Monstre ! Tu veux ma déchéance complète, avoue-le !

ELLE, *haussant les épaules.* Je n'ai même pas le besoin de le vouloir..., elle vient toute seule !
(*Le téléphone sonne. Lui se précipite.*)

LUI, *au téléphone.* Allô ! Ah ! Martignac ! Alors ?... (*Un temps.*) Oui... (*Un temps. Il paraît soudain très abattu.*) Ah ! oui... je comprends... (*Un temps.*) Merci, mon vieux... (*Il raccroche.*) C'est fini...

ELLE, *froidement.* Qu'est-ce que je disais ?

LUI, *affalé sur une chaise.* C'est fini... Je suis totalement ruiné... Je dois des sommes folles à tout le monde... et toi... toi ! (*Un temps. Il sourit avec amertume.*) Tout à l'heure, au coin de la rue, une vendeuse de la Loterie Nationale criait que le treize était un jour de chance... J'ai pris un billet pour me persuader moi-même.

ELLE. Quel numéro ?

LUI, *tirant le billet de sa poche.* Cent onze mille cent onze.

ELLE, *ricanant.* Pour gagner avec ça...

LUI, *rangeant son billet.* Elle me l'a donné au hasard.

ELLE. Ça ne pouvait pas mieux tomber ! (*Elle se lève.*) On dîne dans une demi-heure. Tu entends ? On dîne dans une demi-heure... Et ne me fais pas attendre..., il y a un soufflé !
(*Elle sort. Noir rapide. Au retour de la lumière, Judith a repris sa place.*)

LUI. Voilà. Je me suis retrouvé sans volonté et sans courage. J'ai pensé que l'idée du revolver n'était pas mauvaise. J'ai écrit cette lettre dans laquelle j'explique tout. J'étais déjà condamné.

JUDITH. Rappelez-vous que vous n'êtes pas encore tout à fait mort ! Et avouez que vous mériteriez une petite leçon !

LUI, *bondissant.* Vous n'avez tout de même pas l'intention...

JUDITH. Laissez, je réfléchis.

LUI. C'est inutile ! Je connais Yvonne. Mon suicide balaye ses derniers plans. Je la laisse endettée jusqu'au cou et dans une situation inextricable. Grâce à ça, la mort m'a paru plus douce !

JUDITH. Ne voudriez-vous pas tenter un ultime essai ?

LUI. Que non !

JUDITH. Même à présent que vous disposez d'un nouvel atout ?

LUI. Lequel ?

JUDITH. Votre suicide.

LUI. Vous la croyez capable de s'apitoyer sur mon sort ? Vous oubliez que je me suis supprimé à cause d'elle, et non pour elle.

JUDITH. La vision de la mort provoque parfois des revirements inattendus. Plus j'y pense, plus je trouve que ce serait psychologique.

LUI. Votre raisonnement serait valable avec certaines femmes, mais avec Yvonne, il ne tient pas debout.

JUDITH, *engageante*. Essayons ! Avez-vous déjà fait devant elle une allusion quelconque à votre projet !

LUI. Jamais.

JUDITH. Parfait. Ça la frappera davantage.

LUI. Ah ! Je l'entends d'ici, Yvonne... « Imbécile ! Tu rates tout. Même pas fichu de te tuer convenablement ! » Non, merci ! Rater sa vie, ce n'est déjà pas fameux..., mais rater aussi sa mort, ça devient ridicule !

JUDITH. Et Micheline ? Vous ne la regrettez pas ?

LUI. Puisqu'il était dit que nous ne pourrions jamais nous marier... Non, je suis mort et j'entends le rester !

JUDITH. Je dois vous donner une dernière chance !

LUI. Et moi, je n'en veux pas ! Ou alors, si vous me renvoyez, faites en sorte que ma femme se rompe le cou dans l'escalier ou qu'elle se fasse broyer par un autobus ! En ce cas, on pourrait s'entendre ! Une de partie, un de revenu, cela ferait une moyenne !

JUDITH. Je ne suis pas ici pour supprimer du monde, mais pour en faire revivre.

LUI. Mais c'est abominable !

JUDITH. Ah ! ne vous mettez pas en colère, ça ne sert à rien.

LUI. Je ne vous cache pas que si je revois Yvonne, je suis capable de faire un malheur !

JUDITH. Mon rôle n'est pas de présager de l'avenir.

LUI. C'est couru d'avance ! Vous me tirez d'un suicide pour me flanquer dans un assassinat, joli travail !

JUDITH, *souriant*. Je gage que vous ne la tuerez pas.

LUI, *soupirant*. Je vois qu'il n'y a pas à discuter... Parfait. Mais je tente l'expérience à mon corps... à mon âme défendante !

JUDITH. Enfin ! (*Un temps.*) Qu'allez-vous faire, une fois que vous aurez recouvré la vie ?

LUI. Très probablement me tirer une seconde balle dans la cervelle !

JUDITH. Ah ça ! je vous le défends par exemple ! (*Geste résigné de Lui.*) A quelle heure votre femme doit-elle rentrer ?

LUI. D'une minute à l'autre.

JUDITH. Bon, dépêchons-nous.

LUI, *s'allongeant par terre au pied du canapé dans la même position qu'au début.*) Oh ! le plus tard sera le mieux !

JUDITH. Je vous préviens, vous allez revenir à vous avec un sérieux mal de tête...

LUI. Ça commence bien ! Il est écrit que je passerai mon temps à souffrir...

JUDITH. C'est la vie. Un dernier conseil. Depuis deux ans, vous avez fait preuve d'un manque d'autorité désastreux. Je vous engage à changer de méthode.

LUI. Facile à dire. Je suis comme je suis, malheureusement.

JUDITH. Espérons tout de même que vous ne serez plus comme vous étiez ! (*Elle inspecte pour voir si tout est en ordre, s'aperçoit qu'elle a oublié le revolver, va le chercher dans le tiroir du bureau et vient le poser près du corps.*) Et maintenant, adieu.

LUI, *se relevant à demi*. Au revoir !

(*Judith sort silencieusement par la porte-fenêtre. Tout est rigoureusement comme au début. Un temps. Soudain, on entend la voix de Elle dans la coulisse :* « Pierre, Pierre, tu as gagné... » *Elle paraît, très surexcitée, tenant un journal à la main.*)

ELLE. Tu as gagné... quarante millions ! (*Elle s'arrête près du bureau, voit la lettre, la prend.*) Tiens, qu'est-ce que c'est que cette lettre ? (*Elle se retourne à demi, aperçoit le cadavre et pousse un cri.*) Oh ! Pierre ! (*Elle laisse retomber la lettre sur le bureau, s'approche du cadavre et se penche pour le toucher.*) Ma parole... il est mort ! (*Elle se met à fouiller avec précipitation dans ses poches, tire le billet de loterie et compare avec le journal.*) C'est bien ça ! Cent onze mille cent onze ! Quarante millions ! J'ai gagné quarante millions ! (*Elle se relève, voit le revolver, le prend de sa main gantée et va le porter sur le bureau. Au moment de le poser, Lui pousse un grognement. Elle se retourne.*) Qu'est-ce... que... (*Nouveau grognement.*) Mais... il vit encore ! (*Elle lui fait face, revolver au poing. Lui tente de se redresser légèrement.*) Imbécile ! Tu rates tout ! Même pas capable de te tuer convenablement ! (*Elle tire. Il retombe, mort. Elle jette le revolver près du cadavre, va au téléphone et compose un numéro de deux chiffres.* (*Un temps.*) Allô ! le commissariat de police ? C'est pour un suicide.

RIDEAU

TRÈS IMPORTANT

Chaque abonné reçoit une carte verte de fin d'abonnement six semaines avant l'expiration de son abonnement. Nous insistons beaucoup auprès de nos abonnés pour que le règlement soit effectué dès réception de cette carte sans attendre une nouvelle relance. Seul ce règlement permet d'éviter les erreurs, les frais et les interruptions dans le service de « l'Avant-Scène ». (Nous signalons à nos abonnés que le mois d'échéance de leur abonnement est indiqué sur l'étiquette-adresse de chaque numéro. Qu'ils ne l'oublient pas. Merci.)

Nous rappelons à tous nos abonnés qu'il ne pourra être tenu compte que des demandes de changement d'adresse accompagnées de 1 NF en timbres-poste

Un homme averti en vaut quatre

l'auteur

Intermède espagnol du XVII[e] siècle
adapté par **André Camp**

les personnages

Cette farce fut créée sur les antennes de la R.T.F. (France II) le 7 avril 1960. Réalisation de Claude Roland-Manuel. Production de Pierre Peyrou.

Lorenzo, *le mari, un brave homme*	**Michel Galabru**
Benita, *sa sœur, une chipie*	**Micheline Bona**
Mencia, *sa femme, une coquette*	**Janine Camp**
Ses quatre amis : Juan, Pedro, Pablo, Jaime	**Robert Murzeau**

le décor

Une place publique dans un village espagnol, autrefois.

BENITA, *seule, faisant les cent pas devant la maison de Lorenzo.* C'est aujourd'hui que mon crétin de frère arrive après huit jours d'absence... Ah ! Ah !... il va faire une drôle de tête quand il va savoir ce qui s'est passé chez lui pendant ce temps-là... Heureusement que je veille au grain et que j'ai de la raison pour deux.

LORENZO, *arrivant, une valise à la main.* Bonj...

BENITA. Imbécile, animal, nigaud, lourdaud, balourd...

LORENZO. Merci, ma sœur, pour vos bonnes paroles à mon retour d'un voyage dont je ne suis pas mécontent.

BENITA. Il y a vraiment de quoi être fier de votre voyage !

LORENZO. Et pourquoi donc ?

BENITA. Parce que plusieurs s'en sont réjouis.

LORENZO. Tant mieux pour eux, grand bien leur fasse.

BENITA. Justement, ah ! ah !

LORENZO. Que voulez-vous dire ?

BENITA. Que certains ont mis à profit votre absence.

LORENZO. Et de quelle façon, s'il vous plaît ?

BENITA. En s'installant chez vous et en y menant joyeuse vie, en compagnie de votre épouse Mencia.

LORENZO. De qui parlez-vous ?

BENITA. De vos bons amis Juan, Pedro, Pablo et Jaime.

LORENZO. Ma maison est la leur.

BENITA. Ce n'est pas une raison pour la mettre au pillage, et de vous ridiculiser par surcroît...

LORENZO. Qu'insinuez-vous perfidement ?

BENITA. Eh bien que, depuis votre départ, ils ont pris possession de votre demeure, buvant votre vin, vidant votre garde-manger, vendant vos meubles, emportant votre argenterie, raflant votre vaisselle, forçant votre coffre-fort, pillant votre garde-robe, mettant à mal votre basse-cour, brûlant votre bois, faisant main basse sur tous vos effets, gaspillant...

LORENZO. ... C'est tout ?

BENITA. Non, car je ne vous ai pas encore dit le plus grave.

LORENZO, *affolé.* Mon Dieu ! Que pouvaient-ils faire de pire ?

BENITA. Vous le demanderez à Mencia, car c'est encore elle qui le sait le mieux...

LORENZO. Mencia est honnête.

BENITA. Mencia est coquette.

LORENZO. Mencia est réservée.

BENITA. Mencia est écervelée.

LORENZO. Mencia n'aime que son mari.

BENITA. Et les beaux garçons aussi.

LORENZO. Mencia est fidèle.

BENITA. Trop belle, pour être fidèle.

LORENZO. Çà, ma sœur, je ne te crois pas. C'est la jalousie qui te fait parler.

BENITA. Viens jusqu'à cette fenêtre... Ecoute et vois. (*Elle l'entraîne jusqu'à la fenêtre, on entend des rires et des éclats de voix joyeux, en arrière-plan.*)

LORENZO. Malédiction !

BENITA. Qu'en dis-tu ?

LORENZO. Les infâmes !

BENITA. Allons, je vois que tu deviens raisonnable... Que vas-tu faire ?

LORENZO. Je ne sais pas... Les réprimander.

BENITA. Tu es donc incurable... (*Forte.*) Il faut te venger.

LORENZO. Me venger... mais comment ?

BENITA. Vous êtes déshonoré et ruiné. Ce n'est que

© André Camp 1960

dans le sang qu'on lave un tel outrage. Je ne t'en dis pas plus. Venge-toi, venge-moi, meurs ou tue ! Justement en voici un, c'est Juan. Je te laisse avec lui. (*Elle sort.*)

LORENZO, *seul.* Après tout elle a raison... C'est intolérable... Si encore ils avaient demandé la permission. Tant pis pour eux, qu'ils meurent. Je ne ferai pas de quartier... Au premier de ces messieurs. (*A Juan, sortant de la maison.*) Holà, compère !

JUAN. Quelle bonne surprise !... Je sortais justement de chez vous, où j'étais allé tenir compagnie à votre épouse.

LORENZO, *froid.* Je vois... (*Violemment.*) Et qu'y faisiez-vous, charmante fripouille ?

JUAN. Fripouille, moi ? Parce que j'attendais votre retour en votre logis ?

LORENZO. C'est bien ce que je vous reproche.

JUAN. La calomnie aux cent bouches a déjà commencé son œuvre.

LORENZO. Taisez-vous. Je sais tout. Et je vais vous tuer, mon ami, s'il vous plaît. (*Il dégaine.*)

JUAN. Je suis, Monsieur, votre valet. Je mérite ce châtiment, c'est la seule chose que je n'aurai pas volée. Mais si, de votre main sûre, vous me baillez une blessure dont je meurs, la police va s'emparer de l'affaire. Songez à tous les désagréments que ce malheureux incident pourrait vous causer : l'enquête, les perquisitions, l'arrestation, la prison, l'échafaud. Tu seras déshonoré. Pense à ta mère, pense à ta sœur...

LORENZO. Ah ! celle-là !

JUAN. Tu seras regardé comme une brute sanguinaire et moi comme une innocente victime, ce qui ne serait pas juste.

LORENZO. Mais il faut bien que je me venge.

JUAN. Sans doute. Mais ce n'est pas la peine d'ameuter la population. Il vaudrait mieux pour vous, que vous me tuïez en cachette. Vous rétabliriez votre droit et vous échapperiez à l'humaine justice. Vous pouvez me tuer de plusieurs façons. Pourquoi choisir la plus violente, alors qu'il en est de si douces ?

LORENZO. Très juste. Mais comment faire ?

JUAN. Un poison sûr dans une tasse de tisane ferait aisément notre affaire... Pour vous obliger mieux je saute chez l'apothicaire et j'avale un tel poison que j'en serai foudroyé sur le coup. Adieu, donc je vais à la mort. Ne m'embrassez-vous pas ?

LORENZO. Certes, est-il pire supplice que de voir mourir un ami ?

JUAN. Adieu.

(*Ils s'embrassent et Juan sort.*)

LORENZO. Si jeune... C'était quand même un brave cœur.

BENITA, *surgissant.* Des pleurs au milieu de la rue, triple gourde, que fais-tu donc ?

LORENZO. Je le salue puisqu'il s'en va mourir empoisonné.

BENITA. Empoisonné, ah ! ah ! Tu ne vois pas que de nous il se moque.

LORENZO. Se moquer, un pareil ami !

BENITA. Quelle naïveté ! Alors tu crois vraiment qu'il s'en va se tuer ?

LORENZO. Pourquoi pas ?

BENITA. Et pourquoi irait-il ?

LORENZO. Il me l'a promis.

BENITA. Un individu qui est capable de tromper son ami n'est pas capable de tenir une promesse.

LORENZO. Mais alors, je vais avoir l'air ridicule. C'est épouvantable.

BENITA. Un autre sort, sois sans pitié.

LORENZO. Je serai plus cruel qu'Hérode. Ah... mais !

BENITA. Dieu t'entende ! Je vais me cacher. (*Elle sort.*)

LORENZO, *seul.* Je vais en faire de la bouillie ! (*A Pedro sortant à son tour.*) Que peut chercher, dis-moi, Pedro, celui qui rôde dans ma maison ?

PEDRO. Je venais prendre de tes nouvelles.

LORENZO. Et c'est tout ce que tu as pris ?

PEDRO. Bien sûr que non... Oh ! pardon ! Je voulais dire que je ne te comprends pas.

LORENZO. Eh bien ! tu vas comprendre puisque je vais te supprimer.

PEDRO. Me tuer, moi ?

LORENZO. Je ne puis le nier.

PEDRO. Mais... tu me prends un peu au dépourvu.

LORENZO. Excuse-moi, je n'ai pas le choix.

PEDRO. Mais... on... ne peut... priver si vite... le pays de son cordonnier... Mon travail !... Mes clients !...

LORENZO. Ils iront pieds nus !

PEDRO. Evidemment j'ai des torts envers toi. J'ai pu auprès de ta moitié chercher quelques douceurs. Mais enfin, le premier venu, si tu le tues, reblanchira ton chatouilleux honneur... Ne crois pas que je veuille me dérober à la mort.

LORENZO. Je n'en doute pas.

PEDRO. Mais comprends-moi bien, je suis le seul cordonnier du village et tu ne peux pas priver tes concitoyens de chaussures pour une querelle personnelle. D'un autre côté nous avons deux tailleurs. En tuer un sera sans fâcheux résultat pour notre société municipale. Je vais t'en envoyer un tout de suite. Adieu !

POUR CONSERVER SOUS RELIURE VOTRE COLLECTION

DE " L'AVANT-SCÈNE "



Nous mettons à la disposition de nos abonnés des reliures — modèle « Bibliothèque » avec nervures et dos grenat — pour recevoir 12 numéros (2 volumes par an)

PRIX : Deux reliures franco sous emballage boîte carton

FRANCE : **17 NF**
ETRANGER : **19 NF**

Adresser les commandes à L'AVANT-SCENE 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris (6e)

Règlement de préférence par C. C. P. 7353-00

LORENZO. Entendu. N'oublie pas surtout.

PEDRO, *sortant*. Ne crains rien.

BENITA, *revenant*. Qu'as-tu encore fait ?

LORENZO. J'ai l'âme juste, je ne pouvais priver mes concitoyens, qui n'y peuvent rien, de l'unique bottier de la région.

BENITA. Et ton honneur, qu'en fais-tu ?

LORENZO. Je tuerai le tailleur qu'il se fera un plaisir de m'envoyer.

BENITA. Cela te fera une belle jambe, mollusque. Tiens, voici le troisième. Si tu le manques, tu auras affaire à moi.

LORENZO. Cette fois, je l'étends raide mort.

BENITA. Nous verrons bien. (*Elle sort.*)

LORENZO, *résolument*. Au suivant. C'est Pablo. (*A Pablo qui entre.*) Qui va là, cavalier ? Je m'échauffe à bon droit en vous voyant, sans gêne, sortir de ma maison.

PABLO. Ah ! très cher, si j'ai pu te causer quelque préjudice, je suis bien puni par moi-même. La fièvre quarte jour et nuit m'assaille, m'accable et m'oppresse.

LORENZO. Oui-da. A d'autres ! Pour moi, je t'égorge sur l'heure.

PABLO. Voilà qui est expéditif.

LORENZO. Tu n'es pas content ?

PABLO. Si, très. Mais la loi du duel est nette : il faut avant de mourir que je guérisse de ma grippe. Laisse-moi revenir sans crainte à la santé, on en louera que mieux ta prochaine victoire.

LORENZO. Cela peut nous mener loin.

PABLO. Voyons. J'ai un très bon médecin. Maintenant je ne tiens pas debout, écoute-moi cette toux. (*Il tousse à fendre l'âme.*)

LORENZO. Ne prends pas mal, surtout. Il est évident que, pour un mal-portant, rien n'est pire qu'une estocade.

PABLO. Je crois que je ne la supporterais pas.

LORENZO. Cesse d'être malade et je t'occirai plus content.

PABLO. C'est ça, je vais me coucher. Adieu. (*Il sort.*)

BENITA, *reparaissant*. Tu l'as laissé filer aussi ?

LORENZO. L'homme était saisi de fièvre tierce.

BENITA. Et après ?

LORENZO. On peut venger son honneur tout en restant humain.

BENITA. Non. Et tu t'es laissé rouler comme une pauvre niguedouille que tu es.

LORENZO. Voyons, ma petite sœur.

BENITA. Il n'y a pas de petite sœur.

LORENZO. Rien n'est perdu, il m'en reste encore un.

BENITA. Alors tu sais ce qui te reste à faire.

LORENZO. Je sais.

BENITA. Je compte sur toi.

LORENZO. Merci, sœurette. (*Elle sort. Entre Jaime.*) Holà, Jaime ! Vous n'avez pas honte, canaille, de ce que vous venez de faire ?

JAIME. Si, beaucoup.

LORENZO. Bravo !

JAIME. Je suis coupable, je le sais.

LORENZO. Très bien.

JAIME. Mais enfin, je ne suis pas seul. Juan, Pedro, Pablo sont logés à la même enseigne que moi.

LORENZO. Cela ne m'empêchera pas de vous tuer. Mon honneur réclame vengeance et c'est vous qui paierez la casse.

JAIME. Tuez-moi donc, car entre nous cela ne me fera pas de mal. Je l'ai bien mérité.

LORENZO. Excellent. Enfin en voilà un qui ne se fait pas prier.

JAIME. Dépêchons-nous, alors.

LORENZO. Magnifique. Allons-y. (*Il brandit son épée.*)

JAIME. Mais... Quel est cet objet ?

LORENZO. Mon épée.

JAIME. Sans blague. Vous parlez sérieusement ?

LORENZO. Qu'est-ce qu'elle a ?

JAIME. Sans être indiscret, vous en êtes-vous servi souvent ?

LORENZO. Jamais. Vous alliez justement l'étrenner.

JAIME. Eh bien, je vous remercie. Une épée aussi forte et faussée dont votre main embarrassée ne sait se servir. Est-ce avec ça qu'on tue un honnête homme ? La garde en est branlante, et le fil sûrement ne pourfendrait pas une pomme ! C'est un joujou de pacotille. J'en possède une chez moi qui ferait beaucoup mieux notre affaire, je vous l'affirme. Je vais vous la chercher moi-même.

LORENZO. Je vous en prie, ne vous dérangez pas.

JAIME. Mais non, mais non, cela me fait plaisir. Au revoir. (*Il sort.*)

LORENZO. A tout à l'heure.

BENITA, *entrant*. Quoi, le quatrième se dérobe ?

LORENZO. Je n'y peux rien, mon épée est sans fil.

BENITA. Elle est aussi émoussée que ton esprit, triple benêt, que dis-je ? triple !... quadruple bênet ! (*On entend un rire de femme.*) Mais voici que s'avance, souriante et sans remords, la principale responsable de tous tes malheurs. C'est elle, Mencia, ton épouse indigne. La tueras-tu ?

LORENZO. Je crois qu'il n'y a pas d'autre chose à faire. D'autant plus que je venge aussi bien ma réputation. Et puis, en la tuant seule, cela m'évite de tuer les quatre autres... Benita, ma sœur, ai-je l'air terrible, ainsi ?

BENITA. Un peu plus de fureur dans le regard, s'il vous plaît.

LORENZO. Croyez-vous que je lui ferai peur ?

BENITA. Je te le souhaite, épouvantail... (*Elle sort.*)

MENCIA, *entrant*. Mon cher mari, vous étiez arrivé et on ne me le disait pas... Mais pourquoi cet air sombre et ce regard sévère ? (*Lorenzo émet un grognement comme pour répondre. Mencia lui coupe vivement la parole.*) Ne me dites rien, j'ai deviné. Votre voyage a été décevant, fatigant ; vous n'avez pas pu traiter toutes vos affaires...

LORENZO. Ce n'est pas...

MENCIA, *même jeu*. Alors vous êtes malade, souffrant, blessé peut-être... oui, oui, blessé. Cette épée que vous tenez d'une main tremblante me l'indique clairement...

LORENZO. Ma femme...

MENCIA. Vous avez été attaqué, roué de coups et dépouillé...

LORENZO, *éclatant*. — Madame, c'en est trop ! J'ai été dépouillé, c'est vrai. Mais c'est par vos amis. Et si quelqu'un m'a blessé, c'est vous !

MENCIA. Moi, seigneur ?

LORENZO. Je sais... Je vois, j'ai vu chacun de vos soupirants ! Et c'est dans votre sang que je vais reblanchir mon honneur conjugal qui réclame cette juste réparation.

MENCIA, *étonnée*. Me tuer, moi, Mencia ? Mais vous n'y pensez pas !

LORENZO, *tragique*. Le plus sérieusement du monde.

MENCIA. Vous en auriez le front ?

LORENZIO, *indigné*. Le front !

MENCIA. Disons : le courage...

LORENZO. Sans aucun doute.

MENCIA. Et moi qui vous prenais pour le plus charmant des époux, le plus tendre, le plus complaisant.

LORENZO, *sursautant.* Complaisant, dites-vous ?

MENCIA. Je voulais dire... le plus compréhensif. Bref, c'est ce mari-là qui voudrait tuer la plus aimante des épouses, qui danse avec tant d'agrément et dont la voix ravit ceux qui l'écoutent ?

LORENZO. Quoi, vous chantez ?

MENCIA. Fort bien.

LORENZIO. Et vous dansez ?

MENCIA. A ravir. Du reste, pendant ces huit jours, nous n'avons fait que cela : chanter, danser, danser, chanter...

LORENZO. Ah ! Je ne le savais pas.

MENCIA. Un mari n'est-il pas le dernier averti des qualités de sa femme ?

LORENZO. Dire que je vivais près de toi et que j'ignorais tes talents. Mais c'est un véritable trésor que j'ai là. Et j'allais te tuer, cher ange ! Quelle erreur irréparable j'allais commettre ! Vite, vite, je brûle de voir ce que tu sais faire. Chante et danse pour moi, mon poulet, je te prie.

MENCIA. Je veux bien, mais alors invite aussi tous nos amis.

LORENZO. Tu crois que c'est indispensable. Je les ai tous traités un peu durement.

MENCIA. Raison de plus pour te faire pardonner.

LORENZO. Alors je veux bien. (*Il appelle.*) Juan, Pedro, Pablo, Jaime, venez là !

BENITA, *entrant avec les quatre hommes.* Comment, tu leur pardonnes ! Cette rouée t'a bien embobiné ! De tous ces serpents qui se cachaient sous ton toit, tu n'en tueras pas un ?

LORENZO, *furieux.* Si, toi. Dont les conseils perfides me poussaient à la plus tragique des méprises. Ainsi l'épée dont tu as armé mon bras servira, enfin, à quelque chose de salubre. (*Il s'élance vers elle, l'épée haute.*)

BENITA. Au secours ! Au secours ! Justice !

TOUS, *se précipitant.* Voyons, voyons, Lorenzo, que se passe-t-il ? Du calme !

LORENZO. Elle réclame justice. Je la rends. Je vais tuer cette sœur indigne qui veut m'ouvrir les yeux et briser mon bonheur.

JUAN. Elle a tort. Ne rien voir est le propre du sage.

PEDRO. Elle a tort. La curiosité gâche tous les plaisirs.

PABLO. Elle a tort. Rien faire et laisser dire est le secret de l'homme heureux.

JAIME. Elle a tort. Toute vérité n'est pas bonne à dire.

LORENZO. Vous êtes donc tous d'accord pour que je la tue.

JUAN. Mais non. Propos de femme n'ont jamais tiré à conséquence.

PEDRO. Mais non. Paroles de belle-sœur sortent des lèvres, pas du cœur.

PABLO. Mais non. Il est des choses qu'une vieille fille ne peut pas comprendre.

JAIME. Mais non. C'est le pardon qui montre la véritable grandeur d'âme.

MENCIA. Mon cher mari, c'est indulgence pleine et entière que je demande pour tous. Rien ne doit ternir la joie de ton retour dans ta demeure. Et puisque nous sommes en si gracieuse compagnie, permettez-moi, mes bon amis, de tirer avec un couplet, la moralité de notre histoire.

LORENZO. Chante donc, soleil de mes yeux.

TOUS. Chantez, belle Mencia.

MENCIA, *elle chante*

« Ne hurlons pas avec les loups ;
Pour être heureux sur cette terre
Laissons à l'amour son mystère
Et ne soyons jamais jaloux. »

(*Tous reprennent en chœur et dansent un pas de rigaudon.*)

RIDEAU



LE 16 DE CHAQUE MOIS
15 ARTICLES DES MEILLEURS AUTEURS
16 HELIOGRAVURES COULEURS ● 60 ILLUSTRATIONS
LE CELEBRE **COURRIER DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX**

DEUX OFFRES EXCEPTIONNELLES AUX ABONNÉS DE L'AVANT-SCÈNE

1° Je désire recevoir 3 numéros différents de 1959 au prix de **3 N. F.** au lieu de **4,50 N. F.***

2° Je désire souscrire un abonnement d'un an (France et Communauté : **15 N. F.** ; Etranger : **21 N. F.**) à partir du numéro portant la date du mois de ....

NOM ET ADRESSE (bien lisibles) : ....

....

Ci-joint la somme de ...... N. F. correspondant à mon choix.

* Rayer l'option non retenue.

MIROIR DE L'HISTOIRE, 61, rue de Vaugirard, PARIS-6e — C.C.P. Paris 13.951-41

"LA RÉSISTIBLE ASCENSION D'ARTURO UI", au T. N. P.

Nous connaissions la pièce de Bertold Brecht, depuis la dernière saison du Théâtre des Nations, grâce au Berliner Ensemble. Mais c'est au T.N.P., l'autre soir, que nous l'avons découverte. N'est-ce pas la meilleure preuve de la réussite de Jean Vilar, directeur, acteur et régisseur ?

D'après l'auteur, « Ui est une parabole dramatique, écrite avec le dessein de détruire le traditionnel et néfaste respect qu'inspirent les grands tueurs. Elle se meut intentionnellement dans un cercle étroit, au niveau de l'Etat, de l'industrie et de la petite bourgeoisie. Cela suffisait pour mon dessein. La pièce n'entend pas donner un tableau d'ensemble de la situation historique des années 30, il en sortirait une œuvre atteinte de gigantisme qui manquerait son but ».

Bertold Brecht a donc défini lui-même les limites de son ambition. C'est dommage. Car s'il est déjà impressionnant d'assister à l'ascension (heureusement « résistible ») d'Arturo Ui, gangster au petit pied, qui, avec l'appui du Trust des Choux-fleurs de Chicago, parvient à devenir le maître de la ville, il manque à cette parabole du raz de marée hitlérien son principal moteur — le plus révoltant, le plus immonde — le racisme ! Or, l'aspect raciste du problème nazi n'est-il pas celui qui pouvait le plus gêner les consciences allemandes ?

Arturo Ui, par le Berliner Ensemble — en dépit de sa perfection technique et de l'hallucinante incarnation d'Hitler-Ui par Ekkehard Schall — nous avait déçu. Germanisée à l'extrême, l'œuvre devenait une caricature, une farce sinistre dont les clowns n'étaient plus tellement Arturo, Roma, Gori et Gobbola, mais, surtout, Hitler, Roehm, Goering et Goebbels, simples « tueurs », sans doctrine politique. Dans la version française qu'il nous offre — elle est excellente, elle est due à Armand Jacob — Jean Vilar a le mérite essentiel de placer la pièce dans sa perspective actuelle et internationale. Ce n'est plus à l'invraisemblable « ascension » d'une méprisable bande de voyous à laquelle nous assistons, mais à la dénonciation de ce danger permanent, prêt à se manifester partout et toujours, qu'est le virus hitlérien, fasciste et antisémite.

Et puis il y a la réalisation proprement dite du T.N.P. Elle est admirable. Par son rythme, sa présentation, son interprétation. Jean Vilar, dans Arturo Ui, a trouvé l'un des plus grands rôles de sa carrière ; Georges Wilson, puissant et solitaire, marque de sa personnalité le personnage du vieil Hindsborough-Hindenburg ; il en est de même pour Georges Riquier, grinçant Gobbola-Goebbels ; Georges Géret, féroce Roma-Roehm. Et tous les autres qu'il faudrait citer.

Effort collectif qui aboutit à un triomphe commun, *Arturo Ui* représente une étape de première importance dans l'irrésistible ascension de Jean Vilar et du Théâtre National Populaire.

"LES COCHONS D'INDE", d'Yves Jamiaque, au Vieux-Colombier

Auteur d'une imagination et d'une fécondité également... terrifiantes, Yves Jamiaque était habitué, jusqu'ici, aux auditoires innombrables de la radio et de la T.V. et au public limité des scènes confidentielles ! Ses *Cochons d'Inde*, primés au Concours d'Enghien, lui valent les honneurs du Vieux-Colombier. L'expérience est concluante : Yves Jamiaque est un homme de théâtre.

Sur un thème d'une triste banalité (une famille de braves gens est chassée de son logement par un propriétaire qui connaît trop bien la loi puisque c'est pour y élever... des cochons d'Inde), Jamiaque a écrit une comédie à fleur de peau, prestement enlevée : deux doigts d'humour, un doigt d'émotion. Le mélange est efficace. Comment ne pas s'associer à l'indignation de ces braves gens qui exigent « Un toit pour Matoufle ! »... sans, toutefois, sacrifier ni leur confort, ni leur sommeil ? Satire d'une société inhumaine, qui ne garantit pas le « droit au logement », mais satire, aussi, des bons sentiments qui demeurent inopérants, ces *Cochons d'Inde* vont plus loin qu'il n'y paraît à première vue. Puissent-ils réveiller celui qui sommeille dans le cœur de chaque honnête homme !

Le spectacle, en outre, est bien conduit par l'auteur qui a réglé une mise en scène sautillante dans des décors ingénieux et pittoresques de Roger Hart et sur une musique délibérément populaire de Jean Wiener. Il bénéficie, enfin, d'un Victor Matouffle grandiose, Michel Galabru, que l'on a comparé à Raimu. Le rapprochement est inutile, Galabru se suffit à lui-même. Comme *Les Cochons d'Inde* suffisent à notre plaisir !

Boulevard d'hier et d'aujourd'hui

Côté boulevard, Barillet et Grédy nous emmènent (au Théâtre Michel) *Au Grand Alfred*, restaurant de luxe sur la route de Deauville, qui ressemble plutôt à une auberge espagnole... Le garde-manger est vide et les épices rares. Le client reste sur sa faim en dépit du charme de Marie Daëms et de l'abattage d'Evelyne Gabrielli.

Je préfère, de beaucoup, cette vieille *Noix de Coco*, de Marcel Achard, que Jean Meyer recueille au Palais-Royal. Certes, l'histoire ne tient pas debout. Certes, Raimu — pour qui la pièce avait été écrite — n'est plus là. Mais la fantaisie de Marcel Achard subsiste. Et Jean Richard, savoureux, a remplacé Raimu. De plus, Madeleine Robinson est une Noix de Coco des plus appétissantes, et Jacques-Henri Duval un gendre gaffeur des plus réjouissants. Faut-il en déduire que le théâtre de boulevard se meurt et que celui que l'on fait aujourd'hui n'est plus qu'un boulevard... du crépuscule ?

Jacques Lanzmann raconte :

BIEDERMANN ET LES INCENDIAIRES

de Max Frisch

« Biedermann et les Incendiaires »
de Max Frisch,
adaptation française de Philippe Pilliod
a été créé le...
au Théâtre de Lutèce
(direction Mme Germain).
Mise en scène de Jean-Marie Serreau,
décors et costumes d'André Acquart,
musique de Gilbert Amy, dessins de Siné.

Biedermann	**Jean-Marie Serreau**
Madame Biedermann	**Françoise Bertin**
Goulot	**Fernand Berset**
Durassier	**Paul Crauchet**
Anna	**Rosine Rochette**
La veuve	**Dominique Lacarrière**
1er pompier	**Gilles Léger**
2e pompier	**José Valverde**
3e pompier	**Henri Serre**
L'intellectuel	**Barthelemy**
Le policier	**Maurice Chaumeau**

QUI EST BIEDERMANN ?

Qu'ils soient blancs, jaunes ou noirs, il existe des millions de Biedermann. Biedermann, c'est Dupont, Smith ou Fritz, un homme moyen avec une conscience moyenne et de petits moyens.
Biedermann est propriétaire d'une villa, d'une femme et d'une bonne. Pour entretenir sa maison et son monde il fabrique de la lotion capillaire. Arrêter la chute des cheveux, c'est aussi faire en sorte que l'homme conserve son apparence d'homme. Dans sa profession comme dans le « civil », Biedermann est contre le délabrement. Il tient aux formes, il est lui-même une forme. Biedermann a peur du feu, il craque une allumette et il entrevoit l'incendie, il voit un pompier et le ciel s'empourpre. Biedermann est obsédé par le feu. Au bistrot, il tient des propos anti-feu, il voudrait que l'on pende les incendiaires. Il faut donner l'exemple en condamnant à mort. Mais où sont, qui sont les incendiaires ?
Où commence et où finit l'incendiaire ? S'en cache-t-il un au bistrot parmi les clients qui l'écoutent ? Un ou plusieurs... à moins que tous les clients soient des incendiaires en puissance. Biedermann n'a pas confiance aux hommes ; ils ont toujours une allumette derrière la tête.

LA CLEF ?

Pour bien saisir la pièce de Max Frisch, il faut avoir en mains une petite clef, l'introduire dans la serrure de l'intrigue et donner un demi-tour à gauche. Ceci fait, les incendiaires deviennent des révolutionnaires. Quant à l'Honorable M. Biedermann, il n'a pas peur du feu, mais de la révolution. Il est comme Durand en face du « danger » communiste, il craint pour son bien, il se voit déjà dépouillé.

L'HISTOIRE

M. Biedermann lit son journal, il peste à haute voix contre les incendiaires. Sa bonne l'interrompt et lui annoncé qu'un homme de forte corpulence est entré dans la cuisine.
— Qui est-ce ?
— Un colporteur ?
Un colporteur d'incendie. Il faut le mettre à la porte. Sans faire de bruit le colporteur est arrivé jusqu'au salon. Quand Biedermann le voit, il recule, effrayé. Le colporteur est un lutteur. Bâti en force et possédant une grosse voix vulgaire, il est l'image même de l'ouvrier vu par le petit bourgeois. Il s'appelle Goulot, mais il est aussi goulu et il le prouve en avalant un déjeuner que Biedermann terrorisé lui fait servir.
Pour lutter contre la peur Biedermann a une technique, celle-là même que Durand emploie. Craignant le pire, il fait des cadeaux, il appelle « mon ami » celui qu'il déteste. Ainsi il pense mettre l'ennemi de son côté et le révolutionnaire dans sa poche. En mangeant, Goulot-goulu raconte sa vie. Il est tendre et il en remet. Orphelinat, prison, cirque, tout cela pour en arriver à vagabonder. Pour Biedermann un vagabond est forcément un incendiaire (tournez la clef), il n'ose pas lui poser la question franchement... Mais Goulot est un gros gaillard jovial et hermétique, sa pensée ne transpire point. Le repas est terminé. Goulot baille, s'étire, il n'a pas envie de partir tout de suite, il se sent bien ici. Biedermann voudrait le mettre à la porte, il n'ose pas, « ces gens-là sont capables de tout ».

Comme toutes les bourgeoises, Mme Biedermann est cardiaque. Pour l'instant, elle est en ville, chez le coiffeur. En aucun cas, elle doit trouver Goulot chez elle. La pauvre en mourrait peut-être.

Biedermann fait monter Goulot au grenier où il passera la nuit...

Biedermann ne dort pas, l'homme est certainement un incendiaire. Là-haut, Goulot allongé sur une peau de mouton fait du bruit, il ronfle. Mme Biedermann s'inquiète. « Quel est ce bruit. » Son mari lui annonce qu'un homme dort au grenier. Il doit partir ce matin...

Le matin venu, Goulot s'étire, descend l'escalier et rentre au salon enveloppé dans sa peau de mouton. Biedermann s'en va au travail, c'est sa femme qui est chargée de mettre Goulot à la porte. Goulot-goulu demande le petit déjeuner, il a faim et soif. On le lui apporte. Il mange comme quatre. Mme Biedermann ne sait comment lui dire de partir. Elle insinue toutes sortes de choses, cherche des prétextes... Un mot malheureux... Il n'en faut pas plus à Goulot pour croire qu'on lui reproche un manque d'éducation. Goulot est susceptible, il n'a pas de culture, pas d'éducation. C'est vrai... Il raconte sa vie à Mme Biedermann : l'orphelinat, la prison, le cirque... Il se plaint, il affirme que tout le monde est contre lui... Mme Biedermann qui a un cœur de France-Dimanche est émue, elle voudrait faire une bonne action. Mais Goulot est un malin, il ne faut pas croire ses propos. Il profite de la crise d'ouvriérisme qui frappe Mme Biedermann pour mettre celle-ci en état d'infériorité. « Avouez-lui, dit-il, que vous vouliez me mettre à la porte ? » « Bon, puisque c'est comme ça, je m'en vais ! » Mme Biedermann n'avoue pas, elle n'a jamais eu une intention pareille... Mais non. Mais non.

Goulot lance à Mme Biederman : « Alors, tout va très bien, je reste. »
Mme Biedermann qui a voulu ruser a perdu. L'incendiaire s'incruste. Bien plus, il a donné rendez-vous ici même à un certain Fon-Fon. Le deuxième homme arrive, il est tout le contraire de Goulot. Il a de la classe, c'est un ancien maître d'hôtel en disponibilité d'emploi... Son hôtel a brûlé. Il sort de prison.
Incendiaire ou non ?
Biedermann a peur, il a besoin de se rassurer. Il ferme les yeux pour ne pas voir le danger, il préfère ne pas y croire.
Les deux « incendiaires » Goulot et Fon-Fon sont relégués au grenier. Toute la nuit ils y entreposeent des bidons d'essence... Ils fabriquent une amorce et tressent un cordon bickford de 25 mètres.
Biedermann est réveillé par le vacarme des bidons qui s'écroulent. Il monte au grenier et découvre les bidons d'essence.
— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il à Fon-Fon.
— De l'essence, lui répond Fon-Fon.
— Allons donc, dit Biedermann, ne me faites pas marcher.
— Parole, dit Fon-Fon.
— Et où est donc Goulot.
— Il a été chercher de la paille de bois.
— Ah ! vraiment vous avez le sens de l'humour !
Biedermann ne croit pas la vérité. Les véritables assassins ne préviennent pas, ils tuent. Fon-Fon demande à Biedermann de l'aider à tresser le cordon Bickford. Ainsi Biedermann participe-t-il sans le savoir à la machination qui va le détruire.
— Pourquoi un si long cordon Bickford ?
— J'allume la mèche et nous partons à bicyclette. Quand l'étincelle atteindra les bidons d'essence, nous serons loin...
Biedermann est troublé, pour de l'humour, il est plutôt noir.
— Nous allons vous quitter ce soir, dit Fon-Fon.
Biedermann ne veut pas les laisser partir.
— Mais non, restez, vous êtes bien ici. Prenez une douche, mes serviettes, servez-vous de la cuisine.
Il veut mettre les incendiaires dans sa poche, les chouchouter, les endormir, les bercer.
Les incendiaires veulent bien dîner avant de partir. La bonne leur prépare un coq au vin. Biedermann dresse la table, pas de nappe, pas d'argenterie, il ne faut pas épater le peuple. On va servir le coq dans une casserole, on va boire à même le goulot des bouteilles...
Mais Fon-Fon ne l'entend pas ainsi, il veut une nappe et des porte-couteaux, des verres et des rince-doigts.
Fon-Fon et Goulot vont toujours au bout de leurs actes. Ils sont francs, logiques, implacables. Quand ils ont un problème, ils l'expliquent. Ils sont ennuyés parce qu'ils n'ont pas d'allumette.
— Donnez-nous des allumettes, disent-ils à Biedermann.
— Pour quoi faire ?
— Pour allumer l'incendie.
— Nous ne vous croyons pas, répondent les Biedermann, pas très rassurés.
— Allez ! donnez-nous des allumettes.

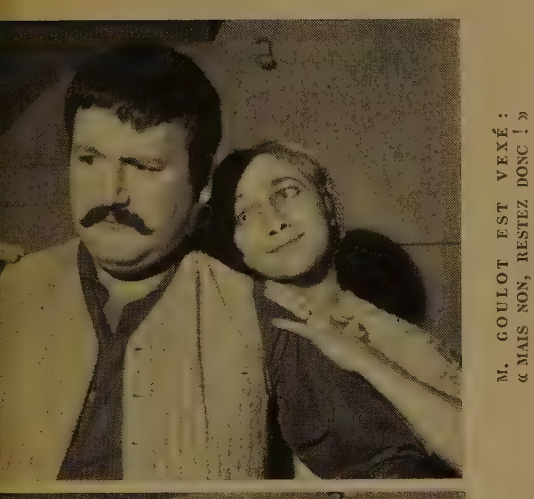
Pour faire preuve de sa bonne foi, Biedermann tend une allumette à ses amis. Cette allumette de la lâcheté servira à allumer un très bel incendie.

J. L.

L'INCENDIAIRE CHEZ LE PROPRIÉTAIRE

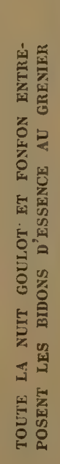


BIEDERMANN ET LES INCENDIAIRES
vu par Jacques Lanzmann

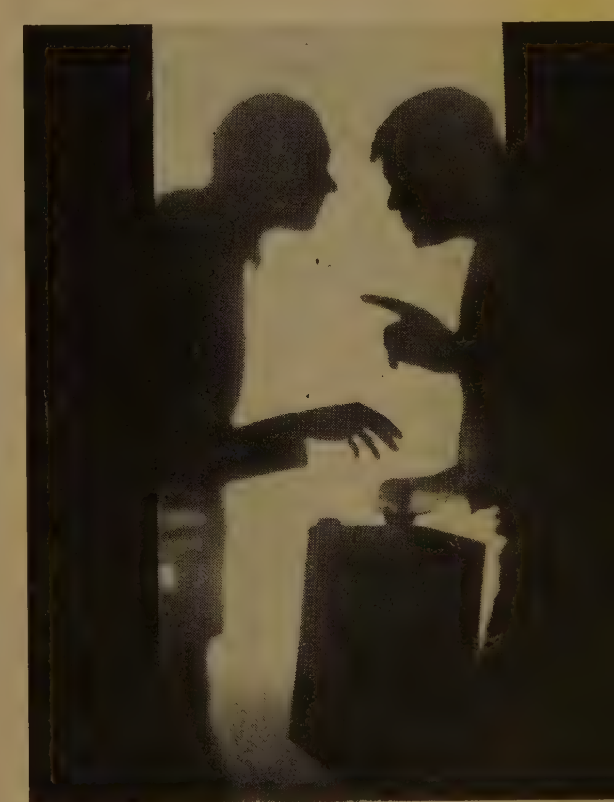


M. GOULOT EST VEXÉ : « MAIS NON, RESTEZ DONC ! »

GOULOT ET FONFON : « UN PEU DE FEU S'IL VOUS PLAIT ! »



TOUTE LA NUIT GOULOT ET FONFON ENTREPOSENT LES BIDONS D'ESSENCE AU GRENIER



Photos BERNAND



« NON ! NON ! PAS DE TABLE BOURGEOISE », S'ÉCRIE M. BIEDERMANN



QUAND M. BIEDERMANN PARLE, GOULOT S'IMAGINE AVOIR AFFAIRE A UN CINÉ



JEAN RICHARD ET MADELEINE ROBINSON SUCCÈDENT (VINGT-CINQ ANS APRÈS) A RAIMU ET HUGUETTE DUFLOS DANS « NOIX DE COCO », DE MARCEL ACHARD, AU PALAIS-ROYAL. LE FRUIT DEMEURE SAVOUREUX...

SPECTACLES DE PARIS



JULES RENARD REVIT AU THÉATRE DU TERTRE A TRAVERS SES PENSÉES, SES BOUTADES, SES PERSONNAGES... ET LOUIS ARBESSIER QUE L'ON VOIT ICI EN COMPAGNIE DE FRANÇOIS DALOU



« LE GRAND ALFRED », INCARNÉ PAR PIERRE DORIS, AU THÉATRE MICHEL, A BESOIN D'ÊTRE RECONFORTÉ ET SOUTENU PAR MARIE DAEMS ET DOMINIQUE BLONDEAU. LA COMÉDIE DE BARILLET ET GRÉDY ÉGALEMENT...

« IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LE FEU » ET « MADEMOISELLE JULIE » PAR LA TROUPE RÉUNIE AU THÉATRE DE POCHE PAR ARLETTE REINERG A ÉTÉ UNE DÉCEPTION. IL NE FAUT PAS JOUER AVEC STRINDBERG





Ci-contre et à droite :

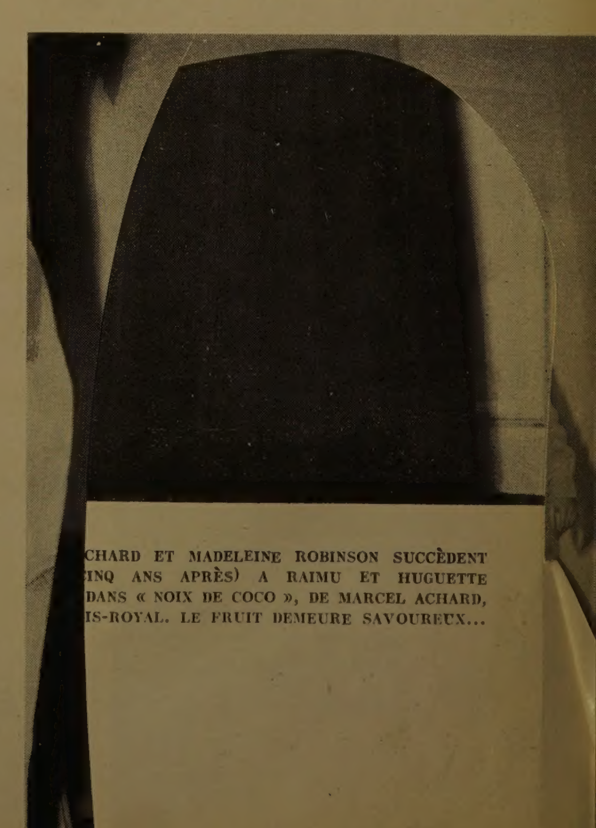
Le Festival d'/ d'Avant-Garde, ganisé par Jacq Polieri, s'est vert à l'Unes avec « Chitra poème indou Rabindranath gore, pour le c tenaire de la na sance de cet aute avec Sylvain Dho me, qui en assuré la mise scène (sur no photo avec Re Courtois). D'au part, au ciné Ranelagh, la da d'avant garde a illustrée par « Ballet Théâtre M canique » de Ha Kramer, avec U Wilson, Igor D Derik Mendel, H wood Morris et I minique (*ci-cont*

Photos BERNAND

SPECTACLES DE PARIS (suite)

Comédie à couplets galants d'Albert Willemetz et Georges Manoir, sur une musique de Georges Van Parys, au Petit Théâtre de Paris. Le « Jeu des Dames » est fort bien joué par Jacques Degor, Geneviève Brunet et la révélation des cabarets de la rive gauche, Barbara.

Théâtre en espagnol au Studio des Champs-Elysées. Cette initi tive due aux émissions en langue espagnole de la R.T.F. a perm de goûter, dans leur texte original « Le Retable de la liberté Mélisendre » de Cervantes, « Lien de sang », de Ramon Valle-Inclar, et un extraordinaire conte de Miguel-Angel Asturi « Cadavres pour la publicité », adapté par Enrique Buenaventu (sur notre photo avec Pilar Pellicer).



CHARD ET MADELEINE ROBINSON SUCCÈDENT
INQ ANS APRÈS) A RAIMU ET HUGUETTE
DANS « NOIX DE COCO », DE MARCEL ACHARD,
IS-ROYAL. LE FRUIT DEMEURE SAVOUREUX...



DANS LES NUMEROS

ENCORE DISPONIBLES :

Envoi franco contre 2 N F par numéro — Etranger 2,40 N F

CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

« CHATEAU EN SUÈDE »

DE FRANÇOISE SAGAN

(THÉATRE DE L'ATELIER)

l'Avant-Scène

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU

27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)

DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00

CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 19

PRIX DU NUMERO :

2 N F — ETRANGER : 2,40 N F

JAN 13 19[illegible]